LES

CONFIDENCES DE NICOLAS

HISTOIRE D'UNE VIE LITTÉRAIRE AU XVIIIE SIÈCLE.

I. — L'HÔTEL DE HOLLANDE.

Au mois de juillet de l'année 1757, il y avait à Paris un jeune homme de vingt-cinq ans, exerçant la profession de compositeur à l'imprimerie des galeries du Louvre et connu à l'atelier du simple nom de Nicolas, car il réservait son nom de famille pour l'époque où il pourrait former un établissement, ou parvenir à quelque position distinguée. — N'allez pas croire toutefois qu'il fût ambitieux, l'amour seul occupait ses pensées, et il lui eût sacrifié même la gloire, dont il était digne peut-être, et qu'il n'obtint jamais. — Quiconque aurait à cette époque fréquenté la Comédie-Française n'eût pas manqué d'apercevoir à la première rangée du parterre une longue figure au nez aquilin, avec la peau brune et marquée de petite vérole, des yeux noirs pleins d'expression, un air d'audace tempéré par beaucoup de finesse; un joli cavalier du reste, à la taille svelte, à la jambe élégante et nerveuse, chaussé avec soin, et rachetant par la grace d'attitude d'un homme habitué à briller dans les bals publics ce que sa mise avait d'un peu modeste pour un habitué de théâtre royal. C'était Nicolas l'ouvrier, consacrant presque tous les jours au plaisir de la scène une forte partie du gain de sa journée, applaudissant avec transport les chefs-d'œuvre du répertoire comique (il n'aimait pas la tragédie), et

surtout marquant son enthousiasme aux passages débités par la belle Mlle Guéant, qui obtenait alors un grand succès dans *la Pupille* et dans *les Dehors trompeurs*.

Rien n'est plus dangereux pour les gens d'un naturel rêveur qu'un amour sérieux pour une personne de théâtre; c'est un mensonge perpétuel, c'est le rêve d'un malade, c'est l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès que l'on veut toucher l'idole.

Il y avait un an que Nicolas admirait Mlle Guéant sous le faux jour du lustre et de la rampe, lorsqu'il lui vint à l'esprit de la voir de plus près. Il alla se planter à la sortie des acteurs, qui correspondait alors à un passage conduisant au carrefour de Bussy. La petite porte du théâtre était fort encombrée de laquais, de porteurs de chaises et de soupirans malheureux, qui, comme Nicolas, brûlaient d'un feu pudique pour telle ou telle de ces demoiselles. C'étaient généralement des courtauds de boutique, des étudians ou des poètes honteux échappés du café Procope, où ils avaient écrit pendant l'entr'acte un madrigal ou un sonnet. Les gentilshommes, les robins, les commis des fermes et les gazetiers n'étaient pas réduits à cette extrémité. Ils pénétraient dans le théâtre, soit par faveur, soit par finance, et le plus souvent accompagnaient les actrices jusque chez elles, au grand désespoir des assistans extérieurs.

C'est là que Nicolas venait s'enivrer du bonheur stérile d'admirer la taille élancée, le teint éblouissant, le pied charmant de la belle Guéant, qui d'ordinaire montait en chaise à cet endroit et se faisait porter directement chez elle. Nicolas avait pris l'habitude de la suivre jusque-là pour la voir descendre, et jamais il n'avait remarqué qu'elle se fît accompagner d'aucun cavalier. Il poussait souvent l'enfantillage jusqu'à se promener une partie de la nuit sous les fenêtres de l'actrice, épiant le jeu des lumières, les ombres sur les rideaux, comme si cela lui importait le moins du monde, à lui, pauvre enfant du peuple, vivant d'un état manuel, et qui n'oserait jamais, certes, aspirer à celle qui défendait sa porte aux financiers et aux seigneurs.

Un soir, à la sortie du théâtre, Mlle Guéant, au lieu de prendre sa chaise à porteurs, s'en alla à pied, donnant le bras à une de ses compagnes, traversa le passage, et, arrivée au bout, monta tout à coup dans une voiture qui l'attendait, et qui partit avec rapidité. Nicolas se mit à courir en la poursuivant; les chevaux allaient si vite, qu'il ne tarda pas à être essoufflé. Dans les rues, ce n'était rien encore; mais bientôt on gagna la longue série des quais, où nécessairement sa force allait être vaincue. Heureusement, la nuit le favorisant, il eut l'idée de s'élancer derrière la voiture, où il reprit haleine, enchanté de cette

position, mais le cœur navré de jalousie. Il était évident pour lui que l'équipage se dirigeait vers quelque petite maison. La naïve *pupille* qu'il venait d'admirer au théâtre convolait cette fois à des noces mystérieuses.

Et quel droit avait-il, cet insensé spectateur, tout plein encore des illusions de la soirée, de s'enquérir des actions nocturnes de la belle Guéant? Si, au lieu de *la Pupille,* elle avait joué ce soir-là *les Dehors trompeurs,* le sentiment éprouvé par Nicolas eût-il été le même? C'est donc une femme idéale qu'il aimait, puisqu'il n'avait jamais songé d'ailleurs à se rapprocher d'elle; mais le cœur humain est fait de contradictions. De ce jour, Nicolas se sentait amoureux de la femme et non plus seulement de la comédienne. Il osait pénétrer un de ses secrets, il se sentait résolu à se mêler au besoin à cette aventure, comme il arrive quelquefois que dans les rêves le sentiment de la réalité se réveille, et que l'on veut à tout prix les faire aboutir.

La voiture, après avoir traversé les ponts et s'être engagée de nouveau parmi les rues de la rive droite, s'était enfin arrêtée dans la cour d'un hôtel du quartier du Temple. Nicolas se glissa à terre sans que le concierge s'en aperçût, et se trouva un instant embarrassé de sa position. Pendant ce temps, la voix doucement timbrée de Mlle Guéant disait à sa compagne : « Descends la première, Junie. »

Junie! A ce nom, un souvenir déjà vague passa dans la tête de Nicolas : c'était le petit nom d'une demoiselle Prudhomme, danseuse à l'Opéra-Comique, qu'il avait rencontrée dans une partie de campagne. Il s'avança pour lui donner la main au moment où elle descendait de voiture. « Tiens, vous êtes aussi de la fête? » dit-elle en le reconnaissant. Il allait répondre, quand Mlle Guéant, qui descendait à son tour, s'appuya légèrement sur son bras. L'impression fut telle que Nicolas ne put trouver un mot. En ce moment, un colonel de dragons qui venait au-devant des dames dit en jetant les yeux sur lui : « Mademoiselle Guéant, voici un de vos plus fidèles admirateurs. » Il avait en effet vu souvent Nicolas au spectacle, applaudissant toujours avec transport la belle comédienne. Celle-ci se tourna vers le jeune homme, et lui dit avec son plus charmant sourire et son accent le plus pénétrant: « Je suis charmée, monsieur, de vous trouver des nôtres. » Nicolas fut comme effrayé d'entendre pour la première fois cette voix si connue s'adresser à lui, de voir cette statue adorée descendue de son piédestal, vivre et sourire un instant pour lui seul. Il eut seulement la présence d'esprit de répondre : « Mademoiselle, je ne suis qu'un amateur charmé de rester pour vous admirer plus long-temps. »

Il y avait en lui un sentiment singulier qu'éprouvent tous ceux qui voient de près pour la première fois une femme de théâtre, c'est d'avoir à faire la connaissance d'une personne qu'ils connaissent si

bien. On ne tarde pas à s'apercevoir le plus souvent que la différence est grande : la soubrette est sans esprit, la coquette est sans grace, l'amoureuse est sans cœur, et puis la clarté qui monte de la rampe change tellement les physionomies! Cependant Mlle Guéant triomphait de toutes ces chances fâcheuses. Nicolas restait pétrifié à la voir, avec son cou de neige et sa taille onduleuse, monter l'escalier au bras du colonel.

— Eh bien! que faites-vous là? dit Mlle Prudhomme; donnez-moi votre bras et montons. —Nicolas se rassurait peu à peu. Ce jour-là, par bonheur, son linge était irréprochable, son habit de lustrine était presque neuf, le reste convenable, et d'ailleurs il voyait passer près de lui d'autres invités beaucoup plus négligés dans leur mise que lui-même.

— Où sommes-nous donc? dit-il tout bas à Junie (Mlle Prudhomme), et en montant l'escalier, il lui expliqua tout son embarras. Celle-ci se prit à rire aux éclats, et lui dit : Mon ami, soyez tranquille, en fait d'hommes, il n'y a ici que des princes et des poètes, comme dit M. de Voltaire; c'est une société mêlée... N'êtes-vous pas un peu prince?

— Je descends de l'empereur Pertinax, dit sérieusement Nicolas, et ma généalogie se trouve bien en règle chez mon grand-père, à Nitri, en Bourgogne.

— Eh bien! cela suffit, dit Junie, sans trop s'arrêter à la vraisemblance du fait; je vous aurais mieux aimé poète, parce que vous nous auriez récité quelque chose de leste au dessert; mais qu'importe? un prince, cela est déjà bien, et d'ailleurs c'est moi qui vous introduis.

— Mais où sommes-nous?

— Nous sommes, dit Junie, à l'Hôtel de Hollande, où l'ambassadeur de Venise donne une fête cette nuit.

Ils entrèrent dans la salle (la même où a été depuis le billard de Beaumarchais, qui plus tard occupa cet hôtel). Nicolas, qui n'avait jamais soupé qu'aux Porcherons depuis quelques mois qu'il habitait Paris, était étourdi de la magnificence de la table où il fut convié à s'asseoir. Cependant sa figure avait un tel air de distinction, qu'il ne pouvait paraître déplacé nulle part. On s'étonnait seulement de ne pas le connaître, car il n'y avait là que des illustrations du monde et de la littérature. Les femmes étaient toutes des actrices de différens théâtres. On admirait Mlle Hus, si spirituelle, si provoquante, mais moins belle que Mlle Guéant; Mlle Halard, alors svelte et légère; Mlle Arnould, célèbre déjà par le rôle de Psyché dans *les Fêtes de Paphos;* la jeune Rosalie Levasseur, de la Comédie-Italienne, qui s'était fait accompagner par un abbé coquet; puis Mlle Guimard et Camargo deuxième, première danseuse aux Français. Mme Favart se trouvait assise à la gauche de Nicolas. Entouré d'un tel cercle de beautés célèbres, il n'avait d'yeux

cependant que pour Mlle Guéant, placée à l'autre bout de la table auprès du colonel qui l'avait introduite. Junie lui en fit la guerre, et l'amena à lui raconter toute l'histoire de sa belle passion. « Ce n'est pas gai pour moi! dit-elle en riant, car enfin je n'ai pas d'autre cavalier que vous; mais n'importe, vous m'amusez beaucoup. »

Quand le souper fut achevé, Rosalie Levasseur, qui avait une voix délicieuse, chanta quelques vaudevilles, Mlle Arnould dit le bel air: *Pâles flambeaux;* Mlle Hus joua une scène de Molière, Mme Favart chanta une ariette de *la Servante maîtresse;* Guimard, Halard, Prudhomme et Camargo deuxième exécutèrent un pas du ballet de *Médée;* Mlle Guéant rendit la scène de la lettre dans *la Pupille*. Ce fut alors le tour des poètes: chacun déclama ses vers ou chanta sa chanson. La nuit s'avançait; les auteurs les plus célèbres, les grands personnages, la *gravité* en un mot, venaient de partir. Le cercle devint plus intime; Grécourt récita un de ses contes; un auteur nommé Robbé donna lecture d'un poème dirigé contre le prince de Conti, qui lui avait fait donner vingt mille livres pour qu'il ne l'imprimât pas. Piron récita quelques strophes empreintes de cette passion d'un siècle qui ne respectait rien, pas même l'amour. On frémissait encore de cette fougueuse poésie, quand Mme Favart, se tournant vers son voisin de droite, lui dit: « C'est à votre tour! » Nicolas hésita, d'autant plus que les yeux de la belle Guéant étaient alors fixés sur lui. Cette dernière, voulant le rassurer, ajouta avec son sourire adorable: « Nous donnerez-vous quelque chose, monsieur? — C'est un petit prince! s'écria Junie; il n'est bon à rien, il ne fait rien... C'est un descendant de l'empereur Per... Per... » Nicolas rougissait jusqu'aux oreilles. « Pertinax, c'est cela! » dit enfin Junie.

L'ambassadeur de Venise fronçait le sourcil; il croyait peu aux descendans des empereurs romains, et se flattait, étant lui-même un Mocenigo inscrit au livre d'or de Venise, de connaître tous les plus grands noms de l'Europe. Nicolas sentit qu'il était perdu, s'il ne s'expliquait pas. Il se leva donc et commença l'histoire de sa généalogie; il raconta comme quoi Helvius Pertinax, fils du successeur de Commode, avait échappé à la mort dont le menaçait Caracalla, et, réfugié dans les Apennins, avait épousé Didia Juliana, fille également persécutée de l'empereur Julianus. L'abbé coquet qui accompagnait Rosalie Levasseur, et qui avait des prétentions à la science, secoua la tête à cette allégation, sur quoi Nicolas récita en latin très pur l'acte de mariage des deux conjoints, et cita une foule de textes. L'abbé se reconnaissant vaincu, Nicolas énuméra froidement les successeurs de Helvius et de Didia, jusqu'à Olibrius Pertinax, que l'on retrouve capitaine des chasses sous le roi Chilpéric, puis encore un nombre infini de Pertinax ayant passé par les états les plus variés: marchands, procureurs ou sergens, jus-

qu'au soixantième descendant de l'empereur Pertinax, nommé Nicolas Restif, ce dernier nom étant la traduction du nom latin, depuis qu'on n'employait plus que la langue française dans les actes publics.

On n'aurait guère écouté cette longue énumération, si les remarques dont Nicolas en accompagnait les principaux passages n'eussent persuadé à tout le monde que c'était là une critique des généalogies en général. Les poètes et les actrices rirent de tout leur cœur; les grands seigneurs de la compagnie acceptèrent en gens d'esprit l'ironie apparente du morceau, et l'animation, la verve du conteur lui concilièrent tous les suffrages. L'entraînement était si grand, et Nicolas tenait si bien tous les esprits suspendus aux anecdotes dont il accompagnait les noms cités, qu'arrivé à lui-même, on lui demanda le récit de ses aventures. Il consentit à raconter l'histoire de son premier amour. Quelques invités prétentieux, qui commençaient à s'ennuyer de la faveur dont Nicolas semblait jouir auprès des dames, s'esquivèrent peu à peu, de sorte qu'il ne resta plus qu'un cercle attentif et bienveillant. Les *confessions* étaient alors à la mode. Celle de Nicolas fut rapide, enthousiaste, avec certains traits d'une naïve immoralité, qui charmaient alors les auditeurs vulgaires; mais, arrivé à l'élément vraiment humain de son récit, il se montra ce qu'il était au fond, noble et sincèrement passionné; il pénétra d'émotion cette société frivole, et dans tous ces cœurs perdus il sut réveiller une étincelle du pur amour des premiers ans. Mlle Guéant elle-même, froide autant que belle, et qui aussi passait pour sage, ne pouvait se défendre d'une vive sympathie pour ce jeune homme à l'ame si tendre et si sensible. Aux dernières scènes du récit, que Nicolas racontait d'une voix étouffée, avec des pleurs dans les yeux, elle s'écria : — Est-ce que c'est possible? est-ce qu'on peut aimer ainsi?

— Oui, madame, s'écria Nicolas, tout cela est vrai comme la généalogie des Pertinax. Quant à la personne que j'ai aimée, elle vous ressemblait, elle avait beaucoup du moins de vos traits et de votre sourire, et rien ne peut me consoler de sa perte sinon de vous admirer.

Alors ce fut une tempête d'applaudissemens. Quelques enthousiastes ne craignirent pas d'affirmer qu'on avait affaire à un romancier plus habile que Prévost d'Exiles, plus tendre que d'Arnaud, plus amusant que Jean-Jacques, avec des passages de sentiment non moins sublimes. Et le pauvre ouvrier fut reçu de plain-pied dans cette compagnie des beaux noms, des beaux esprits et des belles impures du temps. Il ne tenait qu'à lui de faire son chemin dans le monde désormais. Pourtant tout ce qu'il avait dit était la vérité; il se regardait comme descendant de l'empereur Pertinax, et il venait de raconter ses amours pour une femme qui était morte quelques mois auparavant. Comme c'était un cœur qui ne pouvait rester vide, l'amour idéal et tout poétique conçu

pour Mlle Guéant l'avait peu à peu consolé de l'autre, dont l'impression était pourtant encore bien vive.

On donne une fin bizarre à ce souper, un dénoûment assez usité alors du reste dans ces sortes de médianoches. A un signal donné, les lumières s'éteignirent, et une sorte de Colin-Maillard commença dans l'obscurité; c'était, à ce qu'on croit, le but final de la fête, du moins pour les initiés qui n'étaient point partis avec le commun des invités. Chacun avait le droit de reconduire la dame dont il s'était saisi dans l'ombre pendant cet instant de tumulte. Les amans en titre s'arrangeaient pour se reconnaître; mais une fois fait, même au hasard, le choix devenait sacré. Nicolas, qui ne s'y attendait pas, sentit une main qui prenait la sienne et qui l'entraîna pendant quelques pas; alors on lui remit une autre main douce et frémissante : c'était celle de Mlle Guéant, qui le pria de la reconduire. Pendant qu'il descendait par un escalier dérobé correspondant à la cour, il entendit Junie qui s'écriait : — Je me sacrifie, je vais consoler le colonel.

II. — CE QUE C'ÉTAIT QUE NICOLAS.

Trente ans plus tard, le même personnage, connu alors sous son nom patronymique de *Restif*, auquel il avait ajouté celui de *Labretone*, propriété de son père, eut occasion de retourner à l'Hôtel de Hollande, situé vieille rue du Temple, et qui appartenait alors à Beaumarchais. Les personnages de la scène précédente avaient eu diverses fortunes. L'ambassadeur de Venise, peu estimé dans le monde, traité parfois d'espion et d'escroc, avait péri, condamné par ordre du conseil des dix; la belle Guéant était morte de la poitrine, et Nicolas l'avait pleurée long-temps, quoiqu'il n'eût pu nouer avec elle qu'une liaison passagère. Quant à lui-même, il n'était plus le pauvre ouvrier typographe d'autrefois; il était devenu maître dans cette profession, qu'il alliait singulièrement à celle de littérateur et de philosophe. S'il daignait encore travailler manuellement, c'était après avoir accroché au mur près de lui son habit de satin et son épée. D'ailleurs, il ne *composait* que ses propres ouvrages, et telle était sa fécondité, qu'il ne se donnait plus la peine de les écrire : debout devant sa casse, le feu de l'enthousiasme dans les yeux, il assemblait lettre à lettre dans son *composteur* ces pages inspirées et criblées de fautes, dont tout le monde a remarqué la bizarre orthographe et les excentricités calculées. Il avait pour système d'employer dans le même volume des caractères de diverse grosseur, qu'il variait selon l'importance présumée de telle ou telle période. Le *cicéro* était pour la passion, pour les endroits à grand effet, la *gaillarde* pour le simple récit ou les observations morales, le *petit-romain* concentrait en peu d'espace mille détails fastidieux, mais né-

cessaires. Quelquefois il lui plaisait d'essayer un nouveau système d'orthographe; il en avertissait tout à coup le lecteur au moyen d'une parenthèse, puis il poursuivait son chapitre, soit en supprimant une partie des voyelles, à la manière arabe, soit en jetant le désordre dans les consonnes, remplaçant le *c* par l'*s*, l'*s* par le *t*, ce dernier par le *ç*, etc., toujours d'après des règles qu'il développait longuement dans ses notes. Souvent, voulant marquer les longues et les brèves à la façon latine, il employait, dans le milieu des mots, soit des majuscules, soit des lettres d'un corps inférieur; le plus souvent il accentuait singulièrement les voyelles, et abusait surtout de l'accent aigu. Cependant aucune de ces excentricités ne rebutait les innombrables lecteurs du *Paysan perverti*, des *Contemporaines* ou des *Nuits de Paris;* c'était désormais le conteur à la mode, et rien ne peut donner une idée de la vogue qui s'attachait aux livraisons de ses ouvrages, publiés par demi-volumes, sinon le succès qu'ont obtenu naguère chez nous certains *romans-feuilletons*. C'était ce même procédé de récit haletant, coupé de dialogues à prétentions dramatiques, cet enchevêtrement d'épisodes, cette multitude de types dessinés à grands traits, de situations forcées, mais énergiques, cette recherche continuelle des mœurs les plus dépravées, des tableaux les plus licencieux que puisse offrir une grande capitale dans une époque corrompue, le tout relevé abondamment par des maximes humanitaires et philosophiques et des plans de réforme où brillait une sorte de génie désordonné, mais incontestable, qui fit qu'on appela cet auteur étrange le *Jean-Jacques des halles*.

C'était quelque chose; cependant l'homme fut meilleur peut-être que ses livres; ses intentions étaient bonnes en dépit des caprices d'une imagination dévergondée. Il passait souvent les nuits à parcourir les rues, pénétrant dans les bouges les plus infects, dans les repaires des escrocs, soit pour observer, soit dans sa pensée pour empêcher le mal et faire quelque bien. Il s'imposait, dit-il, le rôle de Pierre-le-Justicier, non en vertu des devoirs de la royauté, mais de ceux de l'écrivain moraliste. Cette étrange prétention le suivait également dans ses relations du monde, où il se faisait le médiateur des querelles et des divisions de famille ou l'intermédiaire de la bienfaisance et du malheur. Il se vante aussi d'avoir, dans ses excursions nocturnes, consolé ou soulagé plus d'un misérable, arraché quelques jeunes filles à l'opprobre ou à l'outrage : ce serait de quoi lui faire pardonner bien des fautes et bien des erreurs. Restif est surtout connu comme romancier; il a pourtant écrit quelques volumes de philosophie, de morale et même de politique; seulement il ne les publia que sous son prénom. *La Philosophie de M. Nicolas* contient tout un système panthéiste, où il tente, à la manière des philosophes de cette époque, d'expliquer l'existence du monde et des hommes par une série de créations ou plutôt d'éclosions succes-

sives et spontanées; son système a du rapport avec la cosmogonie de Fourier, lequel a pu lui faire de nombreux emprunts. En politique et en morale, Restif est tout simplement communiste. Selon lui, *la propriété est la source de tout vice, de tout crime, de toute corruption;* ses plans de réforme sont longuement décrits dans des livres intitulés: *l'Anthropographe, le Gynographe, le Pornographe*, etc., qui prouveraient que nos grands penseurs n'ont rien inventé sur ces matières. On retrouve, du reste, les mêmes idées mises en action dans la plupart de ses romans. L'un des premiers volumes des *Contemporaines* contient tout un système de banque d'échange pratiqué par une association de travailleurs et de commerçans. Est-ce donc là la source des excentricités actuelles?

Revenons avant tout à la biographie personnelle de ce singulier esprit; il en a semé des fragmens dans une foule d'ouvrages où il s'est peint sous des noms supposés, dont plus tard il a donné la clé. Dans une série de pièces et de scènes dialoguées qu'il intitule *le Drame de la Vie*, il a eu l'idée bizarre de représenter, comme dans une lanterne magique, les scènes principales de son existence; cela commence aux premiers jeux de son enfance, et cela se termine après les massacres du 2 septembre, qui paraissent avoir un peu refroidi sa ferveur révolutionnaire. Un autre livre, *le Cœur humain dévoilé*, décrit avec minutie toutes les impressions de cette vie si laborieuse et si tourmentée. Avant Restif, cinq hommes seulement avaient formé le projet hardi de se peindre, saint Augustin, Montaigne, le cardinal de Retz, Jérôme Cardan et Rousseau. Encore n'y a-t-il que les deux derniers qui aient fait le sacrifice complet de leur amour-propre; Restif est allé plus loin peut-être. « A soixante ans, dit-il, écrasé de dettes, accablé d'infirmités, je me vois forcé de livrer mon moral pour subsister quelques jours de plus, comme l'Anglais qui vend son corps. »

En lisant ce premier aveu, qui n'a pas dû être une de ses moindres souffrances, on se sent pris de pitié pour ce pauvre vieillard qui, un pied dans la tombe, vient, avec le courage et l'énergie du désespoir, exhumer les fautes de sa jeunesse, les vices de son âge mûr, et qui peut-être les exagère pour satisfaire le goût dépravé d'une époque qui avait admiré Faublas et Valmont. On a abusé depuis de ce procédé tout réaliste qui consiste à faire de l'homme lui-même une sorte de sujet anatomique; nous chercherons ici à en faire tourner l'enseignement vers l'étude de certains caractères, chez qui la personnalité atteint aux plus tristes illusions et provoque les plus inexplicables aveux. Nous essaierons de raconter cette existence étrange, sans aucune prévention comme sans aucune sympathie, avec les documens fournis par l'auteur lui-même, et en tirant de ses propres confessions le fait instructif des misères qui fondirent sur lui comme la punition providentielle de ses

fautes. Notre époque n'est pas moins avide que le siècle passé de mémoires et de confidences; la simplicité et la franchise sont toutefois portées moins loin aujourd'hui par les écrivains. Ce serait une comparaison instructive à faire dans tous les cas, si la vérité pouvait avoir quelque chose de l'attrait du roman.

III. — PREMIÈRES ANNÉES.

Le village de Saci, situé en Champagne, sur les confins de la Bourgogne, à cinquante lieues de Paris et trois d'Auxerre, est traversé dans toute sa longueur d'une seule rue composée de chaque côté d'une centaine de maisons. A l'une des extrémités, appelée *la Porte là-haut*, en traversant un ruisseau nommé la Farge, on trouve l'enclos de Labretone, dont les murs blancs se dessinent sur un horizon de bois et de collines vertes. C'est là qu'était né Nicolas Restif, dont le grand-père, homme instruit et allié à la magistrature, se croyait descendant de l'empereur Pertinax. Il est permis de croire que la généalogie qu'il avait dressée à cet effet n'était qu'un jeu d'esprit destiné à ridiculiser les prétentions de quelques gentilshommes, ses voisins, qu'il recevait à sa table. Quoi qu'il en soit, la famille des Restif était considérée dans le pays autant par son aisance que par ses relations; plusieurs de ses membres appartenaient à l'église : on songea d'abord à lancer le jeune Nicolas dans cette carrière, mais son naturel indépendant et même un peu sauvage contraria long-temps cette idée. Il ne se plaisait qu'au milieu des bergers, dans les bois de Saci et de Nitri, partageant leur vie errante et leurs fatigues. Il avait douze ans environ, quand ce goût se trouva favorisé par une circonstance imprévue. Le berger de son père, qui s'appelait Jaquot, partit tout à coup, sans mot dire, pour le pèlerinage du *mont Saint-Michel*, qui était pour les jeunes gens du pays comme celui de sainte Reine pour les filles. Un garçon qui n'était pas allé au mont Saint-Michel était regardé comme un poltron. De même, il paraissait manquer quelque chose à la pudeur d'une jeune fille qui n'avait pas visité le tombeau de la belle *reine Alise*, la vierge des vierges. Jaquot parti, le troupeau se trouva sans gardien. Nicolas s'offrit bien vite à le remplacer. Les parens hésitaient : l'enfant était si jeune, et les loups se montraient souvent dans le voisinage; mais enfin on manquait de monde à la ferme, le voyage de Jaquot ne devait durer que quinze jours : on nomma Nicolas berger intérimaire.

Quelle joie ! quel délire dans ce premier jour de liberté ! Le voilà qui sort à la pointe du jour du clos de Labretone, suivi des trois gros chiens Pinçard, Robillard et Friquette. Les deux plus forts moutons portaient sur leur dos les provisions de la journée avec la bouteille d'eau rougie et le pain pour les chiens. Le voilà libre, libre dans la

solitude! Il respire à pleine poitrine; pour la première fois il se sent vivre... Les nuages blancs qui glissent dans le ciel, la bergeronnette qui se balance sur les taupinières, les fleurettes d'automne sans feuilles et sans parfums, le chant de l'*œnante* solitaire, si monotone et si doux, les prés verts baignés au loin par la brume, tout cela le jette dans une douce rêverie. En passant près d'un buisson où Jaquot, deux mois auparavant, lui avait montré un nid de linotte, il pense au pauvre berger qu'il remplace et aux dangers qu'il court dans son périlleux voyage. Ses yeux se mouillent de larmes, sa tête s'exalte, et pour la première fois il se prend à rimer des vers sur l'air des pèlerins de Saint-Jacques qu'il avait entendu chanter à des mendians :

Jaquot est en pèlerinage — à Saint-Michel;
Qu'il soit guidé dans son voyage — par Raphaël!
Nous ne garderons plus ensemble — les blancs moutons :
Jaquot va par le pont qui tremble — chercher pardons.

Voici le premier pas fait dans une route dangereuse; Nicolas s'est trompé sur son goût pour la solitude... Ce goût n'annonçait pas un berger, mais un poète. Malheur aux moutons, qu'il entraîne dans les endroits les plus sauvages et les moins riches en pâture! Il aime les ruines de la chapelle Sainte-Madeleine et y revient souvent, sous prétexte d'y cueillir des mûres sauvages; le fait est que ce lieu lui inspire des pensées douces et mélancoliques. Ce n'était pas assez encore. Derrière le bois du *Boutparc*, vis-à-vis les vignes de Montgré, on rencontrait un vallon sombre bordé de grands arbres. Nicolas hésitait d'abord à s'y engager; il se rappelait les histoires de voleurs et d'excommuniés changés en bêtes que Jaquot lui avait souvent racontées. Moins effrayées que leur gardien, les bêtes sautent dans le vallon. Il y en avait de plusieurs sortes dans le troupeau; les chèvres grimpent aux broussailles, les brebis broutent l'herbe, et les porcs fouillent la terre pour y trouver une espèce de carotte sauvage que les paysans nomment *échavie*. Nicolas les suivait pour les empêcher d'aller trop loin, lorsqu'il aperçut sous un chêne un gros sanglier noir, qui, en humeur de folâtrer, vint se mêler à la bande plus civilisée des pourceaux. Le jeune pâtre tressaillait à la fois d'horreur et de plaisir, car la vue de cet animal augmentait l'aspect sauvage du lieu qui avait tant de charmes pour lui. Il se garda de faire un mouvement à travers les feuilles. Un instant après, un chevreuil, puis un lièvre vinrent jouer plus loin sur une bande de gazon; puis ce fut une huppe qui se percha dans un de ces gros poiriers dont les paysans appellent le fruit *poires de miel*. Le rêveur se croyait transporté dans le pays des fées; tout à coup, parmi les broussailles, un loup montra son poil fauve et son nez pointu avec deux yeux qui brillaient comme du charbon... Les chiens qui arri-

vaient lui firent la chasse, et adieu tout ce qui complétait le tableau, chevreuil, lièvre et sanglier! La huppe même, l'oiseau de Salomon, s'était envolée; seulement, comme une fée bienfaisante, elle avait signalé l'arbre aux *poires de miel*, si douces et si sucrées que les abeilles les dévorent. Nicolas emplit ses poches de ce fruit délicieux, dont, à son retour, il régala ses frères et ses sœurs.

En y réfléchissant, Nicolas se dit : Ce vallon n'est à personne... je le prends, je m'en empare; c'est mon petit royaume! Il faut que j'y élève un monument pour qu'il me serve de titre, ainsi que cela s'est toujours fait selon la Bible que lit mon père. — Pendant plusieurs jours, il travailla à dresser une pyramide. Quand elle fut terminée, il lui vint à l'esprit, toujours d'après l'inspiration de la Bible, d'y faire un sacrifice dans les règles. Un être libre comme moi, se dit-il, devant se suffire à lui-même, doit être à la fois roi, pontife, magistrat, berger, boulanger, cultivateur et chasseur. En vertu de ces titres, il se mit en quête d'une victime, et parvint à atteindre avec sa fronde un oiseau de proie de l'espèce qu'on nomme *bondrée*, qu'il crut avoir condamné justement comme coupable de troubler l'innocence et la sécurité des hôtes du vallon. Peut-être sa conscience eût-elle, plus tard, trouvé à redire à ce raisonnement, quand l'étude de l'harmonie universelle lui eut appris l'utilité des êtres nuisibles. Aussi n'appuyons-nous sur ces enfantillages que pour signaler la teinte mystique des premières idées du rêveur (1). Cependant il fallait avoir des témoins de cet acte religieux. C'est à midi que les bêtes de trait sont conduites au pâturage après les travaux de la matinée. Nicolas attendit cette heure et appela par ses cris les bergers qui passaient au loin. Aussitôt accoururent les compagnons ordinaires de ses jeux et les jolies Marie Fouare et Madeleine Piat. — Venez, venez, disait Nicolas, je vais vous montrer *mon* vallon, *mon* poirier, et aussi mon sanglier et ma huppe. (Mais ces animaux se gardèrent bien de se rendre aux vœux du *propriétaire*.) Nicolas exposa à la troupe ses droits de premier occupant, constatés par sa pyramide et son autel. On les reconnut pour inviolables. Dès-lors commença la cérémonie : on alluma du bois sec où l'on jeta les entrailles de l'oiseau, selon le rite patriarcal; puis Nicolas posa le corps sur un petit bûcher et improvisa une prière qui fut accompagnée de quelques versets des psaumes. Il se tenait debout, très grave et pénétré de la grandeur de son action; ensuite il distribua aux assistans les chairs rôties de l'oiseau dont il mangea le premier, et qui étaient détestables. Les trois chiens seuls se régalèrent avec joie des reliefs de cette cuisine sacerdotale.

(1) Il est curieux de trouver en effet dans les premières années de Restif ce trait d'un sacrifice à l'Éternel, qui rappelle un récit analogue de Goethe, devenu comme lui panthéiste plus tard.

Qui eût pu prévoir que ce scrupuleux propriétaire deviendrait l'un des plus fervens *communistes* dont les doctrines aient enflammé l'époque révolutionnaire? Toutefois ses prétentions avaient trouvé des jaloux parmi les petits pâtres de Saci, car le secret fut dévoilé, le sacrifice fut traité d'abominable profanation des choses saintes, et l'abbé Thomas, frère du premier lit de Nicolas, qui demeurait à quelques lieues de Saci, se rendit exprès à Labretone pour donner le fouet au jeune hérétique; le frère du jeune pâtre motiva le fait de cette correction sur ce qu'ayant été son parrain, il répondait indirectement de ses péchés. Le pauvre abbé ne se doutait pas qu'il s'était engagé bien imprudemment envers le ciel.

Nicolas avait deux frères du premier lit qu'on voyait peu dans la famille; l'aîné était curé de Courgis; le plus jeune, que nous venons d'entrevoir, l'abbé Thomas, était précepteur chez les jansénistes de Bicêtre, et venait voir sa famille pendant les vacances. Lorsqu'il repartit cette année-là, on lui confia son jeune frère, auquel il convenait d'inspirer enfin des idées sérieuses. Tous deux s'embarquèrent à Auxerre par le coche d'eau. L'abbé Thomas était un grand garçon maigre, ayant le visage allongé, le teint bilieux, la peau luisante tachée de rousseurs, le nez aquilin, les sourcils noirs et fournis comme tous les Restif. Il était concentré et très vigoureux sans le paraître, d'un tempérament emporté et plein de passion, qu'il était parvenu à mâter par une volonté de fer et une lutte obstinée. A peine eut-il placé Nicolas parmi les autres enfans de Bicêtre, qu'il ne s'occupa plus de lui que comme d'un étranger. Quand ce dernier se vit seul au milieu de tous ces *petits curés*, comme il le disait, perdu dans les longs corridors voûtés de cette prison monastique, il fut pris du mal du pays. La monotonie des exercices religieux n'était pas de nature à le distraire, et les livres de la bibliothèque, les *Provinciales* de Pascal, les *Essais* de Nicole, la *Vie* et les *Miracles du diacre Pâris*, la *Vie de M. Tissard* et autres œuvres jansénistes, ne lui plaisaient pas autrement. L'écrivain toutefois se rappela plus tard avec attendrissement les leçons des jansénistes. Selon lui, Pascal, Racine et les autres port-royalistes devaient à l'éducation janséniste une sagacité, une exactitude de raisonnement, une justesse, une profondeur de détails, une pureté de diction qui ont d'autant plus étonné, que les jésuites n'avaient produit que des Annat, des Caussin, etc. C'est que les jansénistes, sérieux, réfléchis, font penser plus fortement, plus tôt et plus efficacement que les molinistes; ils donnent du ressort par la contrariété à toutes les passions; ils créent des logiciens qui deviennent des dévots parfaits ou des philosophes résolus. Le moliniste est plus aimable, il ne croit pas que l'homme soit obligé d'avoir toujours son Dieu devant les yeux pour trembler à chaque action, à chaque acte de volonté; mais,

moins propre à la réflexion, tolérant, superficiel, il arrive à l'indifférence plus souvent encore que l'autre n'arrive à l'impiété.

Cependant un changement se préparait dans la situation des jansénistes de Bicêtre. L'archevêque Gigot de Bellefond, qui les protégeait, étant venu à mourir, fut remplacé par Christophe de Beaumont. Celui-ci nomma un nouveau recteur qui, dès le jour de son installation, regarda de travers le maître des enfans de chœur et les gouverneurs jansénistes. Cet *intrus* était un homme fougueux, plein de dispositions hostiles; il demanda à voir la bibliothèque, et fronça le sourcil en apercevant des livres de controverse que l'abbé Thomas n'avait pas cherché à cacher, se faisant gloire de ses sentimens. Le recteur s'écria que de tels livres ne devaient pas se trouver dans une bibliothèque d'enfans.

— On ne peut trop tôt connaître la vérité, répondit l'abbé Thomas.

— Simple clerc tonsuré, vous voulez nous apprendre à connaître la religion! dit le recteur.

Le maître humilié se tut. Les élèves jouissaient de cette scène avec l'impitoyable malignité de l'enfance. De livres en livres, le recteur tomba sur le Nouveau-Testament annoté par Quesnel.

— Pour celui-ci, dit-il, c'est aller contre le jugement spécial de l'église! — Et il le jeta à terre avec horreur. Le pauvre abbé Thomas le ramassa humblement, et baisa la place.

— Songez-vous, monsieur, dit-il, que le texte de l'Évangile y est tout entier?

Le recteur, plus irrité encore, voulut emporter tous les nouveaux Testamens des élèves. L'abbé Thomas éleva alors la voix : O mon Dieu! s'écria-t-il, on ôte la parole à vos enfans! Cette fois, les élèves se prononcèrent pour le maître. Nicolas osa s'avancer vers le recteur, et lui dit : « Je tiens de mon père, que j'en croirai mieux que vous, que voilà le Testament de Jésus-Christ. — Ton père était un huguenot, » répondit le recteur. Ce mot était alors le synonyme d'athée. La scène finit par l'intervention de deux prêtres de la maison qui s'appliquèrent à calmer les esprits; mais l'abbé Thomas sentit qu'il fallait quitter la place. En effet, quelques jours plus tard, il fut averti que l'ordre d'expulsion des jansénistes allait être expédié. Il était prudent de le prévenir. Les élèves furent renvoyés à leurs parens, puis le maître se mit en route avec son sous-maître et Nicolas pour retourner à Saci.

IV. — JEANNETTE ROUSSEAU.

En retournant à son village, Nicolas frémissait de joie; quand il aperçut les collines de Côte-Grêle, son cœur bondit, et ses larmes coulèrent en abondance. Il découvrit bientôt le *Vandenjeau*, la *Farge*, *Triomfraid*,

le *Boutparc* enfin, derrière lequel était *son* vallon. Il voulut faire partager son enthousiasme à l'abbé Thomas, et se livra à une énumération pittoresque, à laquelle ce dernier répondit : Je conçois que tout cela est fort touchant, puisque vous pleurez; mais nous approchons de Saci, récitons *sextes* avant d'y entrer.

L'abbé Thomas ne se plaisait pas dans la maison paternelle. Dès le lendemain, il emmena Nicolas chez son frère aîné, curé à Courgis, pour lui enseigner le latin. Les fables de Phèdre et les églogues de Virgile ouvrirent bientôt à l'imagination du jeune homme des horizons nouveaux et charmans. Les dimanches et les fêtes, l'église se remplissait d'une foule de jeunes filles sur lesquelles il levait les yeux à la dérobée. Ce fut le jour de Pâques que son sort se décida. La grand'-messe était célébrée avec diacre et sous-diacre; les sons de l'orgue, l'odeur de l'encens, la pompe de la cérémonie, exaltaient à la fois son ame; il se sentait dans une sorte d'ivresse. A l'offerte, on vit défiler les communiantes dans leurs plus beaux atours, puis leurs mères et leurs sœurs. Une jeune fille venait la dernière, grande, belle et modeste, le teint peu coloré, « comme pour donner plus d'éclat au rouge de la pudeur; » elle était mise avec plus de goût que ses compagnes; son maintien, sa parure, sa beauté, son teint virginal, tout réalisait la figure idéale que toute ame jeune a rêvée. La messe finie, l'écolier sortit derrière elle. La céleste beauté marchait de ce pas harmonieux que l'on prête aux graces antiques. Elle s'arrêta en apercevant la gouvernante du curé, Marguerite Pâris. Marguerite Pâris aborda la jeune fille et lui dit : — Bonjour, mademoiselle Rousseau. — Et elle l'embrassa.

— Voici déjà son nom de famille, se dit Nicolas.

— Ma chère *Jeannette*, ajouta Marguerite, vous êtes un ange pour la figure comme pour l'ame.

— Jeannette Rousseau! se dit Nicolas, quel joli nom!

Et la jeune fille répondit quelques mots d'une voix pure et claire, dont le timbre était enchanteur (1).

Depuis ce moment, Nicolas ne fut plus occupé que de Jeannette. Il la chercha des yeux tout le reste de la journée, et ne la revit qu'à l'encen-

(1) Bien des années plus tard, sous la république, l'auteur avait gardé un souvenir attendri de ce premier amour : « Citoyen lecteur, écrit-il, cette Jeannette Rousseau, cet ange, sans le savoir, a décidé mon sort. Ne croyez pas que j'eusse étudié, que j'eusse surmonté toutes les difficultés parce que j'avais de la force et du courage. Non! Je n'eus jamais qu'une ame pusillanime; mais j'ai senti le véritable amour : il m'a élevé au-dessus de moi-même et m'a fait passer pour courageux. J'ai tout fait pour mériter cette fille, dont le nom me fait tressaillir à soixante ans, après quarante-six ans d'absence... Oh! Jeannette! si je t'avais vue tous les jours, je serais devenu aussi grand que Voltaire, et j'aurais laissé Rousseau loin derrière moi! Mais ta seule pensée m'agrandissait l'ame. Ce n'était plus moi-même; c'était un être actif, ardent, qui participait du génie de Dieu. »

sement du *Magnificat*, quand tous ceux qui sont dans le chœur se tournent vers la nef. Le lendemain, l'impression était plus forte encore; il se promit de se rendre digne d'elle par son application à l'étude; de ce jour aussi, son esprit s'agrandit et s'arracha pour jamais aux frivoles préoccupations de l'enfance. Laissé seul un jour au presbytère dans la journée, parce que le curé et l'abbé Thomas étaient allés voir ensemencer le champ de la cure, il lui vint une idée singulière, ce fut de chercher dans les registres de la paroisse l'extrait de baptême de Jeannette, afin de savoir au juste son âge; lui-même avait alors quinze ans, et il jugeait que Jeannette était plus âgée. Il allait en remontant depuis 1730, et ce fut pour lui une jouissance délicieuse de lire les lignes suivantes : « Le 19 décembre 1731 est née Jeanne Rousseau, fille légitime de Jean Rousseau et de Marguerite, etc. » Nicolas répéta vingt fois cette lecture, apprenant par cœur jusqu'aux noms des témoins et des officians, et surtout cette date du 19 *décembre*, qui devint un jour sacré pour lui. Une seule pensée triste résulta de cette connaissance, c'est que Jeannette avait trois ans de plus que lui, et qu'elle serait mariée peut-être avant qu'il pût prétendre à elle. Instruit de la demeure des parens de Jeannette, il passait tous les jours devant la maison, située au fond d'une vallée et entourée de peupliers qu'arrosait le ruisseau de la *Fontaine froide;* il saluait ces arbres comme des amis, et rentrait l'ame pleine d'une douce mélancolie.

Mais c'est à l'église que l'apparition revenait dans tout son charme. Nicolas avait fait une prière qu'il répétait sans cesse pour concilier sa religion et son amour : *Unam petii a Domino*, disait-il tout bas, *et hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ!* (Je n'en ai demandé qu'une au Seigneur, et je la rechercherai tous les jours de ma vie!) Confiant dans cette oraison, il s'était donné une jouissance dont jamais personne n'a eu l'idée. Le sonneur était vigneron, et son travail à l'église le dérangeait souvent de l'autre. Nicolas lui offrit de le remplacer; il entrait alors de bonne heure dans l'église, et, s'y trouvant seul, il courait à la place habituelle de Jeannette, s'y agenouillait, puis s'appuyait aux mêmes endroits qu'elle, baisait la pierre que touchaient les pieds de la jeune fille, et récitait sa prière favorite.

Un jour d'été, par un temps de sécheresse, on manquait d'eau pour arroser le jardin de la cure. L'abbé Thomas dit à Nicolas et à un enfant de chœur nommé Huet : « Allez chercher de l'eau au puits de M. Rousseau. » Mais il se trouva que ce puits manquait de corde. Que faire? Huet dit aussitôt qu'il apercevait Mlle Rousseau et allait lui en demander une. Nicolas, tout tremblant, retint Huet par son habit. Lui parler, à *elle!*... Il frissonnait, non de jalousie, mais de la hardiesse de Huet. Cependant Jeannette, qui avait vu leur embarras, apportait une corde, et, tandis qu'elle aidait Huet à la placer, ses mains touchaient

parfois celles du jeune garçon. Nicolas ne lui enviait pas ce bonheur, le contact de ces mains délicates eût été pour lui comme du feu. Il ne put parler et respirer que lorsque Jeannette se fut éloignée. Cependant il fit ensuite la réflexion qu'elle ne lui avait pas adressé la parole ainsi qu'à son compagnon, et avait même baissé les yeux en passant près de lui. Se serait-elle aperçue qu'à l'église son regard était toujours fixé sur elle? Le fait est que, peu de temps après, une dévote nommée Mlle Droin avertit la gouvernante du curé que Nicolas, pendant le prône, avait toujours les yeux tournés du côté de Mlle Rousseau. Marguerite le redit au jeune homme avec bonté, en assurant que plusieurs personnes avaient fait la même remarque.

V. — MARGUERITE.

Marguerite Pàris, la gouvernante du curé de Courgis, touchait à la quarantaine; mais elle était fraîche comme une dévote et comme une femme qui avait toujours vécu au-dessus du besoin. Elle se coiffait avec goût et de la même manière que Jeannette Rousseau. Elle faisait venir ses chaussures de Paris et les choisissait à talons minces et élevés, faisant valoir la finesse de sa jambe, qui était couverte d'un bas de coton à coins bleus bien tiré. C'était le jour de l'Assomption; il faisait chaud; la gouvernante, après vêpres, se déshabilla et se mit en blanc. Les enfans de chœur jouaient dans la cour, l'abbé Thomas était à l'église, Nicolas étudiait à sa petite table près d'une fenêtre; Marguerite, dans la même chambre, épluchait une salade; les yeux du jeune homme se détournaient de temps en temps de son travail, et il suivait les mouvemens de Marguerite, tout en pensant à Jeannette. Ce qui unissait en lui ces deux idées, c'était le souvenir de la rencontre de Marguerite et de Jeannette quelque temps auparavant, au sortir de l'église.

— Sœur Marguerite, dit-il, est-ce que Mlle Jeannette Rousseau est bien riche? Vous savez, la fille du notaire...

Marguerite fit un mouvement de surprise, quitta sa salade et vint vers Nicolas.

— Pourquoi me demandez-vous cela, mon enfant? dit-elle.

— Parce que vous la connaissez... et mes parens seraient peut-être bien contens, si j'épousais une demoiselle riche...

La finesse de l'écolier, qui voulait concilier à la fois la prévoyance paternelle avec sa flamme platonique, n'échappa point à la gouvernante; mais une pensée inconnue traversa tout à coup son esprit, et elle vint s'asseoir, attendrie, la poitrine gonflée de soupirs, auprès de la table de Nicolas. Alors elle lui raconta avec effusion qu'autrefois M. Rousseau, le père de Jeannette, l'avait recherchée en mariage et

n'avait pu l'obtenir. — De sorte, dit-elle, que j'aime cette jolie fille, en me disant que j'aurais pu être... Et vous, ajouta-t-elle, mon pauvre enfant, votre amour m'intéresse à cause de cela : si j'y pouvais quelque chose, j'irais voir vos parens et les siens; mais vous êtes trop jeune, et elle a deux ans de plus que vous...

Nicolas se mit à pleurer et se jeta au cou de Marguerite; leurs larmes se mêlaient sans que ni l'enfant ni la femme songeassent à la nature différente de leur émotion... Marguerite revint à elle et se leva sérieuse et rouge de honte; mais Nicolas, qui lui pressait les mains, sentit son cœur défaillir. Alors la bonne fille, qui avait un moment voulu redevenir sévère, le prit dans ses bras, lui jeta de l'eau à la figure et lui dit, lorsqu'il reprit connaissance : — Que vous est-il arrivé?

— Je ne sais, dit Nicolas; en parlant de Jeannette, en vous regardant, en vous embrassant, j'ai senti le cœur me manquer... Je ne pouvais m'empêcher de contempler votre cou si blanc où tombent vos cheveux dénoués; votre œil mouillé de larmes m'attirait, Marguerite, comme une vipère qui regarde un oiseau; l'oiseau sent le danger et ne peut le fuir...

— Mais si vous aimez Jeannette..., dit Marguerite d'un ton sérieux.

— Oh! c'est vrai, je l'aime!... En disant ces mots, Nicolas fut pris d'une sorte de frisson et se sentit glacé. Le salut vint à sonner, et il se rendit à l'église. Là, quoi qu'il pût faire, l'aspect de Marguerite pleurant, agitée et le sein gonflé de soupirs, se représentait devant ses yeux et repoussait la chaste image de Jeannette. L'apparition de cette dernière à sa place habituelle ramena le calme dans les sens du jeune homme : jamais elle ne les avait troublés; son pouvoir s'exerçait sur les plus nobles sentimens de l'ame, et lui donnait l'inspiration de toutes les vertus.

Marguerite n'était ni une coquette, ni une dévote hypocrite; elle n'avait pour Nicolas qu'une bonté maternelle; son cœur était sensible, elle avait aimé. C'est pourquoi un amour tout jeune, qui lui rappelait ses plus belles années, l'attendrissait outre mesure. Le pauvre Nicolas ignorait comme elle tout le danger qui existe dans ces confidences, dans ces effusions, où les sens participent avec moins de pureté à l'exaltation de l'ame. Un jour, en passant devant la maison de M[lle] Rousseau, Nicolas l'avait vue assise sur un banc, filant près de sa mère, et son pied, suivant les mouvemens du rouet, l'avait frappé par sa petitesse et sa forme. En rentrant au presbytère, il jeta un coup-d'œil dans la chambre de Marguerite et y aperçut une mule à talon mince, en maroquin vert, dont les coutures avaient conservé leur blancheur. « Que cette mule, se dit-il en soupirant, serait jolie au pied de Jeannette! » Et il l'emporta pour l'admirer à loisir.

Le lendemain matin, qui était un dimanche, Marguerite cherchait

sa chaussure dans toute la maison; Nicolas trembla qu'elle ne découvrît sa fantaisie, et, entrant chez elle, il laissa tomber la mule dans un coffre le plus adroitement possible; mais la gouvernante ne fut pas dupe de cette manœuvre : elle se chaussa sans rien dire cependant. Nicolas admirait comment ce petit objet prenait si facilement la forme du pied de la gouvernante. « Avouez-moi une chose, lui dit celle-ci avec un sourire, c'est que vous aviez caché ma mule... » Nicolas rougit, mais convint de la vérité. Cette mule avait passé la nuit dans sa chambre. « Pauvre enfant! dit-elle, je vous excuse, et je vois que vous seriez capable d'en faire autant pour Jeannette Rousseau qu'un certain Louis Denesvre en a fait pour... une autre.

— Pour qui donc, sœur Marguerite? (C'était ainsi qu'on l'appelait au presbytère.)

Marguerite ne répondit pas. Nicolas rêva long-temps sur cette demi-confidence. Le surlendemain, la gouvernante avait affaire à la ville voisine, c'est-à-dire à Auxerre. L'âne de la cure était un roussin fort têtu, et qui, plusieurs fois déjà, avait compromis la sûreté de sa maîtresse. Nicolas, plus fort que les enfans de chœur qui le guidaient ordinairement, fut choisi pour cet office. Marguerite monta lestement sur sa monture; elle avait un bagnolet de fine mousseline sur la tête, la taille pincée par un corset à baleines souples recouvert d'un casaquin de coton blanc, un tablier à carreaux rouges, une jupe de soie gorge de pigeon, et les fameux souliers de maroquin ornés de boucles à pierres. Son sourire habituel n'excluait pas une intéressante langueur, ses yeux noirs étaient doux et brillans. A la descente de la vallée de Montaleri, qui était difficile, Nicolas la prit dans ses bras pour lui faire mettre pied à terre et la soutint jusqu'au fond de la vallée, où elle marcha quelque temps sur le gazon. Il fallut ensuite la faire remonter sur l'âne, car de ce moment le chemin était droit jusqu'à la ville. Nicolas arrangeait de temps en temps les jupes de Marguerite sur ses jambes, affermissait ses pieds dans le panier; celle-ci souriait en le voyant toucher ses mules vertes, ce qui amenait la conversation sur Jeannette; puis l'âne faisait un faux pas, Nicolas soutenait la sœur par la taille, et cela la faisait rougir comme une rose.

— Comme vous aimez Jeannette! dit-elle, puisque la seule pensée que mes mules vertes pourraient convenir à son pied vous préoccupe encore à présent.

— C'est vrai, dit Nicolas en retirant avec embarras ses mains du panier.

— Eh bien! moi aussi, dit Marguerite, je ne puis m'empêcher d'aimer tendrement la fille d'un homme qui m'a été cher et qui n'a jamais eu volontairement de torts avec moi. Ainsi, je vous approuve de rechercher la main de cette jolie fille; mais surtout ayez de la prudence

et n'en dites rien à vos frères, qui ne vous aiment pas, étant enfans du premier lit... Moi, je me charge de parler à Jeannette, de la disposer pour vous, et plus tard de voir ses parens.

Nicolas se jeta sur les mains de Marguerite, et inonda de larmes ses bras délicats et beaucoup plus beaux que ceux de Jeannette, qui, comme toutes les jeunes filles, ne les avait pas encore formés. Sœur Marguerite, un peu émue et voulant mettre un terme à cette exaltation, rappela au jeune homme qu'il était temps de dire l'heure canoniale de *primes*. Nicolas se recueillit aussitôt et commença en qualité d'homme, la sœur disant alternativement son verset, et lui le capitule, l'oraison et tout ce qui est du ressort du célébrant, de sorte qu'ils arrivèrent innocemment à la ville.

Marguerite fit la commission du curé, puis quelques emplettes, et conduisit Nicolas pour dîner chez Mme Jeudi, qui était une marchande mercière janséniste chez laquelle elle achetait d'ordinaire quelques passementeries et dentelles d'église, et aussi des rubans et autres colifichets pour elle-même. Cette dame Jeudi avait une fille très jolie, nouvellement mariée à un jeune janséniste de Clamecy par accord d'intérêts entre les deux familles. La dévotion de la mère poursuivait les deux époux dans leurs rapports les plus simples, de sorte qu'ils ne pouvaient ni se dire un mot ni se trouver ensemble sans sa permission. On appelait encore la jeune épouse Mlle Jeudi. Cette façon d'agir était du reste assez en usage parmi les *honnêtes gens* (c'est ainsi que s'appelaient entre eux les jansénistes). Il y avait de plus dans la maison une grande nièce âgée de vingt-six ans, que la mère avait établie surveillante des deux époux, et qui était autorisée, en cas d'abus, à les traiter très sévèrement. Quand Mme Jeudi était forcée de s'absenter, elle obligeait sa grande nièce à tenir un cahier de toutes les infractions aux convenances dont pouvaient se rendre coupables son gendre et sa fille. Tel était l'intérieur un peu austère de cette maison.

Nicolas, assis entre les deux jeunes personnes, jetait çà et là des regards dérobés sur la nouvelle épouse, dont le triste sort l'intéressait beaucoup, et se disait qu'à la place du mari il montrerait plus de caractère pour revendiquer ses droits; les guimpes solennelles de la grande nièce, placée à sa droite, le ramenaient à des idées plus sages. Cependant de la table, située dans l'arrière-boutique, il avait encore la distraction de voir les passans dans la rue. — Ah! que les filles sont jolies à Auxerre! s'écria-t-il tout à coup. — Mme Jeudi lui jeta un regard foudroyant.

— Mais les plus jolies sont encore ici, se hâta de dire Nicolas.

Le mari baissait la tête et rougissait jusqu'aux oreilles; la grande nièce était pourpre; Marguerite faisait tous ses efforts pour paraître indignée, et Mlle Jeudi regardait Nicolas avec une douce compassion.

— C'est le frère du curé de Courgis? dit sévèrement la marchande janséniste à Marguerite.

— Oui, madame, et de l'abbé Thomas; mais on ne le destine pas à l'église.

— N'importe, il a les yeux hardis, et je conseillerais à ses frères de le surveiller.

Nicolas et la gouvernante repartirent d'Auxerre à quatre heures pour pouvoir être rendus à Courgis avant la nuit. Arrivés au-delà de Saint-Gervais, ils dirent ensemble nones et vêpres, puis causèrent de l'intérieur de famille qu'ils venaient de voir. Marguerite ne gronda pas trop Nicolas de son observation si déplacée à table, et consentit à rire de la situation mélancolique du pauvre mari. A l'entrée du vallon de Montaleri, il y avait une place couverte de gazon, ombragée de saules et de peupliers, et traversée par une fontaine qui filtrait entre des cailloux. Les voyageurs résolurent d'y faire leur repas du soir; Nicolas tira les provisions du panier, et mit rafraîchir la bouteille d'eau rougie dans la fontaine. Tout en goûtant, Nicolas raconta qu'il avait vu après le dîner, chez Mme Jeudi, le mari arrêter sa femme entre deux portes et l'embrasser tendrement, pendant que la mère et la grande nièce s'occupaient de la desserte. — C'est assez causer de cela! dit Marguerite en se levant; mais Nicolas la retint par sa robe, et fut assez fort pour la faire rasseoir.

— Eh bien! causons encore un peu, dit Marguerite après avoir résisté vainement.

— Je veux vous montrer, dit ce dernier, comment il a embrassé sa femme...

— Ah! monsieur Nicolas, c'est un péché! s'écria Marguerite, qui n'avait pu se défendre de cette surprise. Et Jeannette, que dirait-elle, si elle vous voyait?

— Jeannette! oh! oui, Marguerite..... Vous avez raison; mais je ne sais pourquoi ma pensée est à elle, et c'est vous cependant qui m'agitez le cœur si fort que je ne puis respirer.....

— Allons-nous-en, mon fils, dit la gouvernante avec douceur et d'un ton si digne, avec un accent si attendri, que Nicolas crut entendre sa mère. En la faisant monter sur l'âne, il ne la toucha plus qu'avec une sorte d'effroi, et ce fut alors Marguerite qui lui donna un chaste baiser sur le front.

Elle semblait réfléchir profondément avec une sorte d'impression douloureuse et rompit enfin le silence : — Prenez garde, monsieur Nicolas, dit-elle, à cette ame brûlante qui s'épanche vers tout ce qui vous entoure. Vous êtes enclin à pécher, comme l'était M. Polvé, mon oncle, chez qui je fus élevée. Les passions mal réprimées mènent plus loin qu'on ne pense; dans l'âge mûr, elles se fortifient, et la vieillesse même

n'en défend pas les ames viciées; alors elles revêtent une brutalité qui fait horreur, même à la personne aimée. Mon oncle fut ainsi cause de tous mes malheurs, et, quoiqu'il combattit de tout son pouvoir l'amour coupable qu'il avait conçu pour moi, il ne pouvait se défendre d'une jalousie stérile qui le conduisit à refuser la demande que M. Rousseau avait faite de moi. Il lui déclara qu'il ne voulait pas que je me mariasse, qu'il se proposait de me faire religieuse, et, pour être plus sûr de me rendre cette union impossible, il en arrangea lui-même une autre de concert avec les parens de M. Rousseau, de sorte que ce dernier finit par épouser celle... qui depuis lui a donné... votre Jeannette. La retraite de M. Rousseau encouragea un autre jeune homme, M. Denesvre, à me faire sa cour; mais j'étais si timide et si ignorante des motifs secrets de mon oncle, que je ne voulus pas décacheter une lettre qui me fut remise par M. Denesvre, de sorte que celui-ci résolut enfin de me faire demander officiellement en mariage. M. Polvé répondit que « sa nièce n'était pour le nez d'aucun habitant du pays. » Alors M. Denesvre fit en sorte de me parler en secret, et ses plaintes furent si touchantes, que je consentis à l'écouter la nuit à une fenêtre basse. Une fois, mon oncle se réveilla, s'aperçut de ce qui se passait, et monta à son grenier, d'où il tira un coup de fusil sur M. Denesvre. Le malheureux ne poussa pas un cri et parvint à se traîner, tout en perdant son sang, hors de la ruelle qui communiquait à ma fenêtre. Faute de s'être fait panser..... ce qui aurait pu me compromettre..... il mourut quelques jours après. Il m'avait fait parvenir une lettre écrite au lit de mort..... Je la garde toujours..... et depuis je n'ai plus jamais songé au mariage!

Marguerite pleurait à chaudes larmes en faisant ce récit; elle passait ses mains dans les cheveux de Nicolas et ne pouvait s'empêcher de le regarder avec attendrissement, car il lui rappelait M. Rousseau par son amour pour Jeannette, et le pauvre Denesvre par son exaltation, par ses regards ardens, par la douceur même qu'elle sentait à se voir par instant l'objet d'un trouble qui détournait sa pensée de Jeannette. D'ailleurs, si ses peines d'autrefois la rendaient indulgente, la différence des âges lui donnait de la sécurité.

Il était près de neuf heures quand la gouvernante et Nicolas rentrèrent à la cure. On se coucha à dix. L'imagination du jeune homme brodait sur tout ce qu'il avait entendu une foule de pensées incohérentes qui éloignaient le sommeil. Il couchait dans la même chambre que l'abbé Thomas, au rez-de-chaussée; il y avait en outre les deux petits baldaquins d'Huet et Melin, les enfans de chœur. La chambre de Marguerite, située dans l'autre aile de la maison, donnait par une fenêtre basse sur le jardin. Tout à coup l'image du jeune Denesvre bravant le danger pour voir Marguerite se retrace vivement à la pensée

de Nicolas. Il suppose en esprit qu'il est lui-même ce jeune homme, qu'il y a quelque chose de beau à répandre son sang pour un entretien d'amour, et, moitié éveillé, moitié soumis à une hallucination fiévreuse, il se glisse hors de son lit, puis parvient à gagner le jardin par la porte de la cuisine. Le voilà devant la fenêtre de Marguerite, qui l'avait laissée ouverte à cause de la chaleur. Elle dormait, ses longs cheveux dénoués sur ses épaules; la lune jetait un reflet où se découpait sa figure régulière, belle et jeune comme autrefois dans ce favorable demi-jour. Nicolas fit du bruit en enjambant l'appui de la fenêtre. Marguerite rêvant murmura entre ses lèvres : « Laisse-moi, mon cher Denesvre, laisse-moi! » O moment terrible! double illusion qui peut-être aurait eu un triste lendemain! — La mort s'il le faut! s'écria Nicolas en saisissant les bras étendus de la dormeuse.... Il ne manquait à la péripétie que le coup de fusil de l'oncle jaloux. Une autre catastrophe en remplaça l'effet. L'abbé Thomas avait suivi Nicolas dans son escapade; d'un pied brutal, il l'enleva en un instant à toute la poésie de la situation. Pendant ce temps, la pauvre Marguerite tout effarée croyait voir se renouveler, à vingt ans de distance et sous une autre forme, le sinistre dénoûment du drame amoureux qu'elle venait de rêver. Les deux enfans, entendant du bruit, venaient compléter le tableau. L'abbé Thomas les chassa avec fureur, puis, prenant Nicolas par une oreille, il le ramena dans sa chambre, le fit habiller aussitôt, et, sans attendre le jour, se mit en route avec lui pour la maison paternelle. Le scandale fut tel qu'il se tint le lendemain un conseil de famille dans lequel on décida que Nicolas serait mis en apprentissage chez M. Parangon, imprimeur à Auxerre. Marguerite fut elle-même soupçonnée d'avoir, par son indulgence et sa coquetterie, donné lieu à la scène qui s'était passée, et on la remplaça au presbytère par une dévote à la taille robuste qui s'appelait sœur Pilon.

Conduit par son père à Auxerre, peu de jours après, Nicolas alla dîner une seconde fois chez M[me] Jeudi, la marchande janséniste, amie de leur famille. La tranquillité de cette maison n'avait pas été moins troublée que celle du presbytère de Courgis. La jeune mariée était en pénitence et parut à table avec une grosse coiffe et des cornes de papier. Son crime était de s'être dérobée à la double surveillance de M[me] Jeudi et de sa grande nièce d'une manière que rendait évidente le raccourcissement de sa jupe, et cela sans la permission de sa mère. Le gendre avait été renvoyé à ses parens comme un libertin et un corrupteur. M[me] Jeudi s'écriait à tout moment en pleurant : « Ma fille s'est souillée une seconde fois du péché originel! » Cependant le gendre, moins timide que par le passé, plaidait pour avoir sa femme et pour toucher sa dot.

VI. — L'APPRENTISSAGE.

L'imprimerie de M. Parangon, à Auxerre, se trouvait près du couvent des cordeliers. Les presses étaient au rez-de-chaussée, les casses dans une grande salle au-dessus. Les premières fonctions qui furent confiées à Nicolas n'avaient rien d'attrayant; il s'agissait principalement de ramasser dans les balayures les caractères tombés sous les pieds des compagnons, de les *recomposer* ensuite, puis de les *recaser;* il fallait aussi faire les commissions de trente-deux ouvriers, puiser de l'eau pour eux, et subir toutes leurs fantaisies grossières. L'amoureux de la belle Jeannette Rousseau, l'élève des jansénistes acceptait ces humiliations avec peine; cependant son intelligence, son goût pour le travail, et surtout la connaissance qu'il avait du latin, ne tardèrent pas à le faire respecter des compositeurs. Il y avait quelques livres dans le cabinet du patron; Nicolas, qui, les jours de fête, préférait la lecture aux parties de plaisir de ses camarades, se prit d'une grande admiration pour les romans de Mme de Villedieu. La facilité avec laquelle les amans s'écrivent dans ces sortes de compositions lui fit trouver tout naturel d'écrire une lettre d'amour à Jeannette en vers octosyllabiques; seulement, par un oubli incroyable des précautions à prendre en pareille circonstance, il se borna à jeter la lettre à la poste, de sorte qu'elle tomba sous les yeux des parens, puis fut envoyée au presbytère, où le curé, l'abbé Thomas et la sœur Pilon jetèrent des cris d'indignation. On s'applaudit d'autant plus, dans la famille, d'avoir éloigné du pays un si dangereux séducteur, et l'impossibilité de retourner à Courgis après cet esclandre désola profondément le jeune amoureux.

Tout à coup une apparition imprévue vint entièrement changer le cours de ses idées et prendre sur sa vie une influence qui en changea toute la destinée. Mme Parangon, la femme du patron, que Nicolas n'avait pas vue encore, revint d'un voyage de plusieurs semaines qu'elle avait fait à Paris. Voici le portrait que traçait d'elle plus tard l'écrivain, parvenu à l'apogée de sa vie littéraire : « Représentez-vous une grande femme, admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse et ce joli si piquant des Françaises qui tempère la majesté; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs; des cheveux fins, cendrés et soyeux; les sourcils arqués, fournis et paraissant noirs; un bel œil bleu, qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté; un son de voix timide, pur, sonore, allant à l'ame; la démarche voluptueuse et décente; la main douce sans être potelée, le bras parfait, et le pied le plus délicat qui jamais ait porté une jolie femme. Elle se mettait avec un goût exquis; il semblait

qu'elle donnât à la parure la plus simple ce charme vainqueur de la ceinture de Vénus auquel on ne pouvait résister. Un ton affable, engageant, était le plus doux de ses charmes; il la faisait chérir quand la différence de sexe ne forçait pas à l'adorer. »

Telle était Mme Parangon, mariée depuis peu de temps, et dont l'époux paraissait peu digne d'une si aimable personne. Dans les premiers temps de son apprentissage, Nicolas, se trouvant seul un dimanche à garder l'atelier, avait entendu des cris de femme qui partaient du cabinet de M. Parangon. Il s'y précipita, et vit Tiennette, la servante, aux genoux du patron, qu'elle suppliait d'épargner son honneur. « Vous êtes bien hardi, cria ce dernier, d'entrer où je suis! Retirez-vous. » L'attitude de Nicolas fut assez résolue pour faire réfléchir le maître et pour donner à Tiennette le temps de s'enfuir. M. Parangon, un peu honteux au fond, chercha alors à donner le change aux soupçons trop fondés de son apprenti.

Nicolas était à son travail quand on vint annoncer : « Madame est revenue! » Il travaillait encore, le nez dans la poussière, à ramasser des lettres, des *espaces* et des *cadratins*. Il n'eut que le temps de faire sa toilette dans un seau et de descendre au rez-de-chaussée, où se pressait la foule des ouvriers. Mme Parangon, qui faisait attention à tout le monde et avait un regard, un mot obligeant pour chacun, ne tarda pas à distinguer Nicolas.

— C'est le nouvel *élève?* dit-elle au prote.

— Oui, madame, répondit ce dernier... Il fera quelque chose.

— Mais on ne le voit pas, dit Mme Parangon, pendant que le jeune homme, après son salut, se perdait de nouveau dans la foule.

— Le mérite est modeste, observa un des ouvriers avec quelque ironie.

L'apprenti reparut en rougissant.

— Monsieur Nicolas, reprit Mme Parangon, vous êtes le fils d'un ami de mon père; méritez aussi d'être notre ami...

En ce moment, le sourire gracieux de la jeune femme vint rappeler à Nicolas un souvenir évanoui. Cette femme, il l'avait vue autrefois, mais non pas telle qu'elle lui apparaissait maintenant; son image se trouvait à demi noyée dans une de ces impressions vagues de l'enfance qui reviennent par instans comme le souvenir d'un rêve.

— Eh quoi! dit Mme Parangon, vous ne reconnaissez pas la petite Colette de Vermanton?

— Colette? c'est toi?... C'est vous, madame! balbutia Nicolas.

Les ouvriers retournaient à leurs travaux; le jeune apprenti resta seul, rêvant à cette scène, résultat d'un hasard si simple. Cependant la dame avait passé dans une arrière-salle, où sa servante l'aidait à se débarrasser de ses vêtemens de voyage. Elle en sortit quelques minutes

après. « Tiennette m'a dit que vous étiez un garçon très honnête... et très discret, ajouta-t-elle en faisant allusion sans doute à ce qui s'était passé dans le cabinet de M. Parangon. Voici un objet qui vous sera utile dans vos travaux. » Et elle lui donna une montre d'argent.

De ce moment, Nicolas fut très respecté dans l'atelier et dispensé des ouvrages les plus rebutans. Son goût pour l'étude, son éloignement des dissipations et de la débauche, où tombaient plusieurs de ses camarades, augmentèrent l'estime que faisait de lui Mme Parangon, qui aimait à s'entretenir avec le jeune apprenti et l'interrogeait souvent sur ses lectures. Les romans de Mme de Villedieu et même *la Princesse de Clèves* ne lui paraissaient pas d'un enseignement bien solide. — Mais je lis aussi Térence, dit Nicolas, et même j'en ai commencé une traduction. — Ah! lisez-moi cela! dit Mme Parangon. Il alla chercher son cahier et lut une partie de l'*Andrienne*. Le feu qu'il mettait dans son débit, surtout dans les passages où Pamphile exprime son amour pour la belle esclave, donna l'idée à Mme Parangon de lui faire lire *Zaïre*, qu'elle avait vu représenter à Paris. Elle suivait des yeux le texte et indiquait de temps en temps les intonations usitées par les acteurs de la Comédie-Française; mais bientôt elle se prit à préférer tout-à-fait le débit naturel et simple du jeune homme : elle avait appuyé son bras sur le dossier de la chaise où il était assis, et ce bras, dont il sentait la douce chaleur sur son épaule, communiquait à sa voix le timbre sonore et tremblottant de l'émotion. Une visite vint interrompre cette situation que Nicolas prolongeait avec délices. C'était Mme Minon la procureuse, parente de Mme Parangon. « Je suis encore tout attendrie, dit cette dernière; M. Nicolas me lisait *Zaïre*. — Il lit donc bien? — Avec ame. — Oh! tant mieux, s'écria Mme Minon en battant des mains... Il nous lira *la Pucelle*, qui est aussi de M. de Voltaire! Ce sera bien amusant. » Nicolas dans son ignorance et Mme Parangon dans son ingénuité s'associèrent à ce projet, qui, du reste, ne se réalisa pas; il suffit à la dame d'ouvrir le livre pour en apprécier la trop grande légèreté.

Cependant la moralité de Nicolas ne devait pas tarder à recevoir une atteinte plus grave. Il se trouvait seul un soir dans la salle du rez-de-chaussée, quand il vit entrer furtivement un homme aux habits en désordre, ou plutôt à moitié vêtu, qu'il reconnut pour un des cordeliers dont le couvent était voisin de l'imprimerie. Ce personnage, qui se nommait Gaudet d'Arras, lui dit qu'il était poursuivi, qu'on l'avait attiré dans un piége, et que de plus il ne pouvait rentrer au couvent par la porte ordinaire, attendu qu'on lui demanderait ce qu'il avait fait de sa robe. Une porte de l'imprimerie communiquait avec la cour du couvent; c'était le moyen d'éviter tout scandale. Nicolas consentit à sauver ce pauvre moine, dont l'escapade demeura inconnue.

Quelques jours après, le cordelier repassa, vêtu de sa robe cette fois, et invita Nicolas à venir déjeuner dans sa cellule. Il lui avoua, dans les momens d'épanchement qu'amenèrent les suites d'un excellent repas accompagné de vins exquis, que la vie religieuse lui était à charge depuis long-temps, d'autant qu'elle n'était pas pour lui le résultat d'un choix, mais d'une exigence de sa famille. Il était du reste en mesure de faire casser ses vœux, ce qui pouvait servir d'excuse à la légèreté de sa conduite.

Il y avait naturellement, dans l'ame indépendante de Nicolas, une profonde antipathie pour ces institutions féodales, survivant encore dans la société tolérante du dix-huitième siècle, qui contraignaient une partie des enfans des grandes familles à prononcer sans vocation des vœux austères qu'on leur permettait aisément d'enfreindre, à condition d'éviter le scandale. Nicolas ne s'était pas senti au premier abord beaucoup de sympathie pour ce moine qui avait oublié sa robe dans les blés; mais l'idée que Gaudet d'Arras ne faisait qu'anticiper sur l'époque future de sa liberté le rendait relativement excusable. Il s'établit donc une liaison assez suivie entre Nicolas et le cordelier. Si l'on a jusqu'ici apprécié favorablement les actions du premier, on pourra reconnaître encore en lui un cœur honnête, emporté seulement par des rêveries exaltées; quant à l'autre, c'était déjà un esprit tout en proie au matérialisme de l'époque. Sa mère lui faisait une forte pension qui lui permettait d'inviter souvent à dîner les autres moines dans sa cellule, fort gaie et donnant sur le jardin. Nicolas fut quelquefois de ces parties, où l'on buvait largement, et où l'on émettait des doctrines plus philosophiques que religieuses. L'influence de ces idées détermina plus tard les tendances de l'écrivain; lui-même en fait souvent l'aveu.

Cette intimité dangereuse amena naturellement des confidences. Le cordelier daigna s'intéresser aux premiers amours du jeune homme, tout en souriant parfois de son ingénuité. — En principe, lui dit-il, il faut éviter tout attachement romanesque. L'unique moyen de ne pas être subjugué par les femmes, c'est de les rendre dépendantes de vous. Il est bon ensuite de les traiter durement, elles vous en aiment davantage. Je me suis aperçu de votre attachement pour Mme Parangon; prenez garde à l'adoration dont vous l'entourez. Vous êtes la souris avec laquelle elle joue, l'humble serviteur qu'elle veut conserver le plus long-temps possible dans cette position. C'est à vous de prendre le beau rôle en ôtant à la belle dame la gloire qu'elle acquerrait en vous résistant.... — Nicolas ne comprenait pas une doctrine aussi hardie, il souffrait même de voir son ami profaner le sentiment pur qui l'attachait à sa patronne. — Que voulez-vous dire? observa-t-il enfin. — Je dis qu'il faut cesser de manger votre pain à la fumée. Osez vous déclarer, et

menez vivement les choses, ou bien occupez-vous d'une autre femme : celle-ci viendra à vous d'elle-même, et vous aurez à la fois deux triomphes. — Non, dit Nicolas, je n'agirai jamais ainsi! — Je reconnais bien là, reprit Gaudet d'Arras, l'amant respectueux de Jeannette Rousseau!

Nicolas se promit de ne plus revoir le cordelier, mais déjà le poison était dans son cœur; cette existence si douce, cette passion toute chrétienne qu'il n'aurait jamais avouée, et qui n'avait d'autre but que la pure union des ames, cette image si chaste et si noble, qu'elle ne repoussait pas même dans son cœur celle de Jeannette Rousseau, et s'en faisait accompagner comme d'une sœur chérie, toutes ces charmantes sensations d'un esprit de poète auquel suffisait le rêve, il allait désormais les échanger contre les ardeurs d'une passion toute matérielle. Plein des idées nouvelles qu'il avait puisées dans ses lectures philosophiques, il ne lui servait plus à rien de fuir les conseils de Gaudet d'Arras; la solitude retentissait pour lui de ces voix railleuses et mélancoliques qui venaient des muses latines, et qui reproduisaient les sophismes qu'il venait d'entendre. « Une femme est comme une ombre : suivez-la, elle fuit; fuyez-la, elle suit. » Le cordelier n'avait pas dit autre chose.

Il voulut entrer dans l'église, où retentissaient les chants de vêpres. Les cordeliers que Gaudet d'Arras avait traités le matin rendaient le plain-chant avec une vigueur inaccoutumée. Nicolas reconnaissait les voix de ses compagnons de table, imprégnées des vins les plus généreux de la Bourgogne; il entra dans le cimetière pour échapper à ce souvenir, et se prit machinalement à déchiffrer les plus vieilles inscriptions des tombes. L'une d'elles portait en lettres gothiques : *Guillain*, 1534. En réfléchissant aux deux siècles qui avaient séparé la mort d'un inconnu de l'époque de sa propre naissance, Nicolas crut sentir le néant de la mort et de la vie, et céda à cette voluptueuse tristesse que les Romains se plaisaient à exciter dans leurs festins; il s'écria comme Trimalcion : « Puisque la vie est si courte, il faut se hâter... »

En rentrant à l'imprimerie, il prit un livre pour changer le cours de ses idées; mais peu de temps après il vit revenir Mme Parangon, qui sortait de chez la procureuse, où elle avait dîné. Elle était chaussée en mules à languettes, bordure et talons verts, attachées par une rosette en brillans. Ces mules étaient neuves et la gênaient probablement, et, comme Tiennette n'était pas rentrée, elle pria Nicolas de débarrasser un petit fauteuil cramoisi, afin qu'elle pût s'asseoir. Nicolas, la voyant assise, se précipita à ses pieds, et lui ôta ses mules sans les déboucler. La dame ne fit que sourire, et dit : « Au moins donnez-m'en d'autres. » Nicolas se hâta d'en aller chercher; mais Mme Parangon avait, à son retour, caché ses pieds sous sa robe, et voulut alors se chausser elle-

même. — Que lisez-vous là? dit-elle. — *Le Cid*, madame, dit Nicolas, et il ajouta : Ah! que Chimène fut malheureuse! mais qu'elle était aimable! — Oui, elle se trouvait dans une cruelle position. — Oh! bien cruelle! — Je crois, en vérité, que ces positions-là..... augmentent l'amour. — Bien sûrement, madame, elles l'augmentent à un point..... — Eh! comment le savez-vous à votre âge? » Nicolas fut embarrassé, il rougit. Un moment après, il osa dire : « Je le sais aussi bien que Rodrigue. » Mme Parangon se leva avec un éclat de rire, et elle reprit d'un ton plus sérieux : « Je vous souhaite les vertus de Rodrigue, et surtout son bonheur! »

Nicolas sentit, à travers l'ironie bienveillante qui termina cette conversation, qu'il avait été un peu loin. Mme Parangon s'était retirée, mais ses mules aux boucles étincelantes étaient restées près du fauteuil. Nicolas les saisit avec une sorte d'exaltation, en admira la forme et osa écrire en petits caractères, dans l'intérieur de l'un de ces charmans objets : « Je vous adore! » Puis, comme Tiennette rentrait, il lui dit de les reporter.

VII. — L'ÉTOILE DE VÉNUS.

Cette action étrange, cette déclaration d'amour si singulièrement placée, cette audace surtout pour un apprenti de s'adresser à l'épouse du maître était un premier pas sur une pente dangereuse où Nicolas ne devait plus s'arrêter. On l'a vu jusqu'ici céder facilement sans doute aux entraînemens de son cœur; nous avons dû taire même bien des aventures dont les jeunes filles de Saci et d'Auxerre étaient les héroïnes, souvent adorées, souvent trahies... Désormais cette ame si jeune encore ne se sent plus innocente; c'était la minute indécise entre le bien et le mal, marquée dans la vie de chaque homme, qui décide de toute sa destinée. Ah! si l'on pouvait arrêter l'aiguille et la reporter en arrière! mais on ne ferait que déranger l'horloge apparente, et l'heure éternelle marche toujours.

Ce jour-là même, M. Parangon et le prote assistaient à un banquet de francs-maçons; Nicolas devait donc dîner seul avec la femme de l'imprimeur. Il n'osait se mettre à table. Mme Parangon lui dit d'une voix légèrement altérée : « Placez-vous. » Nicolas s'assit à sa place ordinaire. « Mettez-vous en face de moi, dit Mme Parangon, puisque nous ne sommes que deux. » Elle le servit. Il gardait le silence et portait lentement les morceaux à sa bouche. — Mangez, puisque vous êtes à table, dit la dame. A quoi rêvez-vous? — A rien, madame. — Étiez-vous à la grand'messe? — Oui, madame. — Avez-vous eu du pain bénit? — Non, madame; je me trouvais derrière le chœur, où l'on n'en distribue pas. — En voici un morceau. — Et elle le lui montra sur un plat d'argent.

mais il fallut encore qu'elle le lui donnât. — Vous êtes dans vos réflexions? ajouta-t-elle. — Oui, madame... — Et, sentant tout à coup l'inconvenance de sa réponse, il reprit un peu de courage; il se souvint que ce jour était justement celui de la naissance de Mme Parangon: — Je songeais, dit-il, que c'est aujourd'hui une fête... Aussi je voudrais bien avoir un bouquet à vous présenter; mais je n'ai que mon cœur, qui déjà est à vous. Elle sourit et dit: Le désir me suffit. — Nicolas s'était levé, et, s'approchant de la fenêtre, il regardait vers le ciel: Madame, ajouta-t-il, si j'étais un dieu, je ne penserais pas à vous offrir des fleurs, je vous donnerais la plus belle étoile, celle que je vois là. On dit que c'est Vénus... — Oh! monsieur Nicolas! quelle idée avez-vous? — Ce qu'on ne peut atteindre, madame, le ciel nous permet du moins de l'admirer. Aussi, toutes les fois maintenant que je verrai cette étoile, je penserai: « Voilà le bel astre sous lequel est née Mlle Colette. » Elle parut touchée et répondit: C'est bien, monsieur Nicolas, et très joli!

Nicolas s'applaudit d'échapper aux reproches que sans doute il méritait; mais la dignité de sa maîtresse lui parut de la froideur; Mme Parangon rentra chez elle ensuite. Le jeune homme se sentait si agité, qu'il ne pouvait rester en place. La soirée n'était pas encore avancée, il sortit de la maison, et se promena du côté du rempart des Bénédictins. Quand il revint, la maison était vide; M. Parangon avait reçu une lettre d'affaires qui l'avait obligé de partir pour Vermanton; sa femme était allée le conduire à la voiture et s'était fait accompagner de sa servante Tiennette. Nicolas avait le cœur si plein, qu'il fut contrarié de ne savoir à qui parler. En jetant les yeux par hasard dans la cour des cordeliers, il aperçut Gaudet d'Arras, qui se promenait à grands pas en regardant les astres.

C'était, nous l'avons dit, un singulier esprit que ce moine philosophe. Il y avait dans sa tête un mélange de spiritualisme et d'idées matérielles qui étonnait tout d'abord. Sa parole enthousiaste lui donnait aussi sur tous ceux qui l'approchaient un empire auquel il n'était pas possible de se soustraire. Nicolas fit quelques tours de promenade avec lui, s'unissant comme il le pouvait aux rêveries transcendantes de Gaudet d'Arras. Son amour platonique pour Jeannette, son amour sensuel pour Mme Parangon, lui exaltaient la tête au point qu'il ne put s'empêcher d'en laisser paraître quelque chose. Le cordelier lui répondait avec une apparente distraction. « O jeune homme! lui disait-il, l'amour idéal, c'est la généreuse boisson qui perle au bord de la coupe; ne te contente pas d'en admirer la teinte vermeille; la nature ouvre en ce moment sa veine intarissable, mais tu n'as qu'un instant pour t'abreuver de ses saveurs divines, réservées à d'autres après toi! »

Ces paroles jetaient Nicolas dans un désordre d'esprit plus grand en-

core. « Quoi! disait-il, n'existe-t-il pas des raisons qui s'opposent à nos ardeurs délirantes? n'est-il pas des positions qu'il faut respecter, des divinités qu'on adore à genoux, sans oser même leur demander une faveur, un sourire? » Gaudet d'Arras secouait la tête et continuait ses théories à la fois nuageuses et matérielles. Nicolas lui parla de l'éternelle justice, des punitions réservées au vice et au crime... mais le cordelier ne croyait pas en Dieu. « La nature, disait-il, obéit aux conditions préalables de l'harmonie et des nombres; c'est une loi physique qui régit l'univers. — Il m'en coûterait pourtant, disait Nicolas, de renoncer à l'espérance de l'immortalité. — J'y crois fermement moi-même, dit Gaudet d'Arras. Lorsque notre corps a cessé de vivre, notre ame dégagée, se voyant libre, est transportée de joie et s'étonne d'avoir aimé la vie... » Et, s'abandonnant à une sorte d'inspiration, il continua, comme rempli d'un esprit prophétique : « Notre existence libre me paraît devoir être de deux cent cinquante ans..... par des raisons fondées sur le calcul physique du mouvement des astres. Nous ne pouvons ranimer que la matière qui composait la génération dont nous faisions partie, et probablement cette matière n'est entièrement dissoute, assez pour être revivifiable, qu'après l'époque dont je parle. Pendant les cent premières années de leur vie spirituelle, nos ames sont heureuses et sans peines morales, comme nous le sommes dans notre jeunesse corporelle. Elles sont ensuite cent ans dans l'âge de la force et du bonheur, mais les cinquante dernières années sont cruelles par l'effroi que leur cause leur retour à la vie terrestre. Ce que les ames ignorent surtout, c'est l'état où elles naîtront; sera-t-on maître ou valet, riche ou pauvre, beau ou laid, spirituel ou sot, bon ou méchant? Voilà ce qui les épouvante. Nous ne savons pas en ce monde comment on est dans l'autre vie, parce que les nouveaux organes que l'ame a reçus sont neufs et sans mémoire; au contraire, l'ame dégagée se ressouvient de tout ce qui lui est arrivé non-seulement dans sa dernière vie, mais dans toutes ses existences spirituelles..... »

A travers ces bizarres prédications, Nicolas suivait toujours sa rêverie amoureuse; Gaudet d'Arras s'en aperçut et garda pour un autre jour le développement de son système; seulement, il avait jeté dans le cœur du jeune homme un germe d'idées excentriques qui, par leur philosophie apparente, détruisaient les derniers scrupules dus à l'éducation chrétienne. La conversation se termina par quelques banalités sur ce qui se passait dans la maison. Nicolas apprit indifféremment à son ami que M. Parangon était parti pour Vermanton : « Voilà une belle veuve..... » s'écria le cordelier, et ils se séparèrent sur ces mots.

En remontant dans la maison, Nicolas se sentit comme un homme ivre qui pénètre du dehors dans un lieu échauffé. Il était tard, tout le monde dormait, et il ouvrait les portes avec précaution pour regagner

sans bruit sa chambre. Arrivé dans la salle à manger, il se prit à songer au repas qu'il avait fait seul avec sa maîtresse quelques heures auparavant; la fenêtre était ouverte, et il chercha des yeux *cette belle étoile de Mlle Colette,* cette étoile de Vénus qui brillait alors au ciel d'une clarté si sereine : elle n'y était plus. Tout à coup une pensée étrange lui monta au cerveau; les dernières paroles qu'avait dites Gaudet d'Arras lui revinrent à l'esprit, et, comme un larron, comme un traître, il se précipita vers la chambre où reposait l'aimable femme. Grace aux habitudes confiantes de la province, une simple porte vitrée fermée d'un loquet constituait toute la défense de cette pudique retraite, et même la porte n'était que poussée. La respiration égale de Mme Parangon marquait d'un doux bruit les instans fugitifs de cette nuit. Nicolas osa entr'ouvrir la porte, puis, tombant à genoux, il s'avança jusqu'au lit, guidé par la lueur d'une veilleuse, et alors il se releva peu à peu, encouragé par le silence et l'immobilité de la dormeuse.

Le coup d'œil que jeta Nicolas sur le lit, rapide et craintif, ne porta pas à son ame tout le feu qu'il en attendait. C'était la seconde fois qu'il avait l'audace de pénétrer dans l'asile d'une femme endormie; mais Mme Parangon n'avait rien de l'abandon ni de la nonchalance imprudente de la pauvre Marguerite Pâris. Elle dormait, sévèrement drapée comme une statue de matrone romaine. Sans la douce respiration de sa poitrine et l'ondulation de sa gorge voilée, elle eût produit l'impression d'une figure austère sculptée sur un tombeau. Le mouvement qu'avait fait Nicolas l'avait sans doute à demi réveillée, car elle étendit la main, puis appela faiblement sa servante Tiennette. Nicolas se jeta à terre. La crainte qu'il eut d'être touché par le bras étendu de sa maîtresse, ce qui certainement l'eût tout-à-fait réveillée, lui causa une impression telle qu'il resta quelque temps immobile, retenant son haleine, tremblant aussi que Tiennette n'entrât. Il attendit quelques minutes, et, le silence n'ayant plus été troublé, l'apprenti n'eut que la force de se glisser en rampant hors de la chambre. Il s'enfuit jusqu'à la salle à manger et se tint debout dans l'encoignure d'un buffet; peu de temps après, il entendit un coup de sonnette. Mme Parangon réveillait sa servante et la faisait coucher près d'elle.

Comment oser reparaître devant le cordelier après une si ridicule tentative? Cette pensée préoccupait Nicolas le lendemain plus vivement même que le regret d'une occasion perdue. Ainsi la corruption faisait des progrès rapides dans cette ame si jeune, et les douleurs de l'amour-propre dominaient celles de l'amour.

Le lendemain, après le dîner, Mme Parangon pria Nicolas de lui faire une lecture, et choisit les *Lettres du marquis de Roselle*. Rien, du reste, dans son ton, dans ses regards, n'indiquait qu'elle connût la cause du

bruit qui l'avait réveillée la nuit précédente. Aussi Nicolas ne tarda-t-il pas à se rassurer; il lut avec charme, avec feu; la dame, un peu renversée dans un fauteuil devant la cheminée, fermait de temps en temps les yeux; Nicolas, s'en apercevant, ne put s'empêcher de penser à l'image adorée et chaste qu'il avait entrevue la veille. Sa voix devint tremblante, sa prononciation sourde, puis il s'arrêta tout-à-fait.

— Mais je ne dors pas!... dit Mme Parangon avec un timbre de voix délicieux; d'ailleurs, même quand je dors, j'ai le sommeil très léger.

Nicolas frémit; il essaya de reprendre sa lecture, mais son émotion était trop grande.

— Vous êtes fatigué, reprit la dame, arrêtez-vous. Je m'intéressais vivement à cette Léonora...

— Et moi, dit Nicolas reprenant courage, j'aime mieux encore le caractère angélique de Mlle de Ferval. Ah! je le vois, toutes les femmes peuvent être aimées, mais il en est qui sont des déesses...

— Il en est surtout qu'il faut toujours respecter, dit Mme Parangon. Puis, après un silence que Nicolas n'osa rompre, elle reprit d'un ton attendri :

— Nicolas, ce sera bientôt le temps de vous établir... N'avez-vous jamais pensé à vous marier?

— Non, madame, dit froidement le jeune homme, et il s'arrêta, songeant qu'il proférait un odieux mensonge : l'image irritée de son premier amour se représentait à sa pensée; mais Mme Parangon, qui ne savait rien, continua : « Votre famille est honnête et alliée de la mienne, songez bien à ce que je vais vous dire. J'ai une sœur beaucoup plus jeune que moi..., qui me ressemble un peu. » Elle ajouta ces mots avec quelque embarras, mais avec un charmant sourire... « Eh bien! monsieur Nicolas, si vous travaillez avec courage, c'est ma sœur que je vous destine. Que cet avenir soit pour vous un encouragement à vous instruire, un attrait qui préserve vos mœurs. Nous en parlerons, mon ami. »

La digne femme se leva, et fit un geste d'adieu. Nicolas se précipita sur ses mains qu'il baigna de larmes. « Ah! madame, » s'écria-t-il d'une voix entrecoupée; mais Mme Parangon ne voulut pas en entendre davantage. Elle le laissa tout entier à ses réflexions et à son admiration pour tant de grace et de bonté. Il était clair maintenant pour lui qu'elle savait tout, et qu'elle avait adorablement tout compris et tout réparé.

VIII. — LA SURPRISE.

On va voir maintenant se presser les événemens. Nicolas n'est plus ce jeune homme naïf et simple, amant des solitudes et des muses la-

tines, d'abord un petit paysan rude et sauvage, puis un studieux élève des jansénistes, puis encore un amoureux idéal et platonique, à qui une femme apparaît comme une fée, qu'il n'ose même toucher, de peur de faire évanouir son rêve. L'air de la ville a été mortel pour cette ame indécise, énergique seulement dans son amour de la nature et du plaisir. Grace aux conseils perfides qu'il s'est plu à entendre, grace à ces livres d'une philosophie suspecte, où la morale a les attraits du vice et le masque de la sagesse (1), le voilà maintenant dégagé de tout frein, portant dans un esprit éclairé trop tôt cette froide faculté d'analyse que l'âge mûr ne doit qu'à l'expérience, et se précipitant, ainsi armé, dans une atmosphère de divertissemens grossiers, dont l'habitude s'explique chez ceux qui s'y livrent d'ordinaire par l'ignorance d'une meilleure façon de vivre. L'indulgence de Mme Parangon, cette douce pitié, cette sympathie exquise pour un amour honnête qui s'égare, il n'en a pas senti toute la délicatesse. Il a cru comprendre que la noble femme n'était pas aussi irritée qu'il l'avait craint de sa tentative nocturne. Cependant, toutes les fois qu'il se trouvait seul avec elle depuis, elle ne lui reparlait plus que de son projet de le marier à sa sœur, et lui-même par instans se prenait à penser qu'il trouverait un jour dans cette enfant une autre *Colette;* elle avait ses traits charmans en effet, elle promettait d'être son image, mais que de temps il fallait attendre! Dans ces retours de vertu, il devenait rêveur, et Mme Parangon ne pouvait lui refuser une main, un sourire qu'il demandait hypocritement comme un mirage du bonheur légitime réservé à son avenir. Elle comprit le danger de ces entretiens, de ces complaisances, et lui dit : — Il faut vous distraire. Pourquoi n'allez-vous pas aux fêtes, aux promenades, comme les autres garçons? Tous les soirs et tous les dimanches, vous restez à lire et à écrire; vous vous rendrez malade.

— Eh bien! se dit-il, c'est cela, il faut vivre enfin! — Et il se précipita dès-lors, avec la rage des esprits mélancoliques, des esprits déçus, dans tous les plaisirs de cette petite ville d'Auxerre, qui n'était guère alors plus vertueuse que Paris. Le voilà devenu le héros des bals publics, le boute-en-train des réunions d'ouvriers; ses camarades étonnés l'associent à toutes leurs parties. Il leur enlève leurs maîtresses, il passe de la brune Marianne à la piquante Aglaé Ferrand. La douce Edmée Servigné, la coquette Delphine Baron, se disputent ses préférences. Il leur fait des vers à toutes deux, des vers du temps, dans le goût de Chaulieu et de Lafare. Il se plaît parfois à donner à ces liaisons un scandale dont le bruit pénètre jusqu'à Mme Parangon; il répond aux reproches qu'elle lui fait l'œil mouillé de pleurs, en prenant des airs

(1) Il écrivait plus tard : « Sans mon amour du travail, je serais devenu un scélérat. »

triomphans : « Il faut bien qu'un jeune homme s'amuse un peu, vous me l'avez dit... On en fait un meilleur mari plus tard... Voyez M. Parangon! » Et la pauvre femme le quitte sans répondre, et s'en va fondre en pleurs chez elle. Hélas! il a parfois la voix avinée, le geste hardi, les attitudes de mauvais goût des beaux danseurs de guinguette. M[me] Parangon fait ces remarques avec douleur.

Tout à coup sa conduite change, il était devenu sédentaire de nouveau, mais triste; une de ses maîtresses éphémères, Madelon Baron, venait de mourir, et, sans qu'il l'aimât profondément, cette catastrophe avait répandu un voile de tristesse sur sa vie. M[me] Parangon le plaignait sincèrement et avait pris part à sa douleur, qu'elle croyait sans doute plus forte. Sa méfiance avait cessé. Un dimanche qu'ils se trouvaient seuls dans la maison, Tiennette étant allée faire une commission, M[me] Parangon, qui rangeait des écheveaux de fil dans une haute armoire, appelle Nicolas pour lui en passer les paquets. Elle était montée sur une échelle double, et, pendant qu'elle se faisait servir ainsi, l'œil de Nicolas s'arrêtait sur une jambe fine, sur un soulier de droguet blanc, dont le talon mince, élevé, donnait encore plus de délicatesse à un pied des plus mignons qu'on pût voir. On sait que Nicolas n'avait jamais su résister à une telle vue. Le charme redoubla lorsque, M[me] Parangon ayant de la peine à descendre avec ses pieds engourdis, il se vit autorisé à la prendre dans ses bras, et fut obligé de la déposer sur le tas de lin qui restait à terre. Comment dire ce qui se passa dans cet instant fugitif comme un rêve? L'amour long-temps contenu, la pudeur vaincue par la surprise, tout conspira contre la pauvre femme, si bonne, si généreuse, qui tomba presque aussitôt dans un évanouissement profond comme la mort. Nicolas, bientôt effrayé, n'eut que la force de la porter dans sa chambre. Tiennette rentrait, il lui dit que sa maîtresse s'était trouvée mal et l'avait appelée. Il peignit son embarras et son désespoir, puis s'enfuit quand elle sembla revenir à la vie, n'osant supporter son premier regard....

Tout s'est donc accompli. La pauvre femme, qui peut-être avait aimé en silence, mais que le devoir retenait toujours, ne se lève pas le lendemain matin. Tiennette vient seulement dire à Nicolas qu'elle est malade et que le déjeuner est préparé pour lui seul. Tant de réserve, tant de bonté, c'est une torture nouvelle pour l'ame qui se sent coupable. Nicolas se jette aux pieds de Tiennette étonnée, il lui baigne les mains de ses larmes. — Oh! laisse-moi, laisse-moi la voir, lui demander pardon à genoux! que je puisse lui dire combien j'ai regret de mon crime...

Mais Tiennette ne comprenait pas.

— De quel crime parlez-vous, monsieur Nicolas? Madame est indisposée; seriez-vous malade aussi?.. Vous avez la fièvre certainement.

— Non, Tiennette! mais que je la voie!...

— Mon Dieu! monsieur Nicolas, qui vous empêche d'aller voir madame?

Nicolas était déjà dans la chambre de la malade. Prosterné près du lit, il pleurait sans dire une parole, et n'osait même pas lever les yeux sur sa maîtresse. Celle-ci rompit le silence.

— Qui l'aurait pensé? dit-elle, que le fils de tant d'honnêtes gens commettrait une action... ou du moins la voudrait commettre...

— Madame, écoutez-moi!

— Ah! vous pouvez parler... Je n'aurai pas la force de vous interrompre.

Nicolas se précipita sur une main que Mme Parangon retira aussitôt; sa figure enflammée s'imprimait sur la fraîche toile des draps, sans qu'il pût retrouver un mot, rendre le calme à son esprit. Son désordre effraya même la femme qu'il avait si gravement offensée.

— Le ciel me punit, dit-elle... C'est une leçon terrible! Je m'étais fait un rêve avec cette union de famille qui nous aurait rapprochés et rendus tous heureux, sans crime! Il n'y faut plus penser...

— Ah! madame, que dites-vous?

— Tu n'as pas voulu être mon frère! s'écria Mme Parangon, hélas! tu auras été l'amant d'une morte; je ne survivrai pas à cette honte!

— Ah! ce mot-là est trop dur, madame! — Et Nicolas se leva pour sortir avec une résolution sinistre.

— Il a donc encore une ame! dit la malade... Où allez-vous?

— Où je mérite d'être!.. J'ai outragé la divinité dans sa plus parfaite image... je n'ai plus le droit de vivre...

— Restez! dit-elle; votre présence m'est devenue nécessaire... Notre vue mutuelle entretiendra nos remords... Mon existence, cruel jeune homme, dépend de la tienne: ose à présent en disposer!...

— Je suis indigne de votre sœur, dit Nicolas fondant en larmes; aussi bien, eussé-je été son mari, c'est vous toujours que j'aurais aimée. C'est pour ne pas me séparer de vous que j'acceptais l'idée de cette union! Moi vous être infidèle, même pour votre sœur, je ne le veux pas!... Et il s'enfuit en prononçant ces paroles. Il se rendit aux allées qui côtoyaient alors les remparts de la ville, cherchant à calmer l'exaltation morale qui l'aurait tué après les douleurs d'une scène pareille.

C'était un lundi: la promenade était couverte d'ouvriers en fête qui jouaient à divers jeux, de jeunes filles qui se promenaient par groupes isolés de deux ou trois ensemble. Nicolas reconnut là quelques habituées des salles de danse qu'il avait récemment fréquentées. Il essaya de se distraire en s'unissant à l'une de ces parties de plaisir qui du moins laissaient le cœur libre et calmaient l'esprit par une folle agitation. Après un repas qui eut lieu à la campagne, Nicolas quitta ses

amis, et ses pensées amères lui revenaient en foule, lorsqu'en passant dans la rue Saint-Simon, près de l'hôpital, il entendit de grands éclats de rire. C'étaient trois jeunes filles qui se moquaient d'une de leurs compagnes qu'elles avaient surprise se laissant embrasser par un pressier de l'imprimerie Parangon, nommé Tourangeau, gros homme fort laid, fort grossier d'ordinaire et un peu ivre ce soir-là. La pauvre jeune fille surprise ainsi s'était évanouie. Le pressier, furieux, s'élança vers les belles rieuses et frappa l'une d'elles fort brutalement. Des jeunes gens étaient accourus au bruit et voulaient assommer Tourangeau. Nicolas s'élança le premier vers son camarade d'imprimerie, et, le prenant par le bras, lui dit : « Tu viens de commettre une vilaine action. Sans moi, l'on te mettrait en morceaux; mais il faut une réparation. Battons-nous sur l'heure à l'épée. Tu as été dans les troupes, tu dois avoir du cœur. — Je veux bien, » dit Tourangeau. On essaya en vain de les séparer. Un des jeunes gens alla chercher deux épées, et à la lueur d'un réverbère le duel commença dans toutes les règles. Nicolas savait à peine tenir son épée, mais aussi Tourangeau n'était pas très solide sur ses jambes ce soir-là. Le pressier reçut un coup d'épée porté au hasard sans règle ni mesure, et tomba le cou traversé d'une blessure qui rendait beaucoup de sang. L'atteinte n'était pas mortelle. Cependant Nicolas fut obligé de se soustraire aux recherches de l'autorité. Il ne revit qu'un instant Mme Parangon, dont le mari était revenu, et qui comprit ce qu'il y avait eu de désespoir et de secrète amertume dans l'action du jeune homme. Du reste, ce duel lui avait fait le plus grand honneur dans Auxerre, où il était désormais regardé comme le *défenseur des belles*. Cette renommée le poursuivit jusque dans sa famille, où il retourna pour quelque temps.

IX. — ÉPILOGUE DE LA JEUNESSE DE NICOLAS.

C'est à la suite de ces événemens que Nicolas, après avoir passé quelques jours près de ses parens, à Saci, vint à Paris exercer l'état de compositeur d'imprimerie, dont il avait fait l'apprentissage à Auxerre. Nous avons vu déjà combien tout objet nouveau exerçait d'influence sur cette ame ardente, toujours en proie aux passions violentes, et, comme il le disait lui-même, plus chargée d'électricité que toute autre. Ce fut quelque temps avant sa liaison éphémère avec Mlle Guéant qu'il reçut tout à coup l'avis de la mort de Mme Parangon. La pauvre femme n'avait survécu que peu de mois aux scènes douloureuses que nous avons racontées. La vie insoucieuse et frivole que Nicolas menait à Paris ne lui avait pas été cachée, et jeta sans doute bien de l'amertume sur ses derniers instans. Nicolas, né avec tous les instincts du bien, mais toujours entraîné au mal par le défaut de principes solides, écrivait

plus tard, en songeant à cette époque de sa vie : « Les mœurs sont un collier de perles; ôtez le nœud, tout défile. »

Cependant ses habitudes de dissipation avaient épuisé à la fois sa santé et ses ressources. Un simple ouvrier, si habile qu'il fût, gagnant au plus cinquante sous par jour, ne pouvait continuer long-temps l'existence que lui avaient créée ses nouvelles relations. Une lettre lui arriva tout à coup d'Auxerre..... elle était de M. Parangon. La fatalité voulut qu'il se trouvât justement sans ouvrage et dans un moment de pénurie absolue à l'époque où cette lettre lui fut remise; de plus, il se sentait pris d'une sorte de nostalgie, et songeait à s'en aller quelque temps respirer l'air natal. M. Parangon, après quelques politesses et quelques regrets exprimés sur la mort de sa femme, se plaignait de l'isolement où il était réduit, et proposait à son ancien apprenti de venir prendre la place d'un prote qui l'avait quitté. « C'est Tourangeau, ajoutait-il, qui m'a fait songer à vous... Vous voyez combien il est loin de vous en vouloir pour le coup de pointe que vous lui aviez planté dans la gorge. »

Lorsque la lettre arriva à Paris, Nicolas n'avait plus que vingt-quatre sous; il fut obligé de vendre quatre chemises de toile pour payer sa place dans le coche d'Auxerre. M. Parangon le reçut très bien, et, comme Nicolas ne voulait pas loger dans sa maison, l'imprimeur lui indiqua l'hôtel d'un nommé Ruthot.

La destinée se compose d'une série de hasards, insignifians en apparence, qui, par quelque détail imprévu, changent toute une existence, soit en bien, soit en mal. Telle était du moins l'opinion de Nicolas, qui ne croyait guère à la Providence. Aussi se disait-il plus tard : « Ah! si je n'étais pas allé loger chez ce Ruthot! » ou bien : « Si j'avais eu plus de vingt-quatre sous à l'époque où je reçus la lettre de M. Parangon! » ou encore : « Quel malheur que je n'eusse pas changé de logement, comme j'en avais eu l'idée avant l'époque où cette lettre m'arriva! »

Près de l'hôtel tenu par Ruthot demeurait une dame Lebègue, veuve d'un apothicaire, et dont la fille Agnès, douée d'une beauté un peu mâle, devait avoir quelque fortune de l'héritage de son père. Ruthot était assez bel homme et faisait la cour à la veuve Lebègue. Il invita Nicolas à quelques soupers où Agnès Lebègue déploya une foule de graces et d'amabilités à l'adresse du jeune imprimeur. Ce dernier apprit plus tard que les frais de ces réunions avaient été faits par M. Parangon. Il en resta d'autant mieux convaincu, que le vin y était très bon, M. Parangon étant un connaisseur. La séduction alla son train, et l'on parla bientôt de mariage. Nicolas écrivit à ses parens, qui, renseignés par M. Parangon, donnèrent facilement leur approbation. Tout conspirait à perdre le malheureux Nicolas. Son ancien

ami le cordelier Gaudet d'Arras, qui eût pu l'éclairer cette fois de son expérience, comme il l'avait perdu moralement par son impiété, s'était depuis long-temps éloigné d'Auxerre. De plus, M. Parangon prenait peu à peu une grande influence sur Nicolas, qu'il avait tiré de la misère par quelques prêts d'argent. « Quand Jupiter réduit un homme en esclavage, il lui ôte la moitié de sa vertu, » comme disait le bon Homère. Une circonstance bizarre fut qu'au dernier moment Nicolas reçut une lettre anonyme qui lui donnait un grand nombre de détails sur la vie antérieure de sa future. La fatalité le poursuivit encore à cette occasion : il reconnut l'écriture de cette lettre pour celle d'une maîtresse qu'il avait eue à Auxerre à l'époque de son apprentissage, et l'attribua au dépit d'une jalousie impuissante. Le mariage se fit donc sans autre difficulté. Au sortir de l'église seulement, un sourire railleur commença à s'épanouir sur la figure couperosée de M. Parangon. Nicolas avait épousé l'une des filles les plus décriées de la ville. Les biens qu'elle apportait en mariage étaient grevés d'une quantité de dettes sourdes qui en réduisirent la valeur à fort peu de chose. Il devint bientôt clair pour le pauvre jeune homme que M. Parangon avait été instruit de ce qui s'était passé long-temps auparavant dans sa maison. Nicolas n'en eut la parfaite conviction que plus tard; mais il avait fini par fuir le séjour abhorré d'Auxerre. Agnès Lebègue s'était déjà enfuie avec un de ses cousins.

Nicolas revint à Paris, où il entra chez l'imprimeur André Knapen. « L'ouvrage donnait beaucoup dans ce moment-là, » et un bon compositeur gagnait vingt-huit livres par semaine à imprimer des factums. Cette prospérité relative releva le courage de Nicolas Restif, qui bientôt écrivit ses premiers romans, parmi lesquels on distingua *la Femme infidèle*, où il dévoilait toute la conduite de sa femme; plus tard, il publia *le Paysan perverti*, dans lequel il introduisit sous une forme romanesque la plupart des événemens de sa vie.

GÉRARD DE NERVAL.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

SOUVENIRS

DE

LA GUERRE D'ITALIE

SOUS LE MARÉCHAL RADETZKY.

C'est en 1847, au fond d'un pauvre village de la Styrie, où résidait une partie de mon régiment, que vint me trouver l'ordre de partir pour l'Italie. Il y a des événemens qui ressemblent à des présages, et de ce nombre est peut-être celui qui précéda de quelques jours notre marche vers la Lombardie. Il semblait comme le prélude des luttes plus nobles et plus sanglantes qui nous attendaient sur les bords de l'Adige; c'était déjà en pleine paix la vie de guerre qui se révélait à nous, cette vie d'aventures et de combats dont il me tardait de connaître les glorieux hasards, et dont les détails, les particularités, trop négligés par l'histoire, donneront peut-être quelque intérêt à ces souvenirs.

Le 4 août 1847, j'avais passé la soirée au bal, aux eaux de Gleichenberg; je revenais après minuit au village où mon peloton était cantonné, lorsque j'entendis frapper l'alarme sur la planchette avec les maillets de bois (1). Il était trois heures du matin; je lançai mon cheval

(1) Dans les villages où la cavalerie est cantonnée, chaque soldat a devant la maison du paysan chez lequel il loge une planchette de bois, suspendue horizontalement par deux cordes, sur laquelle il frappe avec deux maillets de bois, pour donner divers signaux.

au galop, j'arrivai sur la place du village, et je demandai à celui de mes soldats qui frappait l'alarme ce qui était arrivé.

— Mon lieutenant, me dit le soldat, je rassemble le peloton; les recrues se battent au bal, à Weitersfeld, avec les paysans; le brigadier Czepp est allé les séparer, mais il a été blessé; il est peut-être déjà tué, je vais le secourir ou le venger.

Je savais à quelles terribles violences les soldats bohêmes, si calmes d'habitude, se laissent emporter lorsqu'ils croient leur honneur compromis. Je repartis à fond de train sur un cheval frais, et en quelques minutes je fus à Weitersfeld.

L'auberge où l'on avait dansé était déserte, une chandelle brûlait dans un coin de la salle, la porte était enfoncée, les fenêtres brisées; sur les murs blanchis à la chaux, on voyait les empreintes sanglantes de mains qui s'y étaient appuyées dans la lutte, sur le plancher de larges plaques de sang et des pieds de chaises et de bancs brisés, arme dangereuse dont les paysans se servent comme d'une massue dans ces sortes de batailles, et dont les coins tranchans font de larges blessures. Le brigadier Czepp entra en ce moment; son visage était couvert de sang, il tenait à la main son sabre nu, et, se redressant fièrement comme il sied à un soldat, il me dit d'une voix qu'il cherchait à rendre calme, pendant que la colère et l'émotion du combat soulevaient sa poitrine, qu'une querelle avait eu lieu au bal entre un soldat et un paysan qui se disputaient une danseuse; la bataille était alors devenue générale, et les chevau-légers avaient soutenu à quatre le combat contre plus de cinquante paysans. Czepp s'était jeté dans la salle le sabre à la main pour les séparer, mais il avait été pris et presque étouffé entre le mur et une table massive qu'on avait poussée contre lui; alors, comme il était près d'une fenêtre, un des soldats lui avait passé du dehors un pistolet chargé; trois autres chevau-légers étaient arrivés presque en même temps, et avaient enfoncé la porte, soutenu leurs camarades, frappé, blessé et mis en fuite les paysans.

Je pris une lanterne pour visiter quelques maisons du village où logeaient des soldats de mon peloton, puis je me rendis sur la place. D'autres soldats arrivés du village que j'habitais, Lichendorf, s'y tenaient alignés et armés de sabres et de carabines. Je les calmai et les renvoyai. Plusieurs de mes hommes étaient grièvement blessés; l'un d'eux, qui est mort plus tard à Vérone, avait l'os du crâne enfoncé. « Mon lieutenant, me dit-il, nous sommes restés les maîtres. » Et comme je sortais, je l'entendis qui disait à ceux qui me suivaient : « C'est égal, je me suis bien vengé. »

J'étais très inquiet : le lendemain, au point du jour, j'allai à Mureck trouver mon chef d'escadron. Je craignais de le voir s'emporter et me faire des reproches violens; mais il savait que j'avais ordonné au bri-

gadier de ne pas laisser mes soldats s'éloigner pendant mon absence. « Je n'y puis rien, ni vous non plus, me dit-il d'un ton tranquille, eh bien! laissons faire. » Le village où le combat avait eu lieu était sur une seigneurie de la duchesse de Berry. Je me rendis chez le bailli et le priai instamment de s'employer pour éviter que les plaintes des paysans n'allassent jusqu'au chef-lieu; je craignais pour mes soldats les dispositions peu bienveillantes de quelques employés du gouvernement de la province; je redoutais surtout le retentissement d'une pareille histoire, car en temps de paix il en est presque des régimens comme des jeunes personnes à la cour : « moins on en parle, mieux ils valent. » Le bailli fut poli et obséquieux; mais j'appris par la suite que, bien loin de calmer les fermiers, il les avait excités à porter plainte.

Heureusement une bonne nouvelle me délivra promptement de ces inquiétudes. Le 6 au matin, mon maréchal-des-logis m'annonçait que le régiment avait reçu l'ordre de se mettre, dans deux jours, en marche pour l'Italie; j'allais quitter une partie de ma famille, tout ce que j'avais aimé, un pays que j'habitais depuis sept années, mais je ne pus modérer l'élan de ma joie. L'Italie, Venise, Milan, Florence, et peut-être la guerre, les combats, la gloire, tout était pour moi dans ces mots, et peu m'importaient dès ce moment les plaintes du bailli de Weitersfeld. Si souvent, pendant les longues soirées d'hiver, j'avais entendu les vieux capitaines raconter que le régiment avait été deux fois en Italie! Ils avaient été en garnison à Naples, à Capoue, à Palerme; leurs récits étaient pleins d'intérêt, et toutes les fois qu'ils parlaient de cette glorieuse époque, leurs visages, ordinairement calmes et sévères, s'animaient du feu de la jeunesse.

Le 9 au matin, mon peloton était rangé sur la place du village; la pensée du départ attristait les jeunes soldats, et quelques larmes roulaient sur leur visage, déjà hâlé. Les Bohêmes, si violens, si féroces dans le combat, ont l'ame tendre et mélancolique comme tous les peuples slaves. Bientôt mon chef d'escadron arriva. J'allai à lui, et, le saluant de mon sabre, je commandai la marche. C'en était fait : souvenirs tristes et souvenirs heureux, vallées et montagnes parcourues tant de fois au galop par les belles nuits d'été, châteaux hospitaliers, il fallait laisser tout cela derrière moi; il fallait oublier ce beau pays de Styrie où j'avais passé tant d'heures heureuses; mais l'Italie m'attendait, et je ne devais m'arrêter qu'à Vérone.

A Gonowitz, j'allai avec quelques officiers passer la soirée au château du prince Verian Windisch-Graetz; à la nuit, de retour au village, nous trouvâmes pour tout gîte une grande chambre de paysan où chacun de nous dormit sur la paille. Le poêle était chauffé à outrance, selon l'usage des paysans autrichiens, pour faire cuire les légumes destinés aux bestiaux. La sueur nous coulait du front; les grillons nous

couraient sur le visage et sur les mains. On ne pouvait passer plus brusquement de l'extrême élégance à l'extrême misère.

Le lendemain, nous marchâmes jusqu'à Cilly, par une chaleur étouffante et à travers d'épais tourbillons de poussière soulevés par nos chevaux. Avant d'entrer dans la ville, le colonel nous réunit autour de lui dans une grande prairie; il allait quitter le régiment où il avait servi pendant trente ans : c'était un homme d'un noble caractère, et pourtant il était peu aimé; mais, lorsque nous le vîmes, après nous avoir dit quelques mots d'adieu, baisser son casque et détourner la tête pour nous cacher ses larmes, tous se sentirent émus, voulurent serrer cette main loyale qu'il nous tendait, et, quand son cheval l'emporta loin de nous, nous lui criâmes un triste et dernier adieu.

Le 20 août, nous étions à Adelsberg. Près de cette ville est une grotte fameuse que nous allâmes visiter. A peine entré dans la grotte, on franchit, sur un pont formé par la nature, une rivière souterraine dont les eaux se sont creusé un lit à travers le rocher, et reparaissent à trois lieues de là, au bas de la descente de Planina. Le murmure de cette rivière souterraine est répété au loin par l'écho de voûtes immenses. Pendant deux heures, on marche sous des masses énormes de stalactites qui tantôt viennent menacer votre tête de leurs pointes aiguës, tantôt sont suspendues à de grandes hauteurs et semblent prêtes à se détacher des voûtes. On arrive ainsi à une seconde grotte qui porte le nom de l'archiduc Jean, et qu'on ne peut visiter que muni d'une autorisation spéciale. Ici d'admirables stalactites d'une blancheur éclatante pendent des voûtes ou s'élèvent de terre : les unes sont près de se toucher, et la svelte colonne est déjà presque toute formée; les autres laissent à l'imagination le loisir de calculer combien encore il leur faudra d'années pour franchir goutte à goutte l'espace qui les sépare. Rien de plus élégant que ces blanches et frêles colonnades, ouvrage de tant de siècles, et que le moindre choc suffirait à détruire.

C'est à Vippach, au-delà d'une chaîne de hautes montagnes volcaniques, que commence l'Italie; les jardins du comte Lantieri étaient pleins de grenadiers, de lauriers en fleurs, de grands buissons de verveine. Le 22 août, nous arrivâmes à Görz (1); je montai au couvent des Franciscains : l'on a, de la terrasse devant l'église, une vue admirable sur les plaines de l'Italie, au milieu desquelles l'Isonzo roule ses belles eaux bleues; l'on me montra les tombes de Charles X et du duc d'Angoulême : ce sont deux pierres toutes simples, posées devant l'autel d'une des chapelles latérales; elles portent de courtes inscriptions françaises. Sur celle du duc d'Angoulême, il y a les mots latins : *Tribulationem inveni et nomen Domini invocavi*. J'étais là avec quelques officiers de

(1) Goritze.

mon régiment; ils s'indignaient de voir ainsi disparaître sur la terre étrangère la splendeur et la majesté du trône. Le duc de Blacas est enterré aux pieds du roi Charles X, sans inscription, sans pierre sépulcrale, noble humilité digne d'un cœur fidèle jusque dans la mort.

Nous arrivâmes à Versa par une extrême chaleur; le château où je fus logé avait cet air de grandeur que l'on retrouve partout dans les constructions italiennes : au bout d'un péristyle à colonnes, un escalier double, d'une élégance charmante et tout en marbres incrustés, menait à une belle salle, haute de deux étages; aux quatre coins, de grandes portes s'ouvraient sur les appartemens; les murs étaient couverts de vieilles boiseries et de grandes tentures de Flandre; au milieu de ma chambre, sur une estrade, était un de ces lits si vastes, qu'on ne sait s'il faut s'y coucher en long ou en large. Le concierge m'ouvrit la bibliothèque; je vis sur une table l'arbre généalogique de la famille à laquelle appartenait le château, et de gros cahiers en parchemin avec des sceaux en plomb portant les empreintes de têtes de doges du XII[e] et du XIII[e] siècle; une armoire contenait l'*Encyclopédie*, une autre plus de deux cents romans, tous romans d'amour, de cette littérature légère des règnes de Louis XV et de Louis XVI. J'ouvris quelques volumes, et je remarquai des pensées, des réflexions fines et spirituelles écrites en français sur les marges ou sur des feuilles volantes. Je demandai à qui ces livres avaient appartenu; le concierge me mena devant un grand portrait représentant une ravissante jeune femme aux cheveux poudrés, aux sourcils gracieusement arqués, aux yeux vifs et brillans : c'était le portrait d'une comtesse T.... à laquelle ce château avait appartenu. J'ai su depuis que cette belle personne avait inspiré une longue et tendre passion à l'empereur Joseph II. Je passai la nuit dans la bibliothèque à feuilleter ces livres annotés par une main charmante, et le matin, avant de monter à cheval, j'allai dire un dernier adieu à l'aimable comtesse du portrait. Deux années après mon passage à Versa, me trouvant à Vienne, dans un salon, je vis entrer une jeune femme dont les traits me frappèrent, comme si je l'avais déjà vue quelque part; je demandai son nom : c'était la petite-nièce de la comtesse T....

Le 27 août, nous arrivâmes à Udine: la place Contarini est charmante, surtout le soir, quand le soleil couchant dore les sveltes colonnes qui soutiennent le palais du gouvernement. J'allai voir la chapelle Torriani: il y a là quatre bas-reliefs admirables de la main de Toretti, le maître de Canova. Nous nous rendîmes au théâtre. L'affiche annonçait une représentation au bénéfice de la *prima donna assoluta*. Je fus là, pour la première fois, témoin de la complaisance avec laquelle les Italiens prodiguent leur enthousiasme. La prima donna fut couverte de couronnes; on lui présenta des bouquets qui avaient plus

de deux pieds de haut; des vers, des sonnets en son honneur furent lancés par milliers dans la salle.

Le 29 août, je partis pour Conegliano avec mon peloton. Pendant la marche, mes soldats chantaient les airs mélancoliques de leur pays. Souvent je m'étais plu à écouter ces mélodies naïves, ces plaintes qu'adresse le berger à son amie absente, quand, du haut des Alpes, il voit les derniers rayons du soleil éclairer les cimes neigeuses et les ombres du soir envahir la vallée; mais sous ce ciel ardent, à peine rafraîchi par les tièdes brises de la mer, les beaux yeux noirs des Italiennes que j'apercevais à leurs balcons me rendaient infidèle à ces doux souvenirs. A Conegliano, je me promenai par la ville toute l'après-midi, regardant les grands et beaux palais abandonnés. J'entrai dans l'une de ces splendides demeures, qui appartenait à la famille des Montalban : l'architecture était imposante, les salles immenses; mais les portes et les fenêtres étaient brisées, et les portraits des ancêtres de cette famille, qui, comme le disait la légende, avaient été podestats, généraux vénitiens, ambassadeurs à la cour de France, étaient enlevés des murailles par le vent, qui se jouait avec leurs lambeaux. Sur une hauteur au-dessus de la ville s'élève un joli pavillon bâti au milieu de grands cyprès. L'on voyait du balcon les clochers de Venise; les murs étaient couverts de belles peintures à fresques d'un artiste de talent, et je vis sur une table une tête de femme en marbre si charmante, avec des lèvres, une bouche si voluptueusement entr'ouvertes, qu'on aurait voulu l'embrasser.

Le jour suivant, après avoir fait à Castelfranco les logemens pour la division, j'allai voir une collection de tableaux et de curiosités appartenant à un riche docteur de la ville. Il était sorti; sa fille me reçut : c'était une belle Italienne, dont le teint avait cette brune et chaude pâleur qui relève si bien la beauté méridionale. Il y avait dans les salles des tableaux de grand prix, entre autres une *Aurore* du Corrége et l'original du célèbre tableau du *saint Jean* du Guide; mais ce qui me plut davantage, c'était une épée de soldat romain trouvée à Herculanum, dont la lame portait cette inscription : *Senatuconsulto Roma vincit* (Rome doit vaincre, le sénat l'ordonne); admirable et énergique parole gravée sur les glaives des soldats. Quelle confiance avaient ces Romains dans leur invincible courage! Dans l'église de Castelfranco, il y a plusieurs beaux tableaux du Palma, et un du Giorgione représentant *saint Antoine et saint George aux pieds de la Vierge*. La Vierge est le portrait de la maîtresse du peintre vénitien. Je ne pus malheureusement admirer qu'à la hâte toutes ces belles choses : je voulais aller à Venise, et il ne me restait que quelques heures. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrens; mais, même quand le temps est beau, l'arrivée à Venise par le chemin de fer ne répond

pas à l'idée qu'on s'en fait. Je montai sur le campanile de la place Saint-Marc pour voir la ville des doges au milieu des lagunes. J'avoue que le palais ducal, à la première vue, trompa mon attente. Les décorations de théâtre me l'avaient gâté d'avance, et mon imagination lui prêtait des proportions plus majestueuses. Cependant je l'ai revu plusieurs fois depuis, et chaque fois il m'a paru plus beau, surtout le soir, quand sa masse imposante, éclairée par les rayons de la lune, projette sa grande ombre sur la Piazzetta. Les coupoles de Saint-Marc me semblèrent aussi, au premier aspect, un peu écrasées. Il faut revoir plusieurs fois ces admirables monumens pour en comprendre toute la beauté. A Padoue comme à Venise, c'était en courant que je me voyais forcé de parcourir les églises et les musées. J'admirai dans l'église de Saint-Antoine le beau candélabre en bronze d'un seul jet et les bas-reliefs du Donatello; mais à quoi bon m'arrêter sur ces premières émotions qu'éveillaient en moi les belles cités de l'Italie? Ce n'était pas en touriste, c'est en soldat qu'il me fallait parcourir cette terre classique, et le moment approchait où la vie de garnison allait succéder pour nous à la vie de voyage.

II.

Le 5 septembre, nous arrivâmes à Vérone; notre marche était finie. Je pris l'étendard, et, passant devant les arènes, j'allai au son des trompettes, pendant que la division restait rangée sur la place, le remettre aux mains de l'officier commandant la grand'garde. Cet étendard était un souvenir précieux donné au régiment par Marie-Thérèse. A cette époque et jusqu'à la fin du règne de Joseph II, le régiment se recrutait en Flandre; les soldats ne parlaient que français; on les appelait les *Wallons*. C'est eux qui avaient décidé le gain de la bataille de Kolin, qui paraissait d'abord perdue. L'armée impériale commencait à plier; le comte de Thiennes, colonel du régiment, reçoit l'ordre de la retraite; il court à Daun : « Maréchal, dit-il, je vais attaquer, et; si j'y péris avec mon régiment, du moins j'aurai sauvé l'honneur. — Que voulez-vous faire avec vos *blancs-becs* de Flamands? lui dit Daun, qui savait que le régiment n'était alors presque entièrement composé que de jeunes recrues. — Vous allez le voir, » crie de Thiennes. Il se jette, suivi de ses officiers et à la tête de tout le régiment, au milieu des lignes d'infanterie prussienne. Trente escadrons de hussards prussiens, soutenus par quinze de dragons en seconde ligne, sont culbutés par la cavalerie impériale, et la victoire est à l'Autriche; mais de Thiennes était tué, et le tiers du régiment y resta. Plusieurs des officiers étaient Lorrains, l'histoire du régiment a conservé leurs noms; il y a parmi eux les noms de Ficquelmont et de d'Aspremont. Le grand Frédéric, voyant

la bataille perdue, revint jusqu'à Nymburg au grand galop, disant à l'officier qui l'accompagnait et dont le cheval tomba mort de lassitude : « Ah! mes hussards, mes braves hussards sont sûrement perdus! » Marie-Thérèse combla Daun d'honneurs (c'était la première victoire gagnée contre les Prussiens), elle alla à sa rencontre hors des murs de Vienne, et ordonna que les soldats de ce brave régiment ne porteraient jamais ni barbe ni moustache pour rappeler leur jeunesse et leur héroïsme; puis elle broda de ses mains sur l'étendard une rose entourée d'épines et la devise : *Qui s'y frotte s'y pique*. Ce régiment fut ensuite appelé les *dragons de Latour* (1); beaucoup de ceux qui ont fait les grandes guerres de l'empire l'ont connu, ont admiré sa bravoure, et plusieurs généraux français en parlent dans leurs mémoires.—*Garde à nous! voilà les Latour!* disaient les soldats français, lorsque, plusieurs attaques n'ayant pu rompre leurs carrés, on lançait sur eux ces intrépides cavaliers. La seule aigle impériale qui ait été prise pendant la première campagne d'Allemagne a été enlevée dans une charge de ces dragons de Latour contre le quinzième régiment de dragons français, au combat de Haslau.

A Vérone, le premier monument qui mérite l'attention du voyageur, ce sont les arènes; quoique l'on en ait détruit une partie et toute l'enceinte extérieure à l'exception de cinq arcades, elles surpassent en grandeur tout ce que je pouvais imaginer. Les arènes de Vérone peuvent contenir plus de cinquante mille personnes; je m'y suis trouvé avec quinze mille spectateurs à une représentation de jour, et ils y étaient presque perdus; les vomitoires sont si nombreux, les corridors si larges, que, m'étant levé la représentation finie, j'arrivai sur la place devant les arènes, sans avoir été arrêté une minute par la foule, sans même avoir ralenti le pas. Un canal communiquant avec l'Adige au-dessus de la ville y amenait huit pieds d'eau pour les naumachies; à droite et à gauche des deux entrées principales, il y a quatre grandes niches où étaient enfermées les bêtes féroces; on soulevait les grilles, et elles bondissaient en fureur dans l'arène. Intérieurement et tout autour du corridor inférieur, l'on voit encore vingt-quatre prisons où l'on gardait les gladiateurs; elles ne sont éclairées que par un trou d'un pied carré, donnant à une hauteur de quinze pieds du sol dans ce corridor qui est fort obscur, et c'était dans ces trous affreux qu'attendant leur tour d'être déchirés par les bêtes, les malheureux captifs pouvaient entendre les cris de désespoir de leurs compagnons.

J'allai voir le palais Canossa: les salles, tendues en damas et en velours, sont superbes; sous l'architrave, je lus l'inscription : *Et filii*

(1) Il porte maintenant le nom de chevau-légers du prince Windisch-Graetz, et c'est celui où j'avais l'honneur de servir comme lieutenant au commencement de la campagne.

filiorum et semen illorum habitabunt in sæcula!... Quel gage de grandeur que cette espérance dans l'immortalité de sa race! Du haut du castel, on a une très belle vue sur la ville et la campagne, les montagnes, la plaine et les clochers de Vérone noyés dans des flots de lumière. A la nuit, en redescendant à la ville, je passai devant l'église de Sainte-Rosalie, et je vis, à travers les larges rideaux du portail, le chœur et l'autel tout resplendissans de lumière; j'y entrai et fus frappé de la majesté du lieu; des milliers de cierges brûlaient dans de grands candélabres; les colonnes et toute l'église étaient tendues de damas rouge bordé de drap d'or, et le chant grave et majestueux des prêtres se mêlait au son puissant des orgues.

L'automne se passa tranquillement; cependant il y avait je ne sais quelle vague inquiétude dans l'air. Au moindre bruit, les bourgeois paraissaient sur le seuil de leurs portes, et les femmes entr'ouvraient leurs volets pour regarder dans la rue. Pendant le mois de février, une sourde agitation commença à se manifester dans toute l'Italie: des réunions secrètes eurent lieu dans les grandes villes, et des indices certains annonçaient qu'une révolution se préparait. Nous apprîmes qu'à Milan quelques-unes de ces personnes chez lesquelles les sentimens se traduisent toujours en questions d'argent et de gain ou de perte avaient formé une association ayant pour but d'empêcher de fumer, afin de ruiner l'Autriche, à ce qu'elles disaient, en faisant perdre au gouvernement les sommes considérables que lui rapportait la vente du tabac. Vers la fin du mois de février, plusieurs officiers furent insultés dans les rues de Milan, et le premier lieutenant, le comte Thun, ayant été blessé d'un coup de pistolet tiré par derrière, comme il rentrait chez lui le soir, les soldats reçurent l'ordre long-temps attendu, toujours différé jusqu'à la dernière extrémité, de se servir de leurs armes pour se défendre.

Vérone était calme encore; pourtant l'on craignait quelque mouvement, et, pendant plusieurs jours, les troupes furent consignées dans les casernes et les chevaux sellés. Nos chefs paraissaient inquiets; mais nous, toujours prêts à sauter en selle, nous trouvions que cette vie agitée faisait un agréable contraste avec la monotonie de l'exercice et des parades perpétuelles; puis je ne sais quelles vagues espérances de guerre venaient nous animer: nous étions gais et insoucians, impatiens de combats. — « Qu'avez-vous donc, Chalamann, vous me paraissez de très belle humeur ce soir? disais-je à un de mes sous-officiers qui riait et plaisantait pendant une patrouille que je faisais la nuit par une pluie battante. — Ah! mon lieutenant, me répondit-il, c'est que nous allons avoir la guerre, et les mains me démangent de faire, avec mon sabre, des moulinets sur la tête de ces gens qui se moquent de nous et qu'on n'ose pas toucher. »

Presque chaque semaine, des bataillons croates traversaient Vérone; on les poussait en avant vers le Pô et le Tésin : c'étaient des hommes superbes, hauts et forts, et dont l'air dur et sauvage contrastait avec la physionomie un peu efféminée des Italiens; ces pauvres Croates étaient sans cesse dupes de l'astuce des marchands véronais. Comme je passais sur la place, je vis deux sous-officiers des *Ottochaner* (1) qui achetaient du riz pour leurs compagnies; on leur en demandait un prix exorbitant, et, comme ils ne savaient pas la langue, je m'avançai, fis le marché et eus le riz à moitié prix. Alors, avec cette bonté naïve et cordiale naturelle aux Croates, ils me prièrent de boire avec eux. On apporta du vin; mais, quand j'ouvris mon manteau pour avancer le bras et prendre un verre, ils virent à mon uniforme que j'étais officier. Leur embarras, leur mine humblement respectueuse, me firent sourire; je leur donnai la main, et nous nous quittâmes bons amis.

Lorsqu'on proclama à Vérone la constitution accordée par l'empereur et le décret qui permettait l'organisation de la garde nationale, les gens de la ville s'abandonnèrent à une gaieté folle; ils se promenaient en criant dans les rues et sur le *Corso*, portant de grands drapeaux avec le portrait de *Pio nono;* quand ils rencontraient un officier, ils se précipitaient sur lui pour lui baiser les mains et l'embrasser. « Nous sommes tous frères, et vive l'Italie ! » disaient-ils. Ils voulurent nous porter en triomphe; mais ces ovations, cette joie, ces caresses étaient une comédie. Ils voulaient nous tromper, nous endormir; pas un seul n'était de bonne foi; ils me firent surtout l'effet de gens qui cherchent à se monter, à se donner du courage en s'étourdissant à force de crier.

Au commencement de mars, la révolte éclata simultanément dans toutes les villes de l'Italie; elle avait été depuis long-temps prévue et annoncée à Vienne par le maréchal Radetzky, partout les ordres étaient donnés; au premier signal, les troupes disséminées dans les villes de la Lombardie devaient se réunir à Milan et celles de la Vénétie à Vérone, et quoique le maréchal n'eût à espérer aucun secours, aucune aide du reste de l'empire, tant l'état du gouvernement autrichien était faible et chancelant à cette époque, la révolte eût été facilement comprimée par les mesures énergiques qu'il avait prises, si l'agression du roi de Sardaigne n'était venue augmenter la confiance des rebelles, et mettre le maréchal Radetzky, avec le peu de troupes réunies à Milan, en présence d'une nombreuse armée ennemie au milieu d'un pays insurgé.

Vérone néanmoins ne remuait pas; mais toutes les communications avec la Lombardie étaient interrompues. Des comités révolutionnaires

(1) Soldats du 2e régiment d'infanterie des frontières militaires, qui se lève dans le district de la Croatie dont Ottochacz est le chef-lieu.

s'étaient organisés dans chaque ville et dans chaque village; les habitans avaient barricadé les rues, et, dans les campagnes, les paysans avaient coupé les ponts sur les nombreux canaux, creusé de profonds fossés sur les routes et fait des abattis d'arbres considérables. On venait d'enlever des transports de munitions et d'artillerie qui s'étaient trouvés arrêtés par ces obstacles. Les officiers envoyés en courriers ne revenaient pas, on disait les avoir vus pendus avec leurs écharpes aux arbres du chemin; nous étions sans nouvelles; les bruits les plus absurdes circulaient de toutes parts; la haine était dans tous les regards; la lutte allait s'engager. Nous étions en mesure; les sabres étaient aiguisés, les armes chargées; nos soldats nous aimaient, ils étaient pleins de cœur, prêts à nous suivre pour vaincre ou pour mourir.

Le 19 mars, pendant la nuit, comme je dormais sur un banc dans l'écurie, un soldat m'apporta l'ordre de me rendre tout de suite chez le général Gherardi. Je le trouvai qui se promenait d'un air pensif dans une grande salle éclairée par une seule bougie. « Voici, me dit-il, des dépêches pour le général comte Gjulai à Trieste; une voiture vous attend en bas, partez à l'instant. — Général, lui dis-je, si l'on m'interroge sur notre situation, si l'on me demande des nouvelles de Milan, que faut-il répondre ? — Que nous ne savons rien, que les communications avec Milan et l'armée du maréchal sont coupées; l'on dit vaguement qu'il s'est renfermé dans la citadelle pour lancer des boulets et des obus dans la ville, qu'il y a déjà quatre mille personnes tuées et blessées, et qu'il fera incendier la ville, si la révolte ne cesse pas. »

Je partis. Le lendemain à midi, comme j'entrais à Sacile, je vis sur la place une foule de peuple. Sept ou huit jeunes gens coiffés de feutres à plumes et armés comme des brigands de théâtre arrêtèrent ma voiture : je mis la main sur mon sabre, mais je vis aux gestes qu'ils firent avec leurs fusils que la résistance était inutile. Ils me prièrent de descendre et de les suivre; ils me conduisirent à la maison de ville, ouvrirent la porte d'une grande salle et m'y firent entrer. Huit ou dix hommes en habit noir étaient assis autour d'une table; je m'avançai et dis d'une voix que la colère rendit menaçante : « Qui donc se permet de faire arrêter un courrier impérial? » Personne n'osa répondre. Ces hommes paraissaient embarrassés; un d'eux se leva pourtant et me dit qu'on voulait avoir des nouvelles de Milan. Je leur donnai celles que je savais, et j'ajoutai que le maréchal Radetzky ruinerait la ville, si la révolte continuait : ils parurent interdits en entendant ce grand nom et cette menace; mais, reprenant courage, « nous voulons la *république*, dit l'un d'eux, l'*égalité pour tous*. » J'étais inquiet de la manière dont tout cela finirait. L'escalier était plein de gens en guenilles; quelques-uns même étaient entrés dans la salle. « Comment! dis-je, l'égalité pour tous, et vous portez de beaux habits pendant que ces pauvres gens sont

presque nus! » Et, me tournant vers eux, je vis un rire approbateur accueillir ma réponse; j'en profitai et m'avançai vers l'escalier. Tous me firent place; je regagnai ma voiture et partis au galop.

A Pordenone, comme je changeais de chevaux, je vis un groupe de gens descendre le pont en courant et entrer dans la cour de la poste: je ne m'effrayai pas, car j'étais prêt à tout; mais je m'appuyai à la voiture et les regardai fixement. Les premiers n'osaient me toucher, mais ceux qui étaient derrière les poussaient; leurs regards étaient si haineux, leurs yeux si hagards, que je craignis de recevoir quelque coup de stylet au moment où j'allais me retourner pour monter en voiture. Heureusement le postillon avait été soldat dans l'armée autrichienne, comme il me le dit ensuite; dès qu'il me vit sur le marche-pied, il fouetta les chevaux, et partit grand train. J'arrivai à Trieste à deux heures du matin et me fis conduire à la grand'garde. Malgré l'heure avancée de la nuit, il y avait encore sur la place des groupes qui semblaient attendre quelque nouvelle ou l'arrivée d'un courrier. Je dis aux officiers ce que je savais de Milan, et me fis conduire chez le général comte Gjulai. Il ouvrit mes dépêches, me demanda des détails sur Vérone, sur l'état du pays que je venais de traverser, sur Milan et sur l'armée du maréchal. Je lui répétai les bruits qui couraient à mon départ de Vérone, et il m'ordonna sur l'honneur de n'en point parler. Je n'osai lui dire que, comme je n'avais reçu aucun ordre de cacher cette nouvelle, je l'avais déjà donnée aux officiers de la grand'garde. Pendant qu'il me parlait, nous entendîmes dans la rue un bruit de voix et des appels de gens qui paraissaient se rassembler. Le comte Gjulai alla tranquillement à la fenêtre et me congédia. Comme je sortais, je rencontrai dans l'escalier quelques jeunes gens qui montaient en courant. « Est-ce vrai, me dirent-ils en italien, la nouvelle que vous avez apportée de Milan? » Je fus effrayé. « Moi, leur dis-je, j'ai apporté des dépêches, je ne sais ce qu'elles contiennent. » Une foule bruyante encombrait la rue. Je pensai qu'on venait demander au comte Gjulai des nouvelles de Milan; mais je ne savais pas quelle espérance, quelle passion poussait cette population inquiète. Tous ces hommes étaient Italiens. Était-ce la curiosité ou le désir de la vengeance qui les amenait devant le palais?... Je passai le reste de la nuit à me promener sur les places et dans les rues, écoutant chaque bruit, craignant de voir se former des rassemblemens, l'émeute commencer, et la ville en pleine révolte. Enfin le jour parut. J'allai trouver le comte Gjulai et lui dis en tremblant qu'ignorant qu'il voulait tenir secrètes les nouvelles de Milan, je les avais données aux officiers de la grand'garde avant d'avoir été chez lui. Le mal n'était pas aussi grand que je l'avais cru. Son énergie lui garantissait la tranquillité de la ville de Trieste, qui, du reste, était bien intentionnée et ne pouvait faillir à la reconnaissance

qu'elle devait à la maison d'Autriche. Il me tranquillisa avec une bonté parfaite. Heureux et content, je me promenai tout le jour; j'étais là, je le compris bientôt, dans une ville amie, et les regards des habitans de Trieste ne ressemblaient nullement aux regards perfides des Italiens de Vérone. Le soir, le général Gjulai me fit appeler et me donna des dépêches pour le général comte Zichy à Venise; l'on ignorait encore à Trieste l'insurrection de cette ville. Je partis à dix heures du soir sur un bateau à vapeur, et nous croisâmes pendant la nuit, sans le voir à cause de l'obscurité, comme je l'ai su depuis, le bateau qui portait à Trieste la nouvelle de la révolte qui venait d'éclater à Venise.

Au matin, comme j'admirais en entrant dans le port le superbe coup d'œil que présente Venise, j'entendis qu'on nous criait du vaisseau de garde : *Fora la bandiera!* Je ne fis pas attention à ce cri, pensant que c'était quelque formalité; mais quel fut mon étonnement, quand je vis les matelots enlever le pavillon aux armes impériales, et une foule immense, assemblée sur la Piazzetta et le quai des Esclavons, faire retentir les cris de *viva san Marco! viva la republica! viva l'Italia!...* Deux officiers de marine montèrent sur le pont; ils avaient l'air embarrassé; l'un d'eux vint à moi et me dit d'un ton poli, mais sans oser me regarder en face, de monter dans la gondole qui était amarrée au vaisseau. L'on me conduisit, par de petits canaux, au palais du gouvernement provisoire, et l'on me fit attendre dans une grande salle pleine de groupes d'hommes qui parlaient bruyamment en faisant des gestes animés. Des secrétaires, des aides-de-camp, tout bardés d'écharpes tricolores, couraient d'une salle à l'autre; un officier de marine s'approcha de moi, je lui adressai la parole : « Je ne parle pas allemand, » me répondit-il en bon allemand et en me tournant le dos. Beaucoup des personnes qui étaient là paraissaient embarrassées; la pâleur de leurs visages, le désordre de leurs traits, montraient assez tout ce qu'elles craignaient. Un jeune homme couvert de poussière apporta une lettre; on la lut tout haut et devant moi, tant la confusion était grande. Le comité révolutionnaire de Trévise écrivait au gouvernement provisoire de Venise que « les troupes impériales étaient encore dans la ville, que la république ne pouvait être proclamée, et que la ville avait tout à craindre de la vengeance des Autrichiens. » Tous parurent consternés; on appela le général Solera, qui traversa la salle en courant.

Au bout d'une heure, on me conduisit à M. Manin. Je vis un petit homme d'une cinquantaine d'années assis devant un bureau; il portait des lunettes et paraissait avoir passé bien des nuits sans sommeil; son visage était pâle de fatigue, et son regard éteint. Il me considéra d'un air étonné, comme s'il cherchait à deviner quel but m'amenait à Venise dans un pareil moment; puis, ouvrant un tiroir dans lequel je vis de l'or, il y mit la main, et, fixant ses yeux sur les miens : « Vous

voulez être des nôtres, n'est-ce pas? combattre pour notre liberté? » me dit-il en remuant cet or. Je compris ce geste. « Monsieur, lui dis-je, je suis d'une noble famille et officier de l'empereur; je ne connais que mon devoir. — Eh bien! me dit-il d'un ton ironique, comme vous voudrez; en attendant, on vous gardera ici. »

Il était trop tard pour que les dépêches que je devais remettre au comte Zichy pussent être de quelque utilité; cependant, espérant quelque chance favorable, j'avais la ferme volonté de parvenir du moins à lui parler; peu m'importait ce qui arriverait ensuite. Pour atteindre ce but, je dis à M. Manin : « Monsieur, j'ignorais que la république fût proclamée à Venise, et j'y suis venu en me rendant à Vérone pour rejoindre mon régiment. Puisque je suis retenu ici prisonnier, permettez du moins que je parle au général Zichy; son témoignage me sauvera plus tard, car, si l'on ne me voit pas revenir, on croira que j'ai abandonné mon drapeau ou passé à l'ennemi : vous connaissez les lois militaires, je serai cassé.—Qu'à cela ne tienne, me dit-il. Il sonna; un aide-de-camp parut, et il lui dit quelques mots. Cet officier me conduisit au palais du gouvernement, sur la place Saint-Marc, et me laissa dans une salle où une trentaine de jeunes gens étaient réunis; l'un d'eux s'avança vers moi pour attacher une cocarde à mon habit; je repoussai sa main. « Vous êtes notre prisonnier, prenez garde, me dit-il pour m'effrayer; ce matin, le peuple a massacré deux de vos officiers et le chef de l'arsenal. » Ils se rapprochèrent de moi, l'un d'eux arracha le gland de mon porte-épée, un autre m'enleva ma casquette, et coupa avec son poignard la rose et le galon; la défense était impossible. « Messieurs! messieurs! » leur cria l'officier en rentrant et d'un ton de reproche. Il me prit par le bras, me fit sortir de la salle et me mena au comte Zichy. J'avais roulé mes dépêches dans ma manche, espérant pouvoir les lui remettre en secret; mais, comme j'étais observé par ses gardes, je lui dis qu'on me retenait prisonnier et plusieurs autres choses, afin de gagner du temps. Ensuite, appuyant le bras sur le bois de son lit, je cherchai des yeux son regard afin de le guider vers le geste que j'allais faire pour laisser tomber les dépêches; mais il était trop affaissé, trop abattu pour me comprendre. Craignant de voir mes dépêches prises par les Italiens qui étaient dans la chambre, je n'osai les laisser tomber sur le lit. On me ramena dans la salle; un moment après, un jeune homme entra tout effaré et cria : « Les Croates ne veulent pas accepter la capitulation, ils ne veulent pas déposer les armes, et disent que, si on les attaque, ils vont mettre le feu à la ville et faire sauter le magasin à poudre. — Bah! bah! » répondit un homme à mauvaise figure. Puis cet homme s'assit, griffonna quelques lignes et sortit : « Voici, dit-il en rentrant au bout de quelques minutes et agitant un papier d'un air triomphant, voici l'ordre aux Croates de

déposer les armes. Il est signé : *général comte Zichy.* » Je ne sais comment ce misérable s'y était pris pour obtenir ainsi la signature du comte.

Enfin, un officier de la garde civique vint à moi et me conduisit, à travers plusieurs rues, jusqu'à une grande maison, sur une petite place; il ouvrit la grille, me dit d'attendre dans le vestibule, et, m'ayant laissé seul, il monta l'escalier. J'avais, pendant le trajet, songé à la possibilité de m'échapper par une des petites rues qui coupaient celles que nous traversions. Je connaissais quelques personnes à Venise, et j'aurais pu me cacher. J'étais seul dans ce vestibule, et, comme je m'appuyais au mur en réfléchissant à la façon dont tout cela pouvait finir, je vis, par la porte qui donnait sur l'eau, passer plusieurs gondoles. L'idée me revint de m'évader, et, m'avançant vers l'une d'elles, j'y montai d'un air tranquille. Affectant un grand calme, qui du reste ne trompa pas les gondoliers, je leur ordonnai de me mener au grand canal; puis, à peine étions-nous en route, que je leur dis que je désirais aller à Mestre, et leur proposai de m'y conduire. Ces gondoliers étaient fins et rusés comme tous les Italiens : ils voyaient bien que je cherchais à m'évader; mais pour de l'or ils m'auraient mené en Amérique. Comme nous débouchions du grand canal dans la mer, quelqu'un vit probablement mon manteau blanc, et j'entendis crier du quai : « Un Autrichien qui se sauve! » En un instant, les deux rives furent couvertes de gens qui criaient : « C'est un officier! c'est un Autrichien qui se sauve! Abordez; à bord, à bord la gondole! » Un jeune homme conduisant une patrouille arrivait en ce moment sur le quai; mes gondoliers furent forcés d'aborder; ce jeune homme était élégant, avait l'air d'un homme comme il faut; il mit un pied sur la gondole et me demanda mon permis. Ne sachant que faire, je lui tendis ma carte de courrier : il vit bien que cela ne signifiait rien; mais le danger que je courais lui inspira probablement quelque compassion, et, se retournant vers le peuple : « Tout est en règle, dit-il; gondolier, en avant! » Et ce peuple, habitué à l'obéissance, se retira sans mot dire.

Enfin, j'étais hors de Venise! Nous longeâmes l'immense pont du chemin de fer, et je vis une locomotive couverte de drapeaux tricolores arriver au débarcadère; elle apportait, comme je l'ai su ensuite, de fausses nouvelles; pour entretenir l'effervescence de la révolte, les gens qui la montaient criaient : — *Trévice, Vicence, ont proclamé la république! — Vive saint Marc!* répondait le peuple. Pendant le trajet, l'attitude indécise des Vénitiens m'avait suggéré la pensée d'aller à Padoue trouver le général baron d'Aspre, qui y commandait. Son énergie, ses talens étaient connus de toute l'armée, et il me semblait qu'en lançant quelques bataillons sur cette ville, encore étonnée de sa liberté, on pourrait y rétablir l'autorité impériale. En arrivant à Mestre, les

gondoliers s'arrêtèrent à une maison isolée où je pourrais, me dirent-ils, trouver une voiture et des chevaux. Je ne me défiais pas du maître de la maison, et lui dis que je voulais aller à Padoue. « A Padoue! s'écria-t-il en affectant un grand étonnement; mais la campagne est pleine de *crociati* et de paysans armés : à peine hors de Mestre, vous serez assassiné ou pendu à quelque arbre. » Il devinait d'instinct qu'il fallait m'empêcher d'aller à Padoue. « Je vous demande, lui dis-je, une voiture, des chevaux, et cela tout de suite. — Ah! monsieur, me dit-il avec une grande exaltation, puisque je ne puis vous retenir, vous empêcher de braver une mort certaine, permettez du moins que je vous dise adieu, que je vous embrasse en versant des larmes sur votre malheureux sort. » Puis, regardant le ciel : « Un si jeune homme! s'écria-t-il, et courir ainsi à la mort! » Et, me jetant les bras autour du cou, il m'embrassa en versant quelques larmes; mais, voyant ses efforts inutiles pour me détourner de mon projet, il voulut me faire arrêter, et, sous prétexte d'aller chercher une voiture, il remonta avec moi une longue rue bordée d'un côté par le mur du canal. Comme il regardait sans cesse dans l'eau avec affectation : « Qu'est-ce donc que vous voyez? lui dis-je. — Ah! mon Dieu! me répondit-il, ce matin, le peuple a massacré quelques soldats du régiment d'Este, et on a jeté leurs corps dans le canal. » Ce n'était pas vrai, comme je l'ai su ensuite. Je marchais vite, de peur d'être entouré par les gens qui remplissaient la rue et qui commençaient déjà à me suivre; j'arrivai sur la place, elle était couverte de groupes d'hommes; je m'arrêtai et m'adossai, tranquille et prêt à tout, au petit mur du canal : mon homme m'avait laissé. Tous ces gens s'avancèrent alors vers moi, d'abord lentement, comme des curieux qui viennent regarder; puis, quand ils eurent formé un demi-cercle autour de moi, ceux qui étaient derrière crièrent : *Mort au chien! mort à l'Allemand!* Ils se poussaient les uns les autres en agitant leurs bras nus pour me menacer. Je les regardais en face et sans trembler; mais je craignais d'être lancé dans le canal, par-dessus le petit mur du quai, lorsqu'un petit homme, avec un chapeau à trois cornes et une large écharpe, écarta le peuple et vint à moi. Je pensai que c'était le podesta, et, de la main gauche l'empoignant fortement au collet, je lui dis en tirant mon sabre : « Si ces gens me touchent, je vous enfonce mon sabre dans le ventre. » Il voulut sauter en arrière; mais je le tenais bien, et il s'arrêta en me regardant fixement. Deux personnages assez bien vêtus, craignant probablement la vengeance des troupes impériales, se placèrent alors entre la foule et moi; ils me garantirent avec leurs corps et appelèrent un homme qui passait près de là avec une petite carriole. Ces quelques minutes m'avaient paru bien longues; j'étais trempé de sueur. Ces messieurs montèrent à côté de moi dans la carriole, qui prit aussitôt

le chemin de Castelfranco. Ils m'accompagnèrent jusque dans la campagne, et, m'ayant dit adieu, ils descendirent de voiture.

Je renonçai à aller à Padoue; j'étais dupe de la comédie de l'homme de Mestre et de sa sensibilité jouée, car j'ai su depuis qu'il n'y avait pas un seul *crociato* entre Mestre et Padoue. J'arrivai dans la nuit à Castelfranco et allai à la caserne; les chevaux étaient sellés, officiers et soldats gais et prêts à combattre; ils m'embrassèrent cordialement; l'approche du danger nous rendait tous frères; l'un d'eux me donna des pistolets. Je continuai ma route, arrivai à Vérone le 23 mars au point du jour, et remis au général Gherardi les dépêches que j'avais apportées de Trieste et conservées précieusement. Quelques heures après, le général Gherardi me proposa de porter au général baron d'Aspre, à Padoue, l'ordre de concentrer à Vérone toutes les troupes de la province de Venise : je partis tout de suite; mais le général d'Aspre avait prévenu cet ordre, je le trouvai en marche près de Vicence; il réunit la garnison de cette ville aux troupes qu'il amenait de Padoue, et arriva en une seule marche, le 24 au matin, à Vérone, dont la garnison se monta dès-lors à seize mille hommes.

Le 29 au matin, je fus envoyé à Peschiera avec deux pelotons de chevau-légers; comme nous entrions par une porte, trois escadrons des hulans de l'empereur et quatre compagnies de *Sluiner* (1) entraient par l'autre; ils avaient été forcés de quitter Crémone et Bergame, et erraient depuis six jours dans toute la Lombardie : trouvant partout les ponts coupés et les villes barricadées, ils avaient été obligés de traverser la Chiesa au-dessous de Montechiaro; quand les habitans de cette petite ville les virent engagés dans la rivière, ils ouvrirent les écluses; quelques hommes et quelques chevaux furent noyés, et le capitaine Sokcsevich, des *Sluiner*, fut tué par ces lâches au moment où, parvenu à échapper au courant qui l'entraînait, il allait gagner le rivage. C'était la première fois que je voyais des soldats revenant d'un combat; les manteaux blancs étaient tachés de sang, et quelques hommes démontés marchaient d'un air fier derrière la troupe, en s'appuyant sur leurs lances brisées. Arrivés à Poussolengo, non loin de Peschiera, les *Sluiner* avaient forcé le passage, pillé quelques maisons et des boutiques, et l'après-midi je les vis, sur la place, occupés à envelopper leurs pieds noirs et meurtris dans des pièces de satin. Ces braves Croates avaient si peu d'idée du luxe le plus habituel de la vie, qu'ayant trouvé des assiettes de porcelaine dorée, ils en cassèrent les bords et les conservèrent précieusement, croyant que cette dorure avait quelque valeur.

(1) Soldats du 4e régiment d'infanterie des frontières militaires qui se lève dans le district de la Croatie dont Sluin était le chef-lieu. Le chef-lieu est maintenant Carlstadt.

Nous étions toujours sans nouvelles de Milan et du corps d'armée du maréchal; nous savions que le roi Charles-Albert avait passé le Tessin à la tête d'une nombreuse armée; les bruits les plus sinistres circulaient de toutes parts, et ces jours étaient cruels pour tous, car le cœur le plus égoïste ne pouvait rester insensible au sort de tant de compagnons d'armes. Le lendemain de notre arrivée à Peschiera (30 mars 1848), je fus envoyé avec mon peloton faire une reconnaissance vers Desenzano; le temps était superbe, un soleil radieux se levait sur les bords du lac de Garde, où se miraient les belles montagnes bleues du Tyrol, déjà toutes resplendissantes de lumière. Tout à coup je vis un cavalier paraître sur la route; dès qu'il m'eut aperçu, il tourna bride et partit à fond de train, mais nous lançâmes nos chevaux au galop. — *Hurrah! les chevau-légers!* — Le cavalier est bientôt atteint, jeté à bas de cheval et fouillé par mes gens, qui trouvent sur lui la proclamation suivante: « Aux armes! l'armée de Radetzky, chassée de Milan, fuit vers Vérone! Aux armes! braves Italiens! Courage! et l'Italie sera libre! » Je questionnai cet homme, et sus par lui que le maréchal était avec son armée du côté de Brescia. Le maréchal devait être aussi sans nouvelles du reste de l'Italie et ignorer notre sort; je résolus d'aller jusqu'à lui, et, monté sur un cheval polonais ardent et fort, je partis suivi du plus brave de mes hommes.

J'arrivai au galop, le pistolet à la main, sur la place de Desenzano, et, pour effrayer les gens qui étaient là, j'ordonnai de préparer trois cents rations de fourrage pour une division de cavalerie qui allait arriver. Je repartis sans qu'on eût osé tirer sur moi; cela me rendit audacieux, et, ayant continué ma route, j'arrivai aux premières maisons de Lonato. Je lance mon cheval au galop dans les rues de la ville, et, menaçant avec mon pistolet un groupe d'hommes qui était là sur la place, j'apprends d'eux que l'armée du maréchal est à Montechiaro; je repars en ranimant l'ardeur de mon cheval, et bientôt après j'aperçois sur la route les deux hussards de l'extrême avant-garde. La joie me fit battre le cœur; j'agitai mon mouchoir blanc afin qu'ils ne tirassent pas sur moi, et remontai pendant plus d'une heure, sur cette route étroite, le courant de ce fleuve d'hommes, de chevaux et de voitures; les officiers me dirent que le maréchal était sans nouvelles de Vérone, et qu'on croyait Mantoue et Peschiera aux mains des révoltés. Impatient d'arriver, je poussais avec peine mon cheval à travers ces flots d'hommes; enfin j'aperçois le maréchal Radetzky sur une place, et, sautant à bas de cheval: « Excellence, lui dis-je, le général d'Aspre est à Vérone avec seize mille hommes; Mantoue et Peschiera sont encore à nous. » Alors le maréchal m'embrassa plusieurs fois en me serrant sur sa poitrine; le calme et la tranquillité qui régnaient sur ses traits avaient jusqu'à ce moment été loin de son cœur; l'émotion de la

joie fit rouler quelques larmes sur son visage vénérable, et, me prenant les mains avec affection, il dit qu'il songerait à mon avancement. Généraux et colonels vinrent entendre les bonnes nouvelles de Vérone, qui furent en un instant communiquées à toute l'armée; j'étais parfaitement heureux.

Je repartis, et, dépassant l'avant-garde, qui devait s'arrêter à Lonato, je continuai seul ma route vers Peschiera, le cheval de mon chevau-léger étant trop fatigué pour suivre le mien. Comme je sortais de Desenzano, je me rappelai qu'au matin on avait, à notre vue, sonné en signe d'alarme la cloche d'une petite église à droite de la route. J'y courus au galop; quelques groupes d'hommes étaient réunis devant l'église. J'arrivai comme la foudre au milieu d'eux, et, arrêtant mon cheval, j'ajustai l'un d'eux avec mon pistolet : « Il est cinq heures, lui dis-je; si dans vingt minutes cette cloche n'est pas descendue et chargée sur une voiture, je te fais sauter la cervelle. » Il tomba à genoux, se mit à gémir et à crier aux hommes qui étaient là : « Pour l'amour de Dieu! vite! vite! ayez pitié de moi, je vais être tué; vite la cloche! » Quelques-uns coururent alors à l'église détacher la cloche, et les autres attelèrent une carriole. Pour que la peur les fît aller vite, j'abaissais à chaque moment le canon de mon pistolet vers mon homme, qui se mettait alors à crier et baissait la tête comme un canard qui plonge. Il était si effrayé, que, quand voyant que je n'avais plus rien à craindre je lui dis d'être tranquille, et que sur mon honneur il ne lui arriverait rien, il n'osait encore se relever. Pour le rassurer, je lui donnai quelques pièces d'argent.

J'entrai triomphalement à Peschiera, suivi de la carriole où était cette cloche, et, voulant être le premier à annoncer au général d'Aspre à Vérone les bonnes nouvelles du maréchal et de son armée, je partis sur un cheval frais, accompagné d'une ordonnance; mais, comme ce cavalier ne pouvait me suivre assez vite, je lui dis de venir me trouver au café militaire dès qu'il serait arrivé à Vérone, et je partis en avant. J'entrai dans la ville à dix heures du soir et allai tout de suite annoncer au général d'Aspre que l'armée du maréchal était presque tout entière à Montechiaro et venait se réunir à la sienne; tous furent heureux, me serrèrent les mains et envièrent franchement mon bonheur d'avoir rejoint et d'avoir vu le maréchal : j'étais brisé de fatigue, je me jetai sur un canapé et m'endormis.

Les premiers officiers que je rencontrai le lendemain de grand matin sur la place paraissaient étonnés et joyeux de me voir. « Ah! te voilà! » me disaient-ils en m'embrassant cordialement. J'étais surpris de cette joie si démonstrative, je l'attribuais à la bonne nouvelle que j'avais apportée; mais ils l'ignoraient encore, et je ne compris rien d'abord à ce qu'ils disaient. J'appris enfin ce qui causait leur surprise.

J'avais oublié la veille, après avoir été chez le général d'Aspre, le rendez-vous donné à mon chevau-léger. Celui-ci était arrivé au café militaire, demandant partout où j'étais et fort effrayé pour moi, parce que sur la route les paysans insurgés lui avaient tiré plusieurs coups de fusil; personne ne m'ayant vu entrer dans la ville, on ne put lui dire où j'étais. Il m'avait cherché toute la nuit dans les casernes, et, ne me trouvant pas, il se lamentait en disant que j'étais sûrement tué; maintenant chacun me félicitait, les uns pour la bonne nouvelle que j'avais apportée, les autres parce qu'ils m'avaient cru mort. La joie était dans chaque regard, l'espérance dans chaque cœur. Radetzky allait venir; ce nom glorieux valait seul une armée.

III.

A cette époque, le bruit circulait généralement à Vérone et dans toute l'Italie que le gouvernement autrichien était décidé à abandonner la Lombardie et le pays de Venise. Les Italiens croyaient ou faisaient semblant de croire que la république était proclamée avec notre assentiment, et que les troupes se retiraient par ordre du gouvernement et pour toujours. L'évêque de Mantoue, par exemple, promettait aux Piémontais et espérait obtenir du maréchal Radetzky qu'il abandonnerait la forteresse et lui en remettrait le commandement. La base de toutes les idées de droit et de justice était ébranlée en ce moment; les Italiens regardaient presque comme un devoir de nous aider à évacuer le pays, et, comme des gens bien élevés qu'ils sont, ils daignaient même montrer quelque regret de nous voir partir. Quelques-uns de nos chefs, débordés par la révolte, avaient eux-mêmes, pour ainsi dire, encouragé ces idées en organisant dans les villes d'où ils étaient forcés de retirer les garnisons des gouvernemens provisoires, soit que, ne pouvant dompter l'insurrection, ils voulussent sauver les apparences et laisser croire que c'était de leur consentement que la révolution s'organisait, soit qu'ils voulussent ainsi préserver ces villes rebelles, qu'ils traitaient encore avec générosité, des horreurs de l'anarchie et des excès d'une populace en délire. Cette étincelle de liberté accordée à l'Italie devenait, au souffle de ses passions, une flamme ardente qui allait tout embraser, tout consumer.

Le gouvernement autrichien était si faible, si irrésolu à cette époque, que beaucoup dans l'armée croyaient, comme les Italiens eux-mêmes, à l'évacuation prochaine de la Lombardie. Et qu'y a-t-il là d'étonnant? On habituait ces soldats courageux et fidèles à souffrir toutes les avanies. La garde nationale occupait tous les postes; les bourgeois nous insultaient de leurs démonstrations guerrières, de leurs cocardes, de leurs écharpes tricolores; Vienne elle-même était livrée à l'anarchie;

l'empereur était sans pouvoir, et le pays était à la veille de renier ouvertement cette armée qui périssait pour sauver sa gloire. Tout nous abandonnait; mais le sentiment du droit, de l'honneur et de la justice, le besoin de dévouement, se maintenaient encore dans les rangs de l'armée; bien des officiers, et je me fais honneur de me compter parmi eux, disaient tout haut que, si le gouvernement abandonnait l'Italie, ils quitteraient à l'instant le service, ou plutôt, avant d'évacuer Vérone, ils étaient prêts à chercher le feu de l'ennemi, à périr glorieusement et les armes à la main, pour ne pas noyer leur nom dans la honte commune. Voilà ce qu'ils pensaient, ce qu'on lisait dans le feu de leurs yeux, ce qu'ils n'osaient dire, car l'exaltation a toujours contre soi un peu de ridicule; mais Radetzky allait seul relever le drapeau impérial, et des rangs de cette armée abaissée son ame énergique allait faire sortir des héros.

Le maréchal entra à Vérone le 2 avril, et laissa une partie de ses troupes pour garder les passages du Mincio; il calculait, d'après les principes de la stratégie, que, les deux extrémités de cette ligne — Mantoue et Peschiera — étant à nous, les Piémontais n'oseraient tenter de passer le Mincio et exposer ainsi leurs flancs. Cependant ce dernier cas était prévu, et, l'armée du maréchal étant alors trop faible pour défendre cette ligne et arrêter l'ennemi, ces troupes avaient l'ordre, si les Piémontais se présentaient avec des forces considérables pour forcer le passage, de faire sauter les ponts et de se replier sur Vérone. Les Piémontais ayant donc déployé toutes leurs forces sur la rive droite et attaqué avec trois brigades et vingt-huit pièces de canon Goïto, gardé par la seule brigade du général Wohlgemuth, la supériorité de leur feu obligea les nôtres de s'éloigner (ce sont les paroles de la relation italienne du général Bava, chef de l'état-major de l'armée piémontaise) après un combat court, mais très sanglant; car, bravant les ordres de leurs chefs, nos soldats et surtout ceux du régiment des chasseurs de l'empereur, qui perdirent à ce combat un petit-fils d'André Hofer, ne voulaient pas se retirer. Les Piémontais, ayant rétabli les ponts, passèrent le Mincio le 8 à Goïto, le 9 à Monzambano, le 10 à Valeggio, occupèrent ces bourgades avec leurs troupes d'avant-garde, et toutes nos forces furent alors réunies et concentrées à Vérone.

C'est au pied des dernières pentes des montagnes du Tyrol, vers le milieu d'une courbe formée par l'Adige, qu'a été bâtie la ville de Vérone. Le terrain plat et uni sur la rive droite de l'Adige s'élève tout à coup et à peu près également à un quart de lieue de la ville, formant ainsi un rapide talus sur toute la longueur d'un demi-cercle d'une lieue et demie d'étendue. Les extrémités du demi-cercle vont joindre, au-dessus et au-dessous de Vérone, celles de la courbe formée par l'Adige. C'est au-dessus de ce talus que se trouvent, à des distances

presque égales et comme une ligne de défense tracée par la nature, les villages de Chievo, Massimo, Santa-Lucia, Tomba et Tombetta, que nous occupâmes avec nos troupes, ayant l'aile droite à Chievo et la gauche à Tombetta.

Le 10 au soir, j'allai aux avant-postes devant Chievo avec deux pelotons de chevau-légers, et, ayant placé des vedettes, j'envoyai pendant toute la nuit des patrouilles jusque vers Bussolengo. Le lendemain matin, ayant reçu l'ordre de détruire un magasin à poudre qui était hors de la ligne des avant-postes, je me rendis au lieu désigné avec vingt de mes gens. Comme nous entrions, le bruit des éperons sur les dalles me fit songer que nous pourrions bien sauter en l'air avant d'avoir exécuté cette commission de confiance, et il y avait vraiment de quoi nous faire sauter bien haut. Nous versâmes de l'eau dans les tonneaux, et en moins d'une heure six cents quintaux de poudre ne furent plus qu'une boue noire et épaisse.

L'après-midi, mes patrouilles envoyées à de grandes distances n'ayant pas rencontré l'ennemi, je rangeai mes soldats dans la cour d'une ferme, fis débrider pour donner l'avoine aux chevaux et allai m'asseoir dans une chambre; mais voilà qu'au bout d'un moment une violente détonation fait voler les vitres en éclats. Je m'élance dans la cour. L'ennemi devait être bien près. Je me précipite vers la porte de la cour, résolu à la défendre contre les premiers qui allaient venir fondre sur nous; mais, ne voyant rien venir, j'envoyai une patrouille à la découverte. Une poudrière qui venait de sauter du côté de Bussolengo avait causé cette alarme et tout cet effroi.

Le lendemain 12 avril, le maréchal fit attaquer Castelnovo par la brigade Taxis. Quelques bataillons de volontaires et les jeunes gens que la princesse Belgiojoso avait amenés de Naples s'étaient jetés dans ce bourg, situé sur la route de Vérone à Peschiera, pour intercepter ainsi nos communications avec cette forteresse. Ils se défendirent comme des désespérés. Les raquettes à la congrève mirent le feu aux maisons, et les pauvres habitans, que les volontaires avaient forcés de rester pour les aider et barricader les rues, périrent presque tous brûlés et étouffés. Le soir, la brigade Taxis rentra à Vérone. Le courage, le dévouement que montrèrent dans ce combat les officiers les firent aimer des soldats de cette brigade, composée d'Italiens; beaucoup restèrent fidèles au drapeau impérial, et le soir ils criaient en défilant sur la place : « Vive l'empereur! vivent nos braves officiers! nous les suivrons partout. » Ils menaient avec eux parmi les prisonniers un prêtre qu'ils avaient pris les armes à la main; ils l'avaient affublé d'un shako et d'une buffleterie blanche qui faisait sur sa longue soutane noire le plus plaisant effet.

Le jour suivant (13 avril), je partis à quatre heures du matin avec

la brigade Gjulai, dont mon escadron faisait partie, pour transporter un convoi de munitions et deux compagnies d'artillerie à Peschiera. Ces troupes entrèrent par la porte de la rive gauche du Mincio pendant que Charles-Albert, des hauteurs de la rive droite, ouvrait le feu contre les remparts de la forteresse. Comme nous étions tout près de Castelnovo, j'y allai. De toutes les maisons, cinq seulement, qui étaient isolées, avaient encore leurs toits; toutes les autres étaient brûlées, les décombres fumaient encore; les rues étaient pleines de cadavres, hommes, femmes et enfans à demi rôtis, que mangeaient les chiens du voisinage attirés par l'odeur : c'était un spectacle horrible. Près de l'église, une vieille femme raidie par la mort était étendue sur le dos; ses cheveux blancs trempaient dans une mare de sang, et sa main tenait encore la main d'une toute jeune fille dont la flamme avait consumé les vêtemens. Singulière sensibilité que celle des soldats! Pendant que le massacre commençait à la lueur de l'incendie et qu'ils perçaient à coups de baïonnette ceux de nos déserteurs qu'ils venaient de prendre les armes à la main combattant contre nous, voilà qu'une petite chèvre blanche s'échappe dans la rue; aussitôt on la prend, on la porte à l'écart pour qu'il ne lui arrive pas de mal, et chacun de la caresser, de lui chercher de l'herbe fraîche. — C'était une si gentille petite bête! vraiment il faudrait n'avoir pas de cœur pour lui faire du mal! disaient ces hommes dont les mains étaient rouges de sang. — Nous ne rentrâmes à Vérone que le jour suivant à deux heures du matin, après avoir été vingt et une heures en marche; le sirocco soufflait, et nos gens, éprouvant pour la première fois l'effet de la molle chaleur qu'amène ce vent, se traînaient péniblement. Trois jours après, la municipalité de Bussolengo envoya quelques hommes à Castelnovo pour enterrer les morts; ils retirèrent encore des décombres plus de quatre-vingts cadavres.

Le lendemain de notre rentrée à Vérone, l'adjudant-général Schlitter vint au camp, et il eut la bonté de me commander comme officier d'ordonnance auprès de la personne du maréchal. Malgré l'honneur que ce choix faisait rejaillir sur moi, je ne répondis d'abord à la communication de l'adjudant-général qu'en le priant de me laisser près de mes soldats; ils m'étaient attachés, et j'espérais un jour me distinguer avec eux dans quelque affaire brillante; cependant, cédant aux conseils de mes camarades, je finis par accepter l'honneur qui m'était offert.

Nous restâmes dans l'inaction jusque vers la fin d'avril. Le 22, les Piémontais, ayant fait une grande reconnaissance vers Villafranca, passèrent le Mincio, et occupèrent les jours suivans les fortes positions de Custoza, Sommacampagna, Sonna, San-Giustina et Palazuollo, pour empêcher les communications entre Vérone et Peschiera. Toute notre armée fut alors concentrée à Vérone. Nous ne possédions plus dans

toute l'Italie que Vérone, Mantoue, les deux petites forteresses de Peschiera et de Legnano, et le terrain que couvraient nos avant-postes. Nous n'avions plus de communications avec le reste de l'empire que par la route du Tyrol, sur la rive gauche de l'Adige; le Tyrol était plein de bandes armées qui gardaient les passages des montagnes; les *crociati*, unis aux troupes italiennes qui à Trévise et à Udine avaient passé aux révoltés, allaient couper les ponts et détruire les routes jusque dans la Carinthie, et l'armée qui aurait dû se rassembler sur l'Isonzo pour venir nous mettre en état de reprendre l'offensive était encore à créer.

La position que les Piémontais venaient de prendre entre Sonna et San-Giustina nous coupait la communication directe avec Peschiera; mais, le maréchal ayant fait jeter un pont sur l'Adige à Pontone, village sur la rive gauche à trois lieues au-dessus de Vérone, nous pouvions faire passer sur la rive droite des troupes envoyées de Vérone, soit pour rétablir la communication avec Peschiera, soit pour tomber avec avantage sur le flanc gauche et les derrières de l'armée piémontaise, et pour l'empêcher surtout d'occuper la rive droite de l'Adige, d'où le feu des Italiens aurait pu nous intercepter la route du Tyrol. La brigade Wohlgemuth fut choisie pour garder ce passage, et elle occupa la forte position de Pastrengo sur la rive droite, couvrant ainsi le pont et poussant ses avant-postes jusqu'à Cola et Pacengo, sous les murs de Peschiera.

Les Piémontais sentaient combien il leur importait de nous ôter les moyens d'opérer sur la rive droite, et ils résolurent de prendre l'offensive. Le 28 avril, dans l'après-midi, ils opérèrent quelques mouvemens qui firent juger au général Wohlgemuth qu'il serait attaqué le lendemain; il envoya aussitôt un officier de hussards à Vérone avec cette nouvelle, et je partis à la nuit tombante, par ordre du maréchal, pour annoncer au général Wohlgemuth que l'archiduc Sigismond allait venir le soutenir et joindre sa brigade à la sienne; mais le général s'était assuré, — grace à de nombreuses et hardies patrouilles de hussards qu'il avait mises en campagne, — que les Piémontais se préparaient à envoyer contre lui des forces considérables. Il me recommanda donc de prier le chef de l'état-major de faire sortir quelques troupes de Vérone sur la rive droite, pour attaquer par derrière les corps nombreux dont il allait avoir à soutenir l'attaque.

Comme le général Wohlgemuth l'avait prévu, Charles-Albert, laissant le premier corps d'armée pour garder, pendant le combat, les positions entre Custoza et Sonna, vint l'attaquer (29 avril) avec tout le second corps, toute la division de réserve et la brigade de la reine. Wohlgemuth n'avait que sa brigade et celle de l'archiduc; mais son énergie doublait ses forces : il soutint jusqu'à quatre heures de l'après-

midi ce combat inégal avec un courage admirable, espérant, attendant l'effet de l'attaque des troupes sorties de Vérone pour prendre l'ennemi par derrière. Les Piémontais ayant débordé sa droite, malgré la résistance héroïque de six compagnies de chasseurs commandées par le colonel Zobel, il fut forcé d'envoyer aux troupes qui gardaient la gauche de sa position, en s'appuyant à l'Adige, l'ordre de la retraite; le mouvement rétrograde commença, mais sur une seule route qui menait au pont par une pente rapide et sur un terrain coupé de fossés pleins d'eau et de vignes en festons, qui ne permettait pas de s'échelonner.

Wohlgemuth se retirait tranquille et fier, suivi du major Knesevich, commandant un bataillon de Croates, qui, enflammé de l'ardeur de son chef, avait attendu, pour se retirer, que le général vînt lui en donner l'ordre en personne. Tout à coup un jeune officier piémontais, suivi d'une vingtaine de cavaliers, s'élança courageusement sur le bataillon, et voulut saisir le drapeau; il tomba criblé de balles, et, nos gens ayant pris les lettres qu'il avait sur lui, nous apprîmes que c'était le marquis de Bevilacqua, d'une des plus nobles familles de l'Italie; une de ces lettres était d'un ami qui lui disait qu'il ne pouvait supporter la douleur de son absence, et qu'il viendrait à Peschiera le 30 avril, dans l'espoir de le presser sur son cœur. Les sentimens chevaleresques qui animaient notre armée nous firent admirer le courage du marquis de Bevilacqua et regretter sa perte. Nous étions fiers d'avoir de tels ennemis à combattre.

Nous perdîmes beaucoup de monde à cette affaire; malgré le courage du major comte Festetics, trois cents hommes d'un bataillon du régiment de Piret ne purent regagner le pont et furent faits prisonniers. Pendant que Wohlgemuth soutenait cette lutte glorieuse, la brigade Rath sortait de Vérone pour faire une démonstration contre les positions des Piémontais entre Sonna et Palazuollo; mais ces positions étaient garnies de troupes, et dans l'après-midi la brigade Taxis, plus tard la brigade Liechtenstein, ayant été envoyées pour soutenir la brigade Rath, ces troupes s'avancèrent jusque vers l'Osteria del Bosco; malheureusement, elles ne purent échanger de là que quelques coups de canon avec l'ennemi.

Les Piémontais, encouragés par les succès qu'ils venaient d'obtenir, excités par les Lombards, qui, tranquilles spectateurs de la guerre, spéculaient sur leur courage, crurent, comme on le leur assurait, que les troupes italiennes que le maréchal avait encore avec lui à Vérone n'attendaient qu'une occasion favorable pour passer du côté de l'insurrection. Ils se flattèrent aussi que les Hongrois, ayant connaissance du mouvement libéral qui agitait leur patrie, sympathiseraient avec eux, et refuseraient de se battre pour une cause contraire à leur opinion. Ainsi bercés de folles illusions, ils résolurent de faire une grande

reconnaissance jusque sous les murs de Vérone. Ils comptaient sur un brillant succès; mais cette entreprise téméraire fut encore plus mal exécutée qu'elle n'avait été conçue. Leur chef connaissait mal le terrain sur lequel il allait opérer, et croyait pouvoir dominer par sa volonté les diverses phases du combat; il ignorait que, sur ce terrain planté d'arbres épais, coupé de grands amas de pierres en forme de digues, l'impulsion une fois donnée, il perdrait entièrement de vue les troupes et ne serait plus maître de diriger l'action; chaque capitaine allait être abandonné à lui-même dans l'attaque d'une ligne qui avait plus d'une lieue d'étendue. Les divers corps avaient d'ailleurs reçu l'ordre, dès qu'ils seraient arrivés aux positions qu'ils devaient occuper avant la bataille, d'attendre des ordres ultérieurs pour engager le combat, et même de ne prendre aucune initiative, s'ils remportaient quelque avantage, et parvenaient à forcer sur quelque point notre ligne de défense.

Ce fut le 5 mai au soir que Charles-Albert se décida à faire attaquer les positions que nos troupes occupaient devant Vérone. Notre aile droite était à Croce-Bianca, le centre à Santa-Lucia, l'aile gauche à Tomba, et ce fut à San-Massimo, village entre Croce-Bianca et Santa-Lucia, que le roi de Sardaigne résolut de forcer notre ligne de défense. Voici en peu de mots quel était l'ordre d'attaque des Piémontais. A gauche, la troisième division, conduite par le général Broglia, devait attaquer Croce-Bianca; au centre, la première division, sous les ordres du général en chef Bava et soutenue par la division de réserve, marcherait sur San-Massimo, et commencerait l'attaque; à droite, la seconde division, commandée par le général Passalacqua, attaquerait Santa-Lucia. La première division, soutenue de toute la division de réserve, forcerait la ligne des Autrichiens à San-Massimo, et, lorsque les deux autres divisions se seraient emparées des villages de Croce-Bianca et de San-Massimo, elles s'arrêteraient sur le bord du talus qui domine la plaine de Vérone, et attendraient de nouveaux ordres. Quatre pages de dispositions marquaient ensuite chaque moment du combat, tout devait se passer comme sur un champ de manœuvre, et, pour ainsi dire, la montre à la main.

La principale et véritable cause de la malheureuse issue de cette entreprise, c'est que les chefs de corps piémontais furent instruits trop tard des dispositions du combat, et quand, le 6 au matin, ils se mirent en mouvement, personne, excepté quelques généraux, n'avait pu prendre connaissance du plan d'attaque. Il arriva ainsi que la première division, qui aurait dû forcer notre ligne à San-Massimo, alla attaquer Santa-Lucia; la seconde division n'arriva qu'à une heure de l'après-midi à la place où elle devait agir, et la troisième, qui n'obtint aucun

succès à l'aile gauche, fut repoussée avec perte de Croce-Bianca, et se retira dans le plus grand désordre.

La brigade d'Aoste, soutenue de la brigade des gardes et suivie de la division de réserve, arriva seule à l'heure dite, et commença l'attaque contre Santa-Lucia sur les dix heures du matin. Les Piémontais s'élancèrent à l'assaut des maisons et du cimetière, qui fut pris et perdu plusieurs fois; malgré leur nombre, ils furent, après un violent combat, repoussés et obligés de se retirer à quelque distance pour attendre l'arrivée de leur seconde division; le combat fut continué à coups de canon, et, la seconde division étant arrivée à une heure de l'après-midi, les Piémontais revinrent à l'assaut. Les nôtres résistèrent bravement, et défendirent le cimetière et le village avec un courage héroïque; mais ils furent écrasés par le nombre et obligés d'évacuer Santa-Lucia. Pendant ce temps, la troisième division piémontaise, commandée par le général Broglia, attaquait Croce-Bianca; le général d'Aspre l'ayant vaillamment repoussée et mise en pleine déroute, les Piémontais, craignant qu'il ne vînt tomber sur le flanc gauche de leur première division à Santa-Lucia, commencèrent à opérer un mouvement de retraite; il était environ trois heures. Le maréchal, voyant le brillant avantage remporté par le général d'Aspre, m'envoya porter au général comte Wratislaw l'ordre d'attaquer Santa-Lucia avec toutes ses forces. L'archiduc François-Joseph était là, tranquille au milieu des boulets qui volaient de toutes parts et brisaient autour de lui les arbres du chemin; il animait au combat ces troupes qui bientôt allaient être son armée, lorsqu'une batterie ennemie, cachée par les plantations de mûriers, tira à mitraille et nous envoya une grêle de balles. L'archiduc Albert fut couvert de terre et de branches brisées, le cheval du général Wratislaw fut traversé par une balle; d'autres projectiles percèrent le pan de ma redingote et aplatirent le fourreau de mon sabre. Nos troupes s'élancèrent en avant, et le lieutenant-colonel Leitzendorf, le général Salis et moi courant à cheval à la tête d'un bataillon de grenadiers de l'archiduc Sigismond et de quelques compagnies du régiment de Geppert et les excitant de nos cris, nos soldats se jetèrent sur les bataillons ennemis la baïonnette en avant; les balles volaient de toutes parts. Leitzendorf tomba frappé à mort, et je vis le général Salis. atteint en pleine poitrine, se pencher sur le cou de son cheval; j'allai à lui, le sang lui sortait d'entre les épaules; il me dit d'une voix mourante de le faire porter..... je ne pus entendre où; nos gens le reçurent dans leurs bras. Les *bersaglieri* défendaient bravement l'entrée du village. les grenadiers et les soldats de Geppert tombaient sous le feu ennemi; mais, soutenus par un bataillon de *Prohaska* et par les chasseurs du colonel Koppal, ils enfoncèrent les bataillons de la brigade Cuneo; rien

ne put les arrêter; les Piémontais prirent la fuite; les nôtres rentrèrent dans Santa-Lucia : la victoire était à nous.

Le général comte Clam, venant de Tomba, arriva en ce moment avant les Piémontais sur leur ligne de retraite : il attaqua aussitôt la tête de leur second corps, qui était en pleine déroute. La confusion fut extrême, presque tous les bataillons se débandèrent, comme l'avouent les Piémontais; mais ce terrain planté de mûriers, sur lequel on ne voyait pas à cinquante pas devant soi, les sauva d'une destruction complète en empêchant les nôtres de voir ce désordre et d'en profiter. L'ennemi put donc à la nuit reprendre les positions qu'il avait quittées le matin.

La route et les chemins qui traversent Santa-Lucia étaient couverts de cadavres, les maisons trouées par les boulets, les arbres brisés, le clocher de l'église tout percé à jour, les jardins pleins de débris et d'armes abandonnées. L'affaire avait été sanglante, et les Piémontais avaient combattu avec une grande bravoure; on voyait partout, pendant le combat, leurs officiers s'élancer en avant et exciter leurs gens. —*Allons! en avant! en avant! Courage! la victoire est à nous,* entendait-on crier de toutes parts en français. Ces hommes intrépides étaient des Savoyards de la brigade d'Aoste, comme je m'en assurai par les lettres trouvées sur les morts; leurs officiers et ceux des nôtres qui étaient tués s'étaient bien exposés; ils étaient frappés en pleine poitrine, et leurs corps percés de plusieurs balles. C'était un glorieux combat; on s'était battu avec un élan, un acharnement extrême, comme il convient à des hommes, et la victoire avait été bien disputée. Je fus étonné surtout, au commencement de l'affaire, de voir avec quelle hardiesse les Piémontais menaient leurs canons jusqu'au milieu de la ligne de nos tirailleurs, et la rapidité avec laquelle leurs sapeurs, malgré notre feu, abattaient les peupliers de la route pour garantir les pièces des attaques de la cavalerie.

Nous étions tous fiers et heureux d'avoir vu l'archiduc François-Joseph, notre futur empereur, et les princes de la maison impériale partager nos dangers; le sentiment de respect qu'inspirait l'héritier futur de tant de puissance se changea en sentiment d'admiration, d'amour et de reconnaissance, quand on le vit venir combattre avec nous, partager nos dangers et abaisser la grandeur de sa race devant le suprême niveau de la mort. La guerre d'Italie était, à vrai dire, une guerre charmante; c'était un duel élégant entre gens courtois et bien élevés; la campagne était parée de fleurs, l'air était embaumé, et le soir d'un jour de combat, assis sur les coussins de velours du salon de quelque élégant palais, nous respirions l'air frais de la nuit, écoutant les chants nationaux de nos soldats et prenant des sorbets dans des coupes de cristal. Nous vivions dans l'abondance et la joie. Le jeu, le

vin, les femmes, tout était là pour qui voulait s'étourdir; nos soldats étaient bien nourris, bien vêtus, bien payés, et nous, gais et insoucians comme de vrais lansquenets, nous ne rêvions plus que combats et sanglantes mêlées : c'étaient là nos plaisirs et nos fêtes. Depuis la campagne de Lombardie, j'ai vu la guerre sous un aspect plus sévère; j'ai vu des hommes tomber autour de moi, rongés par les maladies contagieuses ou épuisés par la faim : spectacle navrant que celui de ces soldats naguère pleins de courage et de vie, et qui, au lieu de succomber glorieusement sur le champ de bataille, mouraient glacés par la fièvre, noircis par la gangrène ou dans les convulsions du choléra; mais l'éclat de la gloire a recouvert tout cela, et comme alors je comprends le charme étrange qu'il y a dans la vie de guerre, et que nulle part, mieux que dans cette lutte incessante contre les faiblesses du corps, l'ame humaine ne montre toute sa puissance, ne révèle toute sa valeur.

Le lendemain du combat, comme je passais devant le cimetière de Santa-Lucia, nos gens m'offrirent des bagues et de petits crucifix qu'ils avaient pris aux officiers piémontais restés sur le champ de bataille. J'en achetai pour quelques florins; mais bientôt je fus pris d'un regret superstitieux d'avoir privé les corps de ces braves de ces derniers souvenirs qu'ils tenaient peut-être d'une mère ou d'une amie, et, revenant sur mes pas, je les jetai dans la fosse commune, qui était encore ouverte. Presque tous les soldats piémontais portaient des scapulaires, beaucoup avaient des livres de prières dans leurs poches; l'un d'eux avait encore sur lui une lettre de sa mère écrite en français. Elle lui disait « qu'elle prierait pour lui la sainte Vierge; qu'il soignât sa santé et se tînt les pieds chauds de peur de s'enrhumer. » Pauvre mère!

Les Piémontais avaient regagné leurs positions, et le maréchal ne pouvait, avec sa faible armée, reprendre l'offensive avant l'arrivée du corps d'armée que le général comte Nugent devait lui amener. Quelques jours d'attente et d'inaction succédèrent donc à l'affaire de Santa-Lucia. C'est pendant cette courte trêve que le général baron d'Aspre eut la bonté de me nommer capitaine dans son régiment, premier régiment d'infanterie de l'empereur; cet avancement me causa une grande joie et m'attacha à lui par les liens d'une éternelle reconnaissance. Je gardais d'ailleurs mon poste auprès du maréchal; j'étais heureux de vivre près de lui. Il était d'une bonté parfaite pour ses officiers, et ses soldats l'adoraient; j'en ai vu à qui l'émotion et la joie, quand il leur parlait, amenaient les larmes aux yeux. Sa générosité était proverbiale dans l'armée; il se plaisait à avoir un grand nombre d'officiers réunis à sa table; s'il l'eût pu, il aurait invité toute l'armée. Le matin, il avait l'habitude de jeter des pièces d'argent aux pauvres qui se rassemblaient sous ses fenêtres, et souvent, au point du jour, comme je dormais sur un sofa dans le salon devant sa chambre, j'étais réveillé

par les cris impatiens de ces impudens mendians qui venaient demander à la générosité du maréchal ce tribut quotidien. Quand je voulais les chasser, il riait de mon indignation. Quoiqu'il fût obligé de prendre les mesures les plus énergiques, bien souvent il fermait par pitié les yeux là où il aurait été obligé de punir, et pourtant il n'était pas aimé des Italiens de la ville; les femmes surtout témoignaient avec affectation que toutes leurs sympathies étaient aux Piémontais; lorsqu'ils furent défaits à Santa-Lucia, elles se vêtirent de deuil. L'une d'elles, Mme Palm....., ce qui m'étonna d'une personne aussi distinguée, portait pendu à son cou un portrait de *Pio nono* aussi grand que la main, et des bouffettes de rubans tricolores partout où elle en pouvait mettre; elle se tenait continuellement à sa fenêtre, épiant tous nos mouvemens et à l'affût de toutes les mauvaises nouvelles. D'autres femmes renchérissaient encore sur les démonstrations de Mme Palm...... La comtesse Gr...., armée d'un poignard, descendait de son balcon, crachait sur l'uniforme d'un officier de mon régiment que l'on conduisait prisonnier par les rues de Milan, et le traitait de *chien d'Allemand* et de *valet de bourreau*. Une jeune personne, dans un grand dîner chez le comte B...., refusait d'un plat dont on lui offrait : « Non, merci, disait-elle en minaudant, je n'ai plus faim; cependant, si c'était le cœur d'un Croate, je le mangerais tout entier. » En Autriche aussi, les femmes suivaient nos opérations avec sollicitude : elles souhaitaient ardemment le triomphe de nos armes; elles nous encourageaient, mais elles savaient manifester leur sympathie plus simplement et plus dignement. Qui de nous n'avait pas une mère ou une sœur, une femme qui, agenouillée dans le coin obscur de quelque église, priait le ciel avec ferveur à la pensée de nos dangers? De toutes les parties de l'empire, des masses de linge et de charpie arrivaient sans cesse à Vérone, et plus d'une pauvre fille, obligée de vivre du travail de ses mains, prenait sur les heures de la nuit pour ajouter à ces dons généreux le denier de la veuve.

Grace aux soins et à l'infatigable activité du comte Pachta, intendant-général de l'armée, les vivres ne manquaient pas, quoique toute l'armée fût depuis plus d'un mois réunie à Vérone, et malgré notre éloignement du centre de l'empire. La route du Tyrol, la seule voie par laquelle les transports pouvaient nous arriver, était souvent encombrée par des files de voitures qui amenaient des provisions et des fourrages, et par les troupeaux qui venaient de la Moravie et même de la Bohême. Nous vivions dans l'abondance; mais notre position devenait chaque jour plus critique, et il fallait vraiment beaucoup de force d'ame ou d'insouciance pour ne pas être inquiet de l'issue de la guerre. Les généraux Ferraris, Durando et La Marmora occupaient la Vénétie avec vingt mille hommes de troupes romaines, suisses et vénitiennes;

Zucchi gardait, avec cinq ou six mille hommes, la forteresse de Palmanuova; le vieux général Pepe venait d'arriver à Bologne avec douze mille Napolitains; des corps toscans, des bataillons de Lucquois, de Parmesans, d'étudians de toutes les universités de l'Italie, bloquaient Mantoue sur la rive droite du Mincio. Tout le pays était en pleine révolte : chaque ville, chaque village était armé; l'escadre napolitaine, unie à celle de Sardaigne, allait bloquer la flotte autrichienne dans le port de Trieste. Nous étions depuis une semaine sans nouvelles du général Nugent. Notre armée se montait à peine à trente mille hommes, et Charles-Albert était, avec soixante mille Piémontais, aux portes de Vérone.

IV.

Le 15 mai au matin, le maréchal, n'ayant pas encore reçu de courrier du général Nugent, me fit appeler et me chargea d'aller, avec toute la vitesse qui me serait possible, lui porter l'ordre de marcher sur Vérone, sans s'arrêter à l'attaque des villes de Trévise et de Vicence, qui étaient occupées par l'ennemi. D'après les dernières nouvelles, le général Nugent devait être à Conegliano avec son corps d'armée; mais les communications étaient tellement interceptées, que, pour y arriver sans risquer d'être pris par les bandes de *crociati*, il fallait remonter jusqu'en Tyrol, suivre le Pusterthal, passer par la Carinthie et redescendre en Italie par Udine. Ce voyage exigeait plusieurs jours. Le général Mengewein, qui connaissait parfaitement tout le pays, me fit un plan des divers chemins par lesquels je pourrais, sans remonter jusque dans le Tyrol, essayer de passer, en traversant les montagnes, de la vallée de l'Adige dans celle de la Brenta par le Val-d'Ampezzo, ou dans celle de la Piave par le Val-Sugana, pour gagner ensuite Conegliano; puis, le maréchal m'ayant souhaité bonne chance, je partis heureux et plein de joie. J'allais traverser un magnifique pays, revoir le général Nugent, beaucoup d'officiers de son armée que je connaissais, et j'espérais arriver encore à temps pour prendre part aux combats qu'ils auraient à soutenir contre les troupes ennemies qui occupaient la Vénétie. A trois heures, j'étais à Roveredo; le colonel Melzer, du régiment Prince-Schwarzenberg, me dit qu'il était impossible de passer par le Val-d'Ampezzo, qui était gardé par les insurgés. Une tentative qu'il avait faite quelques jours auparavant pour forcer le passage lui avait même coûté plusieurs de ses meilleurs soldats. Je continuai donc ma route, arrivai à Trente à la nuit tombante, et, quittant la vallée de l'Adige, j'entrai dans le Val-Sugana.

La nuit était superbe, je voyageais avec une extrême vitesse. J'allai jusqu'à Primolano, et m'arrêtai chez le général Rossbach, qui gardait

cette vallée avec quelques troupes. Malgré l'heure avancée de la nuit, je le trouvai encore tout armé : ses avant-postes avaient été attaqués quelques heures auparavant, et, quand je le priai de me donner un guide et douze chasseurs déterminés avec lesquels je voulais tenter de forcer le passage ou suivre quelque sentier dans la montagne, pour toute réponse il ouvrit la fenêtre, et je vis toutes les pentes des montagnes couvertes d'une double ligne de feux des bivouacs ennemis. Je repartis alors pour Trente sans perdre une minute. Le pays que je traversais était admirable : partout des torrens, des rochers, des cascades et des lacs au fond des vallées. Quand je me remis en route, le soleil se levait; ses premiers rayons doraient la rosée sur l'herbe des prairies élevées; les oiseaux chantaient, et les lacs, couverts de vapeur, reflétaient les teintes argentées du ciel blanchi par les premières clartés du jour. Je fus bientôt à Trente, d'où je repartis sans m'arrêter : j'avais perdu plus de vingt heures; maintenant j'étais en plein Tyrol. Quel contraste avec les plaines de l'Italie que je venais de quitter! Là, des villages brûlés, des champs arides et sans culture; ici, de vertes prairies, des ruisseaux, des moulins cachés sous les saules, des clochers et des maisons blanches perdues dans la verdure des grands arbres. En Lombardie, des regards haineux, des désirs de vengeance; dans le Tyrol, les habitans, heureux de me voir, venaient me serrer les mains, écouter tout émus le récit du glorieux combat de Santa-Lucia. De fraîches jeunes filles apportaient à l'officier autrichien des bouquets de fleurs des Alpes.

Les postillons, bien payés, faisaient voler ma voiture sur les routes. Je traversai Villach, saluai de loin les montagnes de l'Autriche, et, suivant quelque temps la rive gauche du Tagliamento, j'arrivai à Udine le 18 mai à une heure de l'après-midi, et à Conegliano vers minuit. J'allai aussitôt chez le général comte Nugent : il était seul; la fatigue et le travail avaient rouvert ses blessures. Il venait de remettre le commandement au général comte Thurn, et son corps d'armée avait déjà passé la Piave à l'entrée de la nuit. Je voulus partir tout de suite, malgré les représentations des officiers, qui m'assuraient que le pont jeté sur la Piave, près de Conegliano, était déjà enlevé; une barque est bientôt trouvée, et j'aurais passé la Piave à la nage plutôt que de rester en arrière. J'arrivai au pont : une de nos sentinelles voulut m'arrêter; mais, forçant la consigne, je m'aventurai sur les planches et parvins à l'autre bord. Le fait est que, soit que les chevalets eussent déjà cédé sous le poids, ou que les pluies eussent gonflé la rivière, l'eau soulevait les planches et passait par-dessus.

Je marchai toute la nuit sur la Strada-Posthuma (1), laissant Trévise

(1) Ancienne voie romaine.

sur la gauche, et au point du jour j'atteignis l'arrière-garde, qui s'était arrêtée. Quelques officiers de hulans dormaient, penchés sur le cou de leurs chevaux; je les reconnus, et, enviant leur paisible sommeil, je les réveillai brusquement, pour m'amuser de leur mauvaise humeur et de leur surprise. En traversant Castelfranco, je vis de loin, sur son balcon, la belle fille du docteur dont j'avais visité la galerie de tableaux à mon arrivée en Italie. Je m'arrêtai un moment pour la contempler, mais je passai ensuite humblement sous ses yeux sans oser lever la tête; quelques mois auparavant, elle m'avait vu dans mon brillant uniforme, monté sur un cheval ardent et plein de feu, et maintenant, mouillé, pâle de fatigue, je marchais péniblement au milieu des traînards dans la boue du chemin. Enfin, après avoir traversé Citadella, j'arrivai à Fontenive, village sur la rive gauche de la Brenta, où le général comte Thurn s'était arrêté. Le pont sur la rivière était couvert de térébenthine et de poix, et une bande d'insurgés allait y mettre le feu, quand les hulans de l'avant-garde, s'élançant sur eux, les dispersèrent. Je pus alors m'arrêter; j'étais au milieu des braves troupes qui allaient rejoindre le maréchal à Vérone. Les officiers m'entourèrent bientôt, et me dirent quelles fatigues ils avaient souffertes, quelles difficultés, quels obstacles ils avaient surmontés; partout les ponts brûlés, l'immense digue sur le Tagliamento détruite dans plusieurs endroits. L'ennemi, ayant garni de canons les têtes de pont élevées au temps des grandes guerres avec la France, défendait le passage sur tous les points; mais l'audace et l'habileté du général Nugent avaient triomphé de ces obstacles. Une brigade, remontant la Piave sur la rive gauche, était allée franchir cette rivière près de ses sources pour descendre sur la rive droite et tourner l'ennemi; dans cette marche hardie, les soldats avaient suivi des chemins étroits au milieu des rochers sur le bord des précipices, — des chemins si dangereux, que les gens du pays ne pouvaient croire que la cavalerie eût osé s'y hasarder.

Le jour suivant, au lever du soleil, l'armée se mit en marche; le général Thurn voulait tenter une attaque sur Vicence. A deux heures, la tête de la colonne n'étant plus qu'à un quart de lieue de la ville, l'avant-garde, formée de deux compagnies de *Banater* (1) et d'un peloton de hulans commandé par le lieutenant comte Zichy, s'avança jusqu'aux premières maisons qui bordaient la route. De ces maisons, occupées par l'ennemi, partit une grêle de balles qui renversa les premiers rangs des *Banater;* ceux-ci s'arrêtèrent, puis reculèrent en désordre devant ce feu meurtrier. Le comte Zichy, indigné, s'élança de son cheval, saisit un fusil et les ramena au combat; mais, comme

(1) Soldats du 12e régiment d'infanterie des frontières militaires, qui se lève dans le district du *banat* de Temeswar dont Pancsowa est le chef-lieu.

il franchissait une barricade, il tomba frappé au-dessus de l'œil gauche d'une balle qui lui fracassa le crâne, et il roula dans le fossé de la route. Je courus à lui : il remuait encore, j'essayai de le retirer et de l'amener sur le bord ; mais je glissais dans son sang, et mes efforts étaient inutiles. Les balles volaient de toutes parts, les tirailleurs ennemis allaient nous entourer; je pris alors le sabre de Zichy et déchirai son uniforme, que je n'avais pas le temps d'ouvrir, pour prendre sur sa poitrine le portrait de sa femme. Un peu de vie restait encore au blessé, car il croisait fortement les bras sur sa poitrine, pensant peut-être qu'un soldat ennemi venait lui enlever ce souvenir; ce pauvre Zichy n'était marié que depuis quelques semaines. Le général Thurn arriva bientôt avec des troupes fraîches; les premières maisons furent prises d'assaut, l'ennemi recula. Le combat était dans toute sa violence. Les balles et la mitraille sifflaient dans l'air; le général prince Edmond Schwarzenberg s'avança pour exciter les soldats en marchant à leur tête : j'étais près de lui ; une balle frappa mon cheval, qui roula sous moi. Nos hommes tombaient sous le feu violent de l'ennemi, les tuiles et les poutres embrasées roulaient du haut des toits des maisons incendiées, et je priais en vain le général Thurn de moins s'exposer. Ce ne fut que lorsqu'il eut vu de nouveaux bataillons se déployer dans les jardins et le feu de l'artillerie de la ville redoubler, qu'il ordonna de cesser le combat; la brigade d'avant-garde, s'étant alors retirée jusqu'aux premières maisons, à l'entrée du faubourg, campa, ainsi que toute l'armée, dans les prairies à droite et à gauche de la route. Je n'avais plus de cheval; je n'appartenais à aucun des corps réunis devant Vicence, mauvaise chose à la guerre, où chacun ne songe qu'à soi; mais, comme je regardais d'un œil d'envie les belles baraques que quelques officiers, aidés de leurs soldats, s'étaient construites avec ces paillassons à vers à soie que l'on trouve dans toutes les maisons des villages d'Italie, l'un d'eux vint à moi et m'offrit un gîte, et nous voilà devisant gaiement en attisant le feu sous la marmite; puis, étendus sous la couverture de son cheval, dans l'herbe de la prairie, nous dormîmes jusqu'au matin, sans nous gêner, ma foi, car le lit avait bien dix arpens.

Au point du jour, 21 mai, l'armée se remit en marche. Le général Thurn avait renoncé à attaquer Vicence, et nous tournâmes la ville par le nord en côtoyant les pentes du mont de la Crocetta. — Je restai en arrière pour faire enterrer Zichy à une place où sa famille pût le retrouver un jour; mais, à ma grande surprise, en m'approchant du lit improvisé où on avait déposé le corps du lieutenant, je m'aperçus qu'il vivait encore, quoiqu'il eût le crâne brisé. Quand il entendit le bruit des chevaux et des armes, il souleva de sa main mourante le drap qui couvrait sa tête et se dressa sur son séant : son œil s'anima,

puis se ferma, et sa tête retomba sur la paille; ce regard était son adieu à la vie; il vécut encore quarante-huit heures, mais sans retrouver sa connaissance. — Les fermes et les villages, sur la route que nous suivions, étaient remplis de provisions que les paysans, surpris et ne s'attendant pas au passage de l'armée, n'avaient pas eu le temps de cacher : les étables étaient pleines de bestiaux, et chaque régiment eut bientôt à sa suite quelques bœufs et quelques moutons; mais les soldats, comme d'habitude, faisaient de ces vivres un scandaleux gaspillage. J'en vis une bande, à l'arrière-garde, enlever un gros morceau de la culotte d'un bœuf encore vivant qui ne pouvait plus marcher, et jeter ensuite l'animal tout sanglant dans le fossé de la route; il est vrai que le temps leur manquait pour le dépecer. Plus loin, comme je voyais fusiller un autre bœuf dans un pré, j'allai, fort en colère, réprimander les soldats; mais je ne pus m'empêcher de rire quand ils me dirent que c'était un bœuf qui avait voulu déserter, et qu'ils venaient d'arrêter dans sa fuite. A quatre heures de l'après-midi, la tête de la colonne déboucha sur la route de Vérone. Durando, qui était accouru en toute hâte à Vicence avec ses troupes suisses et romaines, vint attaquer notre arrière-garde, pensant nous surprendre; mais les grenadiers de Piret et de Kinski se déployèrent dans la plaine, et, notre artillerie ayant commencé à tirer sur ses colonnes, il se retira et rentra dans la ville. Le général Thurn et son état-major passèrent la nuit dans une villa près de Tavernelle.

Le lendemain, dès l'aube du jour, monté sur le cheval du pauvre Zichy, je partis seul et sans prendre congé de personne, de peur qu'on ne me retînt; je voulais à tout prix arriver à Vérone et apporter moi-même au maréchal la nouvelle de l'approche de ce corps d'armée, dont il m'avait envoyé presser la marche par ses ordres positifs. Les maisons sur la route étaient abandonnées. L'on m'avait dit à Tavernelle que Montebello était encore occupé par l'ennemi, et je ne rencontrais pas une ame vivante qui pût me donner quelques renseignemens. Je m'arrêtai dès que je fus en vue des premières maisons de Montebello, et, ne voyant pas de vedettes, je pensai que la troupe ennemie qui avait occupé la ville s'était déjà retirée; mais je craignais que les habitans ne tirassent sur moi ou ne m'arrêtassent, et, courant sur un passant que je rencontrai à l'entrée du pont, je lui ordonnai de marcher devant moi. J'ajoutai que, si les gens de la ville tiraient sur moi, ou s'approchaient pour m'arrêter, je lui ferais sauter la cervelle. Je passai en même temps la main sous la chabraque de mon cheval pour prendre mes pistolets; mais ce fut alors à mon tour de pâlir : les pistolets n'y étaient plus, on me les avait volés à Tavernelle, quoique j'eusse dormi la tête appuyée sur la selle. Fort heureusement, mon Italien ne s'aperçut pas de ce qui m'arrivait, et marcha devant moi jusqu'à une

place où je vis quelques attroupemens. Me fiant alors à la vigueur de mon cheval, je partis comme une flèche, passai au milieu des groupes, sortis de la ville, et gagnai la campagne.

Vers midi, j'étais à Vérone; je traversai les rues au galop d'un air triomphant; les habitans accouraient sur leurs portes, attachant sur moi des regards où se lisait la malveillance. « Oui, me voilà, aurais-je voulu leur dire, et derrière moi vingt-cinq mille hommes avec assez d'artillerie pour mettre votre ville en poudre. » J'entrai chez le maréchal; il eut la bonté de me témoigner quelque joie de me revoir, et me dit « qu'il savait bien que je serais le premier à lui annoncer l'arrivée des troupes du général Nugent. » C'est par de telles marques d'intérêt, par de telles paroles d'encouragement, que le maréchal gagnait les cœurs des officiers de son armée; aussi étions-nous tous prêts à nous sacrifier, pour lui assurer l'honneur de faire triompher les armes impériales au terme comme au début de sa glorieuse carrière.

Le maréchal, espérant que Vicence pourrait être emportée d'assaut, envoya dans la soirée l'ordre au général Thurn de tenter un nouveau coup de main sur la ville. Le 23, les troupes marchèrent à l'attaque : les obus et les raquettes mirent le feu à quelques maisons; mais l'ennemi, qui était maître du mont Berico, foudroya de telle manière nos colonnes en front et en flanc avec son artillerie placée sur les hauteurs, que le général Thurn comprit qu'il faudrait attaquer la ville régulièrement et pendant plusieurs jours avant de s'en emparer. Il fit donc cesser le combat, et, s'étant mis en marche le jour suivant, il arriva à Vérone avec l'avant-garde le 24 mai dans l'après-midi.

Ce qui avait décidé le maréchal à me charger d'ordres aussi pressans pour hâter la marche du corps d'armée du général Thurn, c'est qu'il savait que Peschiera, assiégée par les Piémontais, était réduite à la dernière extrémité. Dès que les troupes du général Thurn furent arrivées à Vérone, il résolut donc d'aller passer le Mincio à Mantoue et de remonter la rivière sur la rive droite; par cette marche hardie, les Piémontais devaient se trouver tournés sur leur droite dans les positions qu'ils occupaient et obligés d'abandonner la ligne du Mincio sans combat, ou bien ils étaient forcés d'accepter une bataille soit dans les plaines de Goïto, soit sur les hauteurs de Volta. — Qu'ils abandonnassent la ligne du Mincio sans combat, ou qu'ils acceptassent la bataille et la perdissent, ils étaient également, dans ces deux cas, réduits à lever le siége de Peschiera, et le maréchal avait atteint son but. — Le 25 mai, les troupes se reposèrent, et, pendant la journée du 26, j'appris que l'on devait marcher le lendemain. En effet, dans la soirée du 27, toute l'armée sortit de la ville; l'ordre avait été donné de n'emmener ni bagages ni chevaux de main, parce qu'il s'agissait, disait-on, d'une simple reconnaissance. Le secret sur la marche des troupes, sur

le temps que devait durer cette expédition, sur l'heure même du départ, avait été si bien gardé, que le soir, comme je rentrais après avoir passé quelques heures chez un officier blessé, je trouvai le maréchal parti. Je sautai aussitôt à cheval et l'allai rejoindre à Tombetta. Il était minuit : les troupes marchaient sur trois colonnes par Castelbelforte, Isola della Scala et Nogara vers Mantoue; le maréchal suivait la colonne du milieu, formée du second corps; à droite marchait le premier corps, et à gauche dix-huit escadrons de cavalerie. Toutes ces troupes entrèrent à Mantoue le 28 au soir. Cette marche habile en présence de l'ennemi, calculée par le général Hess, chef de l'état-major, avait été si rapide et si secrète, que les Piémontais surent dans la soirée seulement que toute l'armée autrichienne avait passé si près d'eux et devant le front de leurs positions. Le mouvement de nos troupes avait été d'ailleurs si bien ordonné, que, si l'ennemi fût venu nous attaquer pendant la marche, les colonnes s'arrêtant et les bataillons pivotant sur leur droite, l'armée se trouvait en un moment rangée en bataille, le premier corps en première ligne, le second en seconde ligne, et la cavalerie en réserve.

Le Mincio, en sortant du lac de Garde à Peschiera, coule du nord au sud et presque en droite ligne jusqu'à Curtatone, à la hauteur de Mantoue; là il tourne à angle droit vers l'est et se dirige vers la forteresse. Un canal destiné à déverser le trop plein de ses eaux part de Curtatone, et, continuant la ligne droite que le Mincio suivait du nord au sud avant d'avoir tourné à l'est, passe par Montanara et Buscaldo et va aboutir à la rive gauche du Pô près de Borgoforte. Sur toute la longueur du canal, on a élevé une forte digue qui préserve le pays des inondations et forme avec le canal une ligne de défense naturelle dont la gauche se trouve à Curtatone, le centre à Montanara, et la droite à Buscaldo : c'est cette ligne qu'il fallait d'abord forcer pour pouvoir remonter la rive droite du Mincio et obliger les Piémontais à lever le siége de Peschiera.

Les Toscans, chargés de défendre cette ligne, avaient élevé de fortes redoutes sur les routes qui partent de Mantoue et mènent aux trois villages que je viens de nommer; les maisons et les murs d'enceinte avaient été crénelés, percés de meurtrières, et de grands tas de fumier, de fortes poutres, étaient dressés devant les portes pour que les boulets ne pussent les briser : ils avaient fait ainsi une citadelle de chaque maison. C'est pour attaquer ces villages et forcer cette ligne, défendue par les Toscans, que les cinq brigades du premier corps sortirent de Mantoue le 28 à neuf heures du matin. Les brigades Benedek et Wohlgemuth marchèrent sur Curtatone, Clam et Strassoldo sur Montanara, et Liechtenstein sur Buscaldo. Le maréchal se rendit avec son état-major sur le fort Belfiore, et, les troupes étant arrivées à midi de-

vant les positions qu'elles devaient enlever, il donna l'ordre d'attaquer; un bruit violent et prolongé s'éleva aussitôt, semblable à celui d'une bouffée de vent d'orage ou au bruit de chariots roulans sur un pont de bois. Des nuages de fumée montèrent dans l'air; le combat s'engageait sur toute la ligne, et les coups de canon se suivaient sans interruption.

A deux heures, le général Hess, chef de l'état-major, m'ordonna d'aller à Montanara, de lui adresser un rapport sur l'état du combat, d'y rester jusqu'à ce que la position fût forcée, et de venir ensuite lui annoncer le résultat. Je pris la route de Montanara et arrivai à nos pièces, qui, rangées sur le chemin, répondaient au feu des canons de la redoute élevée sur la route devant le village; m'étant jeté à gauche, dans les champs plantés de mûriers et de vignes, j'allai au galop à l'endroit où j'entendais que la fusillade était la plus vive; j'atteignis ainsi la droite du village.

Le général comte Clam était là, calme et tranquille; il ordonnait l'attaque des maisons crénelées, et fouettait avec sa cravache les herbes du chemin pendant que les balles volaient de toutes parts. Schestak (1), son aide-de-camp, tomba mort à côté de lui. Alors le comte Clam alla lui-même placer dans le cimetière une batterie de raquettes à la congrève pour incendier le village, et, sautant de larges fossés où beaucoup de blessés s'étaient traînés, il s'avança au milieu des pelotons de nos tirailleurs. En ce moment, le colonel baron Reischach vint à nous le sabre à la main et tout couvert de sang; il avait, à la tête de ses soldats, emporté d'assaut la première maison fortifiée. Nous nous trouvions devant le flanc droit de la redoute sur laquelle flottait un grand drapeau: j'excitai une trentaine d'hommes à me suivre, je voulais entrer le premier dans cette redoute et m'en emparer; mais, comme je courais à leur tête sur la prairie, le feu redoubla, une grêle de balles vola dans l'air : le capitaine Stiller et plusieurs hommes tombèrent, et les autres, pour se mettre à l'abri, se jetèrent dans un large fossé sur la gauche. Le colonel Reischach arriva alors avec deux compagnies de son régiment; il brandissait son sabre et marchait à leur tête en criant : Vive l'empereur! Cependant le feu, qui partait de tous côtés, était si violent, que ses soldats s'arrêtaient, n'osant entrer dans cette cour pour aller enfoncer la porte de la maison; alors il courut seul jusqu'à cette porte pendant que de toutes parts on tirait sur lui et sur moi, qui l'avais suivi. Ses troupes, encouragées par son exemple, s'élancent enfin dans la cour et sautent dans la maison par les fenêtres du rez-de-chaussée; on

(1) Le lieutenant Schestak était d'une pauvre famille et envoyait à sa mère une partie de sa solde; avant d'expirer, il dit au comte Clam : « Adieu, mon général; je vous recommande ma mère. » Le comte Clam a noblement accepté le legs du pauvre Schestak.

se bat dans l'escalier et dans les salles. « Reischach est là? crie-t-on, la victoire est à nous... Malheur aux Toscans! » Les soldats, furieux, échauffés par l'ardeur du combat, tuent, à coups de baïonnette et de crosse de fusil, les Toscans qui se défendent au milieu des nuages de fumée; le reste jette ses armes et demande quartier. Nous étions maîtres de cette maison; le général Clam fait aussitôt tirer sur la redoute que nous prenons ainsi par derrière. L'ennemi, se voyant tourné et à découvert sous notre feu, se sauve alors en désordre et nous abandonne la redoute; nos troupes entrent en même temps de tous les côtés à la fois dans le village, et des pelotons débouchent de toutes parts en se criant les uns aux autres, de peur d'erreur : *Vive Prohaska! ne tirez pas!*

Pendant que nous prenions la redoute de Montanara, le colonel Benedek s'était emparé de Curtatone. Après avoir tenté l'assaut plusieurs fois et avoir vu ses gens renversés par la mitraille, il avait franchi le premier le parapet à la tête du régiment de Paumgartten et emporté la redoute; laissant alors une partie de sa brigade achever la déroute de l'ennemi, il avait marché tout de suite sur Montanara, où le combat durait encore, et fait prisonnier tout ce qui essayait de se sauver par la route qui mène à Curtatone.

Le général prince Liechtenstein, de son côté, n'ayant pas trouvé l'ennemi à Buscaldo, s'était porté, derrière Montanara, sur les bataillons de réserve des Toscans; il marcha à l'assaut des maisons où ils venaient de se retirer à son approche. Ces Toscans se défendirent avec un courage héroïque, car ils espéraient donner ainsi au reste de leurs troupes, qui fuyaient en désordre de Montanara, le temps de se retirer; mais ces maisons furent bientôt cernées, prises d'assaut, et les Toscans mirent bas les armes. Ce qui échappa de ces troupes se sauva dans toutes les directions, ceux de Curtatone vers Goïto, et ceux de Montanara, coupés de cette ligne de retraite par le colonel Benedek, vers Marcaria et l'Oglio.

Le combat était fini; les capitaines reformaient les compagnies; les cris de *vive Clam! vive Reischach!* s'élevaient de toutes parts; on s'embrassait, on se serrait les mains; les noms des plus braves volaient déjà de bouche en bouche; la joie, l'enthousiasme du triomphe étaient dans tous les yeux; pourtant je vis des larmes couler à la vue de tant de camarades qui avaient marché au combat si braves, si pleins de courage et d'ardeur, et qui maintenant étaient couchés dans l'herbe, défigurés par les balles. Pour moi, j'étais brisé de fatigue et ne pouvais plus parler ni me tenir debout, tant j'avais couru et crié pour animer les soldats au combat; mais la joie me donnait des forces : on m'amena mon cheval, et le général Clam me dit d'aller annoncer au maréchal le succès de l'attaque, en ajoutant qu'il demanderait la croix

de Marie-Thérèse pour le colonel Reischach. J'allai à Mantoue; le maréchal, content et satisfait, me fit asseoir près de lui à dîner et se plut à me faire répéter les détails du combat. Le soir, les noms de Clam, Benedek et Reischach étaient sur toutes les lèvres; la gloire de nos colonels et de nos généraux devenait notre propriété; on se racontait avec orgueil leur bravoure, leurs dangers, et l'on jurait qu'avec de tels chefs on prendrait le ciel d'assaut.

Les combats de Curtatone et de Montanara furent très brillans pour nos armes : nous prîmes à l'ennemi cinq canons, cinq chariots de munitions, et nous fîmes prisonniers deux mille hommes, cinquante-neuf officiers et quatre officiers supérieurs. Cette victoire n'en fut pas moins chèrement achetée; il fallait marcher à découvert contre un ennemi retranché, emporter d'assaut chaque maison, devenue une forteresse; partout les officiers s'élancèrent les premiers. Le calcul suivant le prouve assez : les compagnies étaient de cent vingt hommes, et chaque compagnie avait quatre officiers. La proportion du nombre des soldats tués et blessés à celui des officiers aurait donc dû être comme un est à trente; elle fut, dans le régiment de Paumgartten, comme un est à neuf, dans le régiment de Prohaska comme un à huit, et dans les autres comme un à dix. Ce fut à la tête de ces deux régimens que les colonels Reischach et Benedek emportèrent les redoutes de Montanara et Curtatone, et forcèrent la ligne ennemie.

Le soir, j'allai à l'hôpital; il était rempli de nos blessés : neuf officiers d'un bataillon de Paumgartten étaient réunis dans une salle; l'un d'eux avait le genou fracassé par un éclat d'obus, et suppliait qu'on lui coupât la jambe; près de là, le capitaine comte Thurn, calme et tranquille, disait adieu à quelques officiers qui l'entouraient : il avait eu l'estomac traversé par une balle comme il marchait à l'assaut de la redoute de Montanara, et il n'avait plus que quelques heures à vivre. Je trouvai là aussi un de mes nouveaux camarades, le pauvre Schonfeld, qui venait de quitter sa famille et d'entrer au service quelques jours seulement avant ce combat. Je m'assis sur son lit pour l'encourager, mais il n'avait pas besoin de mes consolations; il riait de sa mauvaise chance, plaisantait sur sa blessure, et cependant trois jours après il était mort. Comme je revenais, espérant enfin pouvoir me reposer de cette extrême fatigue, je fus envoyé porter l'ordre de marche pour le lendemain aux généraux Wratislaw et Wocher. Je partis en voiture; mais les corps morts qui se trouvaient sur la route de Delle-Grazie effrayèrent les chevaux, qui ne voulurent pas avancer : je fus obligé de descendre, de faire la route à pied, et je ne revins à Mantoue qu'au point du jour.

Le général Bava, chef de l'état-major de l'armée piémontaise, n'avait été informé de notre marche sur Mantoue que le 28 au soir, lorsque

nous étions déjà entrés dans la ville. Calculant alors que le maréchal n'avait pu conduire son armée à Mantoue que dans l'intention d'y aller passer le Mincio, il pensa que nous allions nous avancer vers l'Oglio et le centre de la Lombardie, ou remonter la rive droite du Mincio pour secourir Peschiera. Comme, pour l'exécution de l'un ou de l'autre de ces plans, il nous fallait également attaquer et forcer la ligne de Curtatone, le général Bava avait mis en toute hâte le 29, dès le point du jour, le premier corps et deux régimens de cavalerie en marche sur Valeggio, et, suivi d'une batterie à cheval et du régiment de Nice-Cavalerie, il marcha sans s'arrêter jusqu'à Goïto, où il arriva à deux heures de l'après-midi. Il fit aussitôt prévenir les Toscans qui défendaient Curtatone et Montanara qu'il allait venir à leur secours, et il retourna à Volta pour presser la marche de l'infanterie; mais en ce moment un officier accourant de Curtatone vint lui apporter la nouvelle de la défaite complète des Toscans. Le roi, qui venait d'arriver à Volta, craignit de voir l'armée autrichienne s'avancer vers Goïto avant qu'il eût eu le temps d'y porter des forces suffisantes pour pouvoir accepter la bataille; il fit prendre à toutes ses troupes position sur les hauteurs de Volta à mesure qu'elles arrivaient de Valeggio. Cependant, la journée s'étant écoulée sans que les Autrichiens eussent paru sur la route de Goïto, Charles-Albert craignit que le maréchal ne voulût aller passer l'Oglio pour porter la guerre en Lombardie, le couper de sa base d'opération et marcher sur Milan. Il tint pendant la nuit conseil avec ses généraux, et résolut de marcher au point du jour sur Goïto pour se rapprocher de nous. Il pouvait, dans cette position, accepter la bataille, si nous marchions sur Peschiera, ou arriver à temps pour nous attaquer pendant notre marche, si nous voulions passer l'Oglio. Le roi de Sardaigne, s'étant donc mis en marche le 30 mai au matin avec son armée formée sur trois colonnes d'égale hauteur, avait réuni à Goïto avant midi vingt-quatre mille hommes et quarante-quatre pièces de canon; il les rangea sur les collines un peu en arrière de Goïto, où il alla appuyer l'extrême gauche en échelonnant les bataillons en arrière, et il refusa l'aile droite, de peur d'être tourné pendant le combat sur ce terrain, tout ouvert de ce côté.

Le maréchal mit, le 30 mai au matin, son armée en marche pour remonter le Mincio sur la rive droite; le premier corps prit la route de Goïto, le second celle de Ceresara, et l'armée s'avança, espérant une nouvelle victoire. Le maréchal ne voulait pas attaquer l'ennemi pendant cette journée, car il pensait que les Piémontais, menacés d'être complétement tournés dans leur flanc droit par la marche du second corps sur Ceresara, abandonneraient peut-être la ligne du Mincio sans combat. En conséquence, il donna au second corps qui marchait à notre gauche sur Ceresara plusieurs heures d'avance, afin qu'il pût

pivoter sur le premier, qui longeait la rive droite du Mincio et s'avançait lentement vers Goïto.

A trois heures, le premier corps n'était plus qu'à une petite distance de Goïto, lorsque les patrouilles annoncèrent la présence des vedettes ennemies. Le colonel Benedek, qui commandait la brigade d'avant-garde, déploya les bataillons formés en colonnes, et continua sa marche; les batteries ennemies, cachées jusque-là par les arbres et les sinuosités du chemin, ouvrirent alors un feu violent sur ses troupes. Benedek fit aussitôt avancer douze pièces de canon, trois raquettes à la congrève, et il riposta. Dès ce moment, un combat sérieux était engagé. Le colonel Benedek s'élance à la tête de ses soldats, pendant que la brigade Wohlgemuth se déploie sur sa gauche; il marche, malgré le feu violent de l'ennemi, contre son centre: plusieurs bataillons de la première ligne de bataille des Piémontais, ne pouvant soutenir cette impétueuse attaque, prennent la fuite. Le colonel Benedek pénètre par cet intervalle, prend en flanc les bataillons qui tenaient encore, et qui reculent alors en désordre : la brigade des gardes s'avance, conduite par le duc de Savoie; mais Wohlgemuth arrive à la tête de ses soldats, les gardes sont repoussés. La brigade Strassoldo vient en ce moment soutenir Wohlgemuth; les Piémontais reculent de toutes parts; leur première ligne est enfoncée. La victoire allait être à nous; mais le feu terrible de l'artillerie piémontaise enlevait des files entières de nos soldats : une batterie ennemie, placée sur la terrasse de la villa Somenzari, tirait à mitraille, et une autre, ayant traversé le Mincio sur le pont de Goïto, prenait nos troupes en flanc; nous n'avions que dix-huit canons et six raquettes à la congrève pour répondre au feu de quarante-quatre pièces de canon, et onze mille huit cent quatre-vingt-quatre hommes pour enlever des positions défendues par vingt-quatre mille. Cependant le courage et l'ardeur des nôtres suppléaient à l'insuffisance du nombre; comme à Curtatone, le général prince Félix Schwarzenberg marchait à pied à la tête des bataillons sous le feu le plus violent, et les encourageait par son exemple; quoiqu'il eût le bras traversé par une balle, il se tenait héroïquement au milieu de la ligne de bataille des Piémontais sans vouloir reculer, malgré le feu terrible de l'ennemi, lorsque la brigade d'Aoste, en s'avançant, entraîna par son exemple et ramena au combat les bataillons qui avaient lâché pied. Les Piémontais reformèrent leur ligne de bataille; seize chevaux d'une seule de nos batteries étaient tués, et l'ennemi n'osait pas venir s'en emparer. Alors le maréchal, voyant ses troupes écrasées par une grêle de boulets, trop faibles pour reprendre l'offensive, mais comme cramponnées au sol, ordonna aux généraux de retirer leurs brigades hors de la portée des canons ennemis. Les Piémontais, malgré leur supériorité, nous virent exécuter ce mouvement sans venir

nous attaquer; ils se contentèrent de déployer en première ligne deux régimens de cavalerie, et la nuit étant arrivée, le feu ayant cessé peu à peu, les brigades bivouaquèrent sur le terrain où elles se trouvaient.

Lorsque la première ligne des Piémontais avait plié sous l'impétueuse attaque du colonel Benedek, le maréchal, craignant d'exposer cette brigade à une perte inutile, s'il donnait l'ordre de cesser le combat dans ce moment, ne voulut pas l'arrêter, et le général Wohlgemuth ayant culbuté les bataillons ennemis, la victoire penchait tellement de notre côté, que le maréchal se décida à faire soutenir l'attaque; il m'envoya alors à Caïgole et Ceresara, en me donnant l'ordre de faire avancer le second corps et les réserves partout où je les trouverais. Je partis de toute la vitesse de mon cheval, passai devant les compagnies de réserve de la brigade Strassoldo en agitant mon mouchoir blanc, pour qu'elles ne tirassent pas sur moi, et pris la route de Ceresara. Il était tard, cinq heures et demie venaient de sonner; mais les troupes du second corps ne pouvaient être loin. La joie me faisait bondir le cœur; j'allais amener quinze mille hommes sur la place du combat; la victoire serait à nous; je voyais les Piémontais écrasés sous le feu de notre artillerie; j'entendais les *hurrahs* de la cavalerie brisant les bataillons; je dévorais des yeux l'espace, croyant apercevoir déjà la tête des colonnes du général d'Aspre; mon cheval volait comme l'éclair. Enfin je découvris les premières maisons de Ceresara; mais là les troupes, arrivées seulement depuis peu de temps, se reposaient dans les prés: tout était calme et tranquille; les fusils étaient en faisceaux. J'étais encore tout brûlant de l'ardeur du combat, de la rapidité de ma course, et je voyais nos espérances de victoire brisées. Devant cette indifférence et cette impassibilité, j'aurais volontiers pleuré de colère et de regret. J'ignorais que le corps du général d'Aspre ne faisait que d'arriver, et qu'il avait reçu l'ordre de ne pas quit er Ceresara. Le maréchal espérait, en effet, que les Piémontais, tournés sur leur droite par cette marche, se retireraient sans combat, et, dans le cas contraire, il avait ordonné de n'attaquer l'ennemi que le lendemain. L'heure avancée ne permettait plus d'apporter aucune modification à ce plan de combat. Pendant l'action, le général d'Aspre, qui savait que l'on ne devait attaquer que le lendemain, surpris d'entendre cette violente canonnade, avait envoyé un officier au maréchal pour demander de nouveaux ordres. J'avais rencontré cet officier; mais, au lieu de courir en se guidant sur le feu du canon, traversant, s'il le fallait, la ligne des tirailleurs ennemis, comme le lieutenant Essbeck à Santa-Lucia, il marchait tranquillement la carte à la main et escorté d'un piquet de cavalerie.

Une pluie affreuse commença à tomber le soir du combat, et le lendemain les troupes se reposèrent, se préparant à l'attaque des posi-

tions de Goïto pour le jour suivant. Le premier et le second corps allaient marcher ensemble; trente-deux mille hommes et une puissante artillerie allaient attaquer une armée dont nous avions la veille enfoncé la première ligne, et que nous avions presque vaincue avec onze mille hommes. Sans faire la part au courage de nos troupes, sans compter sur le talent de nos généraux, l'ennemi allait être écrasé par le nombre seul, et la victoire ne pouvait nous échapper; mais la pluie continua de tomber pendant les deux jours suivans avec une telle violence, que toute la campagne, couverte de rizières et coupée de canaux, fut bientôt inondée. Il devint impossible de conduire l'artillerie; on fut obligé d'ajourner l'attaque, et un parlementaire ennemi ayant apporté, le 2 juin au matin, aux avant-postes, le rapport du général Rath, commandant de Peschiera, qui annonçait au maréchal que, ses vivres étant épuisés, il avait été obligé de capituler, toute tentative pour secourir cette place et forcer les Piémontais à lever le siége devint inutile.

V.

Le jour suivant (3 juin), le maréchal ayant reçu la nouvelle de la révolution éclatée à Vienne, vit que toutes les ressources allaient lui manquer, et ne voulut plus tenter le sort d'une bataille. Au milieu de sa victoire, il pouvait être rappelé pour soutenir le trône, et, son armée devenant une phalange sacrée destinée peut-être à sauver l'empire, il ne jugea pas à propos de la confier aux chances d'une bataille. Peschiera, qu'il voulait secourir, était tombée; il résolut d'attendre des jours meilleurs pour reprendre l'offensive. Ayant donc renoncé à porter le théâtre de la guerre en Lombardie, il voulut, par la prise de Vicence, s'assurer la soumission et les nombreuses ressources de la Vénétie. Le général Hess, chef de notre état-major, dressa le plan de cette audacieuse entreprise, et l'exécuta avec une rapidité, une habileté dignes d'exciter l'admiration de tout homme de guerre. L'histoire d'aucune campagne n'offre l'exemple d'une entreprise de cette importance exécutée avec plus d'audace et entourée de plus de mystère. L'armée quitta Mantoue le 5 juin et se dirigea vers Vicence; le maréchal détacha deux brigades du corps de réserve et les envoya à Vérone en les faisant défiler devant le front des positions occupées par les Piémontais, qui, trompés par cette marche, crurent que toute l'armée était rentrée à Vérone. Pendant ce temps, nos forces passaient l'Adige à Legnago, et arrivèrent à marches forcées le 9 au soir dans les plaines devant Vicence. Ces deux brigades détachées de l'armée étaient à peine entrées à Vérone par une porte, que le général Culoz en sortait par l'autre avec deux batteries et cinq mille quatre cents hommes qui formaient la garnison, passait

par Bonifacio, marchait dans les montagnes au milieu des rochers, arrivait également le 9 au soir devant le mont Berico, qui domine Vicence, et le 10 au matin, dès que le signal de l'attaque était donné, enlevait les positions de l'ennemi. Maître alors des hauteurs qui dominent Vicence, le général foudroyait et incendiait la ville pendant que le reste de l'armée marchait à l'assaut. La garnison, voyant toute tentative de résistance devenue inutile, capitulait dans la nuit, et, quelques heures après, nos troupes, qui venaient de se battre pendant plus de quinze heures, retournaient à Vérone à marches forcées et y arrivaient le 12. Les Piémontais ne sont informés que le 10 dans l'après-midi de notre marche sur Vicence; le 13, ils vinrent attaquer Vérone avec toute leur armée. Les Autrichiens y étaient rentrés depuis la veille. Ils déploient aux yeux des Piémontais étonnés une ligne de bataille formidable, et les contraignent à regagner leurs positions. Telle est la brillante opération qui prépara peut-être le succès définitif de la campagne, et dont un récit plus détaillé fera mieux encore comprendre l'importance.

La pluie, qui avait commencé après le combat de Goïto, ne cessa de tomber pendant trois jours. La campagne était tellement inondée, que les soldats des pelotons d'avant-postes montaient sur les mûriers pour ne pas être dans l'eau jusqu'aux genoux. Le maréchal ne quitta pas Rivolta pendant ces trois jours; puis, le 3 juin dans l'après-midi, la pluie ayant cessé, il fit abandonner à l'armée les positions qu'elle occupait, et nous rentrâmes à Mantoue. Je fus logé dans un immense palais désert; l'obscurité des salles, les profondes alcôves fermées par de lourds rideaux, les cabinets qui s'ouvraient sur des escaliers dérobés faisaient involontairement penser aux meurtres, aux trahisons, aux crimes affreux dont l'histoire des villes de ces petits états d'Italie est remplie. J'allai voir dans le palais des ducs de Gonzague les belles fresques de Jules Romain. L'élève de Raphaël a peint sur le plafond d'une des salles l'*Assemblée des dieux de l'Olympe* et deux figures allégoriques représentant le Jour et la Nuit dans des chars traînés par des quadriges de chevaux blancs et noirs. L'on peut se placer aux quatre coins de la salle, et, par un singulier effet de raccourci, les chevaux semblent toujours galoper vers le spectateur. De même, lorsqu'on entre dans la salle, une figure de femme, peinte sur un des murs latéraux, vous présente un anneau à bras tendu, et si l'on marche d'un bout de la salle à l'autre, la figure semble raccourcir, puis allonger le bras pour vous suivre du geste en vous présentant toujours cet anneau. Dans la ville, on voit encore attachée à une haute tour une cage en gros barreaux de fer, dans laquelle un duc de Mantoue fit renfermer son frère, condamné à mourir de faim pour s'être révolté contre lui. Ce malheureux effrayait la ville de ses cris de douleur; alors un ami dévoué monta, dit-on, sur le toit d'une maison voisine et le tua

d'un coup d'arquebuse pour terminer son agonie. Je vis dans une église la tombe d'André Hofer; mais ses ossemens n'y sont plus : les chasseurs tyroliens du régiment de l'empereur qui avaient combattu avec lui les enlevèrent pendant la nuit qui précéda leur départ de Mantoue, et les transportèrent dans leur pays.

Le 5 au matin, l'armée se mit en marche et campa autour de San-Guinetto. Comme j'allais à la queue de la colonne pour surveiller la marche, une pièce de canon passa sur cette route étroite entraînée par six chevaux au galop. L'essieu d'une des roues accrocha mon cheval et le lança dans un fossé profond. Je me relevai tout moulu, car le cheval avait roulé sur moi; mais à peine fus-je debout que je retombai par terre presque sans connaissance. Cependant les soldats, m'ayant arrosé la tête avec de l'eau et fait boire de l'eau-de-vie, me remirent bientôt sur pied.

Le 6, le maréchal, pour tromper les Piémontais et leur faire croire que toute son armée rentrait à Vérone, détacha le corps de réserve, et le dirigea vers cette ville en le faisant passer par Bovolone et Villafontana sur la rive droite de l'Adige; puis il alla avec le premier et le second corps passer cette rivière sur le pont de la forteresse de Legnago. et marcha jusqu'à Montagnana, charmante petite ville où il fut obligé d'accorder un jour de repos aux troupes. Pendant cette journée, le général Culoz, laissant au corps de réserve la garde de Vérone, sortit de la ville avec deux batteries et cinq mille quatre cents hommes; puis, se dirigeant vers Vicence, il marcha jusqu'à Bonifacio, où il arriva le 8 au soir. Nous ignorions encore le but véritable de notre marche, car, pour tromper les espions de l'ennemi, le chef de l'état-major avait fait répandre dans l'armée et dans la ville de Vérone le bruit que nous allions attaquer Padoue.

Le 8 au matin, le maréchal quitta Montagnana, et conduisit l'armée jusqu'à Ponte di Barbarano. Le lendemain matin, au moment où il allait se mettre en marche, il me donna des dépêches à porter à Vérone; je partis à l'instant, passai par Lonigo et arrivai vers la nuit à Vérone. Le général Weigelsperg, commandant de la ville, était fort inquiet; sa responsabilité était grande, et il craignait une attaque des Piémontais, qu'il ne pourrait repousser avec sa faible garnison. Le même jour (9 juin), sur le soir, le maréchal arriva avec l'armée aux environs de Vicence, et le général Culoz, avec son corps, à Arcugnana, au milieu des montagnes, en vue du mont Berico. Le 10, à six heures du matin, les premiers coups de canon se firent entendre; Culoz s'avançait vers les hauteurs du mont Berico. A dix heures, il avait emporté toutes les barricades qui défendaient la route, la villa Santa-Margherita et le Castel-Rombaldo, après un combat sanglant contre deux régimens suisses et cinq mille *crociati*. Le maréchal lui envoya alors

l'ordre d'attendre que le premier et le second corps eussent commencé leur attaque sur la ville. Culoz fit reposer quelques instans ses soldats, et, lorsqu'il entendit le canon tonner de toutes parts, au sud et à l'est de la ville, il marcha à l'assaut des redoutes du mont Berico. Le colonel Reischach s'élance le premier sur les barricades à la tête de ses soldats; deux officiers de cavalerie le suivent à pied, mais au même instant ils tombent tous les trois renversés par les balles. Le général Culoz fait emporter ces barricades, et marche aussitôt à l'attaque de la redoute élevée sur le sommet du mont Berico; les chasseurs du 10e bataillon s'élancent en avant, gravissent cette pente rapide en s'accrochant aux herbes et aux broussailles; le colonel Koppal et plusieurs officiers tombent frappés mortellement, mais rien n'arrête les chasseurs, et le capitaine Jablonski, sous les yeux du maréchal, entre le premier à leur tête dans cette redoute, que l'ennemi croyait imprenable. Les Suisses, abandonnés par les lâches *crociati*, se retirent dans le couvent et dans l'église de la Madona del Monte, et font une héroïque résistance; les chasseurs, suivis des *Oguliner* (1) et des bataillons de Latour, brisent les portes ébranlées par les boulets; on se bat dans l'église, les obus et la mitraille détruisent les chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, le sang souille les dalles. L'ennemi ne peut soutenir cette impétueuse attaque, et se retire dans la ville. Alors Culoz, maître des hauteurs et des terrasses qui dominent Vicence, y range ses batteries et foudroie les maisons.

Je n'avais pu quitter Vérone qu'à midi, ignorant encore que l'armée attaquait Vicence. N'ayant pas trouvé de chevaux à Montebello, je pris un guide et continuai ma route à pied. Je gagnai Arcugnana par les sentiers des montagnes. Si je n'avais trouvé çà et là quelques débris d'armes brisées dans les chutes des soldats, si je n'avais aperçu au fond d'un précipice deux chevaux morts et les débris d'un chariot de munitions, jamais je n'aurais cru qu'une troupe eût pu passer par là avec de l'artillerie. Il y eut des places où les soldats furent obligés de grimper sur les rochers qui bordent un des côtés de ce chemin étroit, et de soutenir avec des cordes les canons dont les roues, du côté du précipice, étaient en l'air et sans point d'appui. Comme je sortais d'Arcugnana, j'entendis le bruit du canon : je pressai le pas et atteignis une hauteur d'où je vis de loin les lignes de fumée que les bombes traçaient sur l'azur du ciel; mes camarades attaquaient Vicence, et je n'y étais pas. Alors, jurant et furieux, je commençai à courir à perdre haleine et presque sans m'arrêter jusqu'au Castel-Rombaldo. Là, la route était couverte de cadavres de Suisses et d'Autrichiens, de chevaux morts, de

(1) Soldats du 3e régiment d'infanterie des frontières militaires, qui se lève dans le district de la Croatie dont Ogulin est le chef-lieu.

débris de barricades et de fascines déchirées par les boulets; le canon grondait de tous les côtés à la fois. Je traversai en courant l'église de la Madona; elle était pleine de blessés, et j'arrivai sur la terrasse où le général Culoz avait rangé ses batteries. Jamais je ne vis ni ne verrai spectacle plus beau et plus terrible. La ville était à nos pieds, noyée dans la vapeur bleue de la poudre que perçaient les jets de flamme des maisons embrasées; le soleil dorait de ses derniers rayons les montagnes du Tyrol; les eaux de la Brenta réfléchissaient les teintes ardentes du crépuscule, et, près de moi, la musique d'un régiment jouait l'air national de l'Autriche, pendant que des centaines de cierges enlevés à l'église de la Madona éclairaient les bosquets de roses et de jasmins de la terrasse; les soldats, enivrés de l'ardeur du combat et de la fumée de la poudre, dansaient au milieu des cadavres de leurs camarades morts; soixante-douze pièces de canon foudroyaient la ville, remplissant l'air de bruit, de flamme et de fumée, pendant que les cris d'effroi des habitans et le son éclatant des trompettes se mêlaient à nos chants de triomphe. Cette ville était à nous, et nous étions maîtres de la réduire en cendres.

Sur les onze heures du soir, je quittai la terrasse. J'étais épuisé de fatigue; mais, espérant trouver quelque endroit pour me reposer et quelque nourriture, voulant aussi revoir les places où l'on avait combattu, je repris la route par laquelle j'étais venu, et j'allai chercher un cierge à l'église de la Madona. L'église était remplie de blessés que les médecins amputaient; des mares de sang rougissaient les dalles de marbre blanc. Je marchais, comptant avec curiosité les cadavres des Suisses et ceux des nôtres qui encombraient le chemin. Tous ces Suisses étaient des hommes superbes, même dans la mort leur attitude conservait quelque fierté : quelques-uns tenaient encore leur fusil dans leur main crispée; mais les *crociati* avaient été lâches : je ne vis que deux des leurs parmi les morts; les nôtres étaient presque tous du 10e chasseurs, des *Oguliner* et du régiment de Latour. — J'arrivai au Castel-Rombaldo, allumai mon cierge et entrai dans la cave; la terre, détrempée par le vin, formait une boue liquide; une longue caisse en bois dur avait été enlevée avec des leviers d'un trou où l'on voyait qu'elle avait été enterrée; elle ne contenait plus que la lame dorée d'un poignard brisé. Une galerie qui régnait tout autour de la cour intérieure était ornée de trophées d'armes et d'armures qui reflétaient les rayons de la lune. Je montai au premier étage : la chambre de la maîtresse de la maison était d'une grande élégance; les portes et les fenêtres étaient en glaces sans tain; les meubles, de bois de rose et de palissandre, recouverts de marbres précieux, étaient renversés sur les tapis, au milieu des débris de glaces et de candélabres brisés. Les habitans de la villa, surpris par notre attaque, s'étaient enfuis précipitamment le matin même; les objets de toilette traînaient sur les tables;

le lit était à peine défait, et les rideaux de mousseline, doublés de taffetas rose et retenus par des nœuds de ruban, fermaient encore l'alcôve. Je relevai les candélabres, allumai les bougies; puis, barricadant avec des chaises les portes en glaces, afin d'être réveillé à temps, si des soldats venaient piller pendant la nuit, je m'étendis sur les draps blancs et les couvertures de soie, appuyant ma tête sur les oreillers garnis de dentelles.

Dès l'aube du jour, je me levai et allai sur le balcon; la vue était magnifique. Au nord, la ligne extrême de l'horizon était dessinée par les cimes neigeuses des montagnes du Tyrol qu'éclairaient les premiers rayons du soleil; le vent frais du matin secouait la rosée des arbustes en fleurs. Je parcourus les autres pièces de la villa : dans le salon, les meubles en bois doré, recouverts de riches étoffes de soie, étaient brisés et renversés par terre, au milieu des toiles de grands maîtres arrachées de leurs cadres; des mosaïques de Florence, des débris de faïences dorées du xve siècle, des manuscrits en parchemin couverts d'arabesques d'or, de grandes médailles antiques, gisaient sur le pavé en mosaïque, près de gravures de prix arrachées des albums. Dans la chambre du maître de la maison, le parquet était couvert de lettres, de cartes déchirées, d'objets de toilette et de vases étrusques en morceaux. Je traversai une autre pièce en marchant jusqu'aux genoux dans des amas de linge, de robes de soie et de dentelles; les caisses d'argenterie encombraient les corridors; les portraits de famille étaient déchirés à coups de baïonnette. Je descendis l'escalier et entrai dans une grande salle au rez-de-chassée. Là, un piano brisé, des porcelaines du Japon, des vases sculptés, de superbes cristaux, des statues de marbre sans bras et sans tête couvraient pêle-mêle un pavé en mosaïque. Je passai devant le piano, mais je m'arrêtai, effrayé et saisi : un cadavre, celui d'un blessé qui s'était probablement traîné là pour mourir, était assis par terre, appuyé contre la muraille; son sang souillait le parquet, et son regard éteint semblait narguer ces débris d'une vie de luxe et d'élégance.

Ayant trouvé dans une armoire quelques morceaux de pain, des macarons et un reste de salade dans un plat, j'allai m'asseoir dans le jardin sur le gazon, à l'ombre des grands pins, au milieu des bosquets d'hortensias roses et bleus, près d'une source qui jaillissait d'une grotte de stalactites; je déjeunai tranquillement, emportai comme souvenir un petit verre en cristal dans lequel j'avais puisé de l'eau de la source, et me mis en marche, la carte à la main, vers Longara, où je pensais trouver le maréchal. Je passai devant un château où plusieurs de nos officiers blessés avaient été transportés; j'allai les voir. L'un d'eux, du régiment de Latour, avait une singulière blessure : une balle lui était entrée sous la plante du pied et était sortie sur le cou-

de-pied; il faisait couler du jus de citron dans sa blessure, afin, me dit-il, d'empêcher la gangrène de s'y mettre. Je vis aussi un artilleur à qui un boulet de canon avait arraché tout le devant de son habit d'une épaule à l'autre: il n'avait qu'une légère contusion; mais la violence de la secousse l'avait jeté par terre, et il s'était brisé plusieurs dents. J'arrivai à Longara à neuf heures et demie; le maréchal allait envoyer un courrier à l'empereur pour lui annoncer la nouvelle de la prise de Vicence. La joie rayonnait sur tous les visages, partout on s'embrassait, tous les regards se tournaient avec admiration vers le maréchal et le général Hess, qui se tenait à l'écart et donnait quelques ordres à voix basse. J'appris alors que Durando, désespérant de pouvoir défendre la ville et voulant lui épargner les horreurs qui suivent une prise d'assaut, avait capitulé dans la nuit.

Les soldats buvaient, mangeaient et faisaient bombance avec les provisions des habitans; ils disaient en riant et d'un air goguenard à ces hôtes maussades qui semblaient vouloir réclamer quelque paiement: *Pagara Pio nono!* Il est certain que le saint père a payé tout cela fort cher. Beaucoup des nôtres avaient péri à ce combat. Le général prince Taxis était tué, le colonel Koppal du 10e chasseurs mortellement blessé; son bataillon n'avait presque plus d'officiers dans les rangs; le jeune et brillant colonel Kavanagh était mort. « Allons! avait-il dit en riant aux officiers qui l'entouraient lorsque les premiers coups de canon retentirent, il faut que je fasse en sorte aujourd'hui que ma femme lise mon nom dans le bulletin de la bataille. » —Et, comme il s'élançait le premier sur une barricade, il tomba déchiré par la mitraille. — Le lieutenant Jéna, de mon ancien régiment, avait le corps traversé par une balle; par un singulier hasard, ou peut-être par l'effet d'une sympathique prévoyance, le lendemain du combat, un courrier venant de Vienne lui apporta une boîte de charpie que sa fiancée lui envoyait.—J'allai voir le colonel Reischach; une balle l'avait frappé au cou, et le chirurgien lui retirait de la cuisse des morceaux de plomb haché; plusieurs officiers de son régiment étaient aussi blessés. Il n'y avait pas jusqu'au chien du régiment de Prohaska qui ne se fût distingué par sa bravoure. Lorsque les bataillons attaquaient à la baïonnette, il courait en avant et aboyait avec fureur contre l'ennemi. A Santa-Lucia, il avait eu le museau fracassé par une balle, et à l'attaque de Vicence il venait de perdre une patte.

Le maréchal monta à cheval à dix heures, et se rendit avec son état-major sur la terrasse d'une villa près de Vicence, en attendant l'heure de midi, fixée pour l'entrée de nos troupes dans la ville. M. de La Tour, commandant des deux régimens suisses qui avaient défendu Vicence, vint le prier, de la part du général Durando, de vouloir bien

ordonner que nos troupes n'entrassent qu'à trois heures dans la place. Le maréchal lui accorda cette demande avec courtoisie et le complimenta sur la bravoure de ses soldats. J'entendis M. de La Tour lui dire : « Pour nous, nous avons bien fait notre devoir; j'ai laissé quatorze officiers et six cents hommes sur la place. » Deux de ces officiers tués, MM. de Caumont et de Reynold, avaient été mes camarades de collége. Lorsque du haut de la terrasse nous vîmes les troupes italiennes sortir de la ville l'arme au bras, tambours battant et enseignes déployées, beaucoup d'officiers, parmi lesquels je rougis maintenant de me compter, commencèrent à murmurer en se demandant tout haut les uns aux autres si c'était pour qu'on accordât à l'ennemi une pareille capitulation que tant de nos braves camarades venaient de périr. Le général Hess, qui avait été chargé par le maréchal de signer la capitulation, eut l'indulgence de ne pas vouloir entendre ces discours. Nous ignorions alors les motifs qui l'avaient déterminé à accorder à l'ennemi une capitulation assez honorable pour qu'il renonçât à défendre encore la ville pendant plusieurs jours; mais quand l'armée, partie le soir même pour regagner Vérone à marches forcées, se trouva déjà, le 13 juin, réunie tout entière dans cette ville et prête à livrer bataille, lorsque les Piémontais, nous croyant encore devant Vicence, vinrent attaquer Vérone, se promettant une facile victoire, alors les sentimens de respect et d'admiration que nous portions au maréchal et au général Hess s'accrurent de tout le regret que nous éprouvâmes d'avoir été si légers dans nos jugemens.

A deux heures, j'allai sur la route, à la sortie de la ville, pour voir défiler la garnison. Durando marchait à la tête de son état-major, suivi de plusieurs bataillons de troupes romaines. Les soldats avaient presque tous des traits superbes, les yeux noirs, le nez aquilin, la moustache et les cheveux noirs comme le jais; ils étaient beaux, mais lorsqu'ils vinrent à passer devant nos Croates à la grande taille svelte et élancée, à l'expression de visage dure et sauvage, tous ces soldats romains me parurent mous et efféminés. Beaucoup d'élégantes voitures, où étaient assises des femmes qui paraissaient fort distinguées, sortirent aussi de la ville. Quelques-unes de ces dames, en passant devant nous, détournaient la tête avec affectation; d'autres s'éventaient en maniant leur éventail avec des gestes saccadés et nerveux, comme une arme avec laquelle on voudrait frapper; la plupart avaient l'air triste et souffrant. Je remarquai dans une calèche une jeune femme qui pleurait et sanglotait en serrant sur sa poitrine un tout petit enfant; elle lui avait fait une petite tente avec son mouchoir blanc pour préserver son visage des rayons brûlans du soleil. — Lorsque les bataillons suisses vinrent à passer, des murmures d'admiration s'élevèrent parmi

nous; ils marchaient d'un air fier et martial : « Vous êtes des braves! » leur disions-nous; et quand nous vîmes leurs officiers, dont plusieurs, quoique blessés, n'avaient pas voulu se séparer de leur troupe et marchaient péniblement, les uns ayant le bras en écharpe, les autres la tête enveloppée de bandages, alors, mus par ce sentiment de courtoisie chevaleresque qui ennoblit la guerre, nous allâmes à eux et leur serrâmes cordialement la main en les priant de nous tenir pour leurs amis. — J'entrai dans la ville avec quelques officiers; elle était déserte; partout les persiennes et les portes étaient fermées; les dragons du pape étaient encore rangés sur la place. Comme je passais devant le front en faisant caracoler et piaffer mon cheval d'un air triomphant, il glissa sur les dalles, comme pour me punir d'insulter ainsi au vaincu, et peu s'en fallut que je ne me rompisse le cou. J'allai me loger dans un palais de belle apparence; le maître de la maison était encore si effrayé, qu'il ne parlait qu'en bégayant; sa femme et ses filles étaient extrêmement pâles. Une bombe avait percé le toit du palais, détruit l'escalier, brisé les meubles et les portes, et fait sauter le plafond d'une des salles.

Je passai une partie de la nuit à porter les ordres du maréchal pour la marche sur Vérone, et le lendemain, 12 juin, je montai à cheval de grand matin, et arrivai au bout de quelques heures à Vérone. Il était temps : j'avais les tendons et les muscles des jambes si enflés et si douloureux, que je ne pouvais presque plus plier les genoux et remuer les pieds. Je m'étendis dans ma chambre sur un paillasson, et me fis mettre de la glace tout le long du corps; mais l'extrême fatigue, le manque de sommeil et la mauvaise nourriture m'avaient enflammé le sang : je fus pris d'une fièvre violente, et réduit bientôt à un tel degré de faiblesse, que je ne pouvais presque plus me remuer sans l'aide de mon domestique. Chaque jour, ce fidèle serviteur me portait pendant quelques heures sur le balcon de la maison, d'où je pouvais voir mes chevaux courir dans le jardin; la chaleur était extrême, et je ne respirais qu'un air embrasé. J'étais devenu indifférent à tout : je vis sans regret, vers la fin de juillet, l'armée partir pour attaquer les Piémontais; je pensai à peine que mes camarades allaient trouver l'occasion de se distinguer, de mériter peut-être cette croix de Marie-Thérèse, étoile brillante qui jusqu'alors m'avait ébloui; cependant je ressentis toute la joie du triomphe, lorsqu'on vint m'annoncer la victoire de Custoza. Enfin, dès que je me sentis la force de me tenir à cheval, je partis pour Milan à petites journées; la joie de la bonne réception que me fit le maréchal, les preuves d'amitié que me donnèrent beaucoup d'officiers, les soins que me prodigua la famille chez laquelle j'étais en logement, me rétablirent bien vite. J'allai voir le palais Grepi. Les

murs de la chambre où s'était tenu le roi Charles-Albert pendant que le peuple de Milan assiégeait le palais, portaient en effet de nombreuses traces de balles. Je n'avais pas voulu croire à pareille infamie. Ces lâches, qui n'avaient pas su se battre, l'accusaient de les avoir trahis! ils insultaient cette noble armée piémontaise qui avait vaillamment combattu! Quelques jours après mon arrivée à Milan, le général Hess m'avait attaché à l'état-major, et, vers la fin d'août, le maréchal m'envoya porter à Vienne les drapeaux pris sur l'ennemi pendant la campagne. Mes camarades, vous m'avez peut-être envié l'honneur de déposer ces drapeaux aux pieds de l'empereur. Soyez heureux de n'avoir pas vu ces glorieux trophées, qui avaient coûté tant de sang, entrer à Vienne comme un objet de contrebande, puis disparaître sans pompe dans une salle de l'arsenal! Soyez heureux de n'avoir pas vu ce peuple terrorisé laisser siffler par quelques jeunes gens qui se disaient Autrichiens la marche triomphale qui portait le nom glorieux de notre maréchal, cette marche dont les accords avaient toujours été pour nous un signal de victoire!

La campagne était terminée. Quand je revins à Milan, l'aspect de la ville était triste; partout dans les rues, des mères et des femmes en deuil, dont les fils ou les maris étaient restés sur les champs de bataille. Elles arrivaient des provinces autrichiennes, et, avides de cruels détails, elles voulaient voir les places où étaient tombés ceux qu'elles avaient aimés. La comtesse Gatinara venait d'envoyer un prêtre piémontais, son aumônier, au maréchal, pour redemander le corps de son mari, tué près de Governolo. Je fus ému en pensant au grand chagrin qu'elle éprouverait lorsqu'elle lirait le triste récit que je fus chargé de lui transmettre. Son mari l'avait quittée jeune et brillant, et maintenant on lui renvoyait son corps dans une caisse pleine de charbon pilé.

De notre côté aussi, que d'amis, que de compagnons d'armes avaient succombé dans cette campagne! Deux des plus intrépides, Koppal et Pyrké, étaient morts; mais la digne récompense de leur héroïsme les suivit dans la tombe : le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse décerna à leur mémoire cette croix brillante qui ne porte que ce mot pour devise : *Fortitudini* (au courage). Après la campagne, l'armée qui avait combattu en Italie donna au 10e bataillon de chasseurs un cor d'appel en vermeil avec un médaillon représentant le colonel Koppal à la tête de ses soldats; ces mots étaient gravés à l'entour : *En avant! Koppal vous appelle.* Les poètes Zedlitz et Grillparzer, qui, lorsque tout tremblait à Vienne devant les héros de l'anarchie, avaient osé chanter nos glorieux combats, eurent leur part dans notre reconnaissance; l'armée leur envoya deux coupes d'argent ciselé. Combien d'autres noms sont gravés

en traits ineffaçables dans nos cœurs comme dans la mémoire de nos soldats : Szécsen, Thurn, Zichy, Sunstenau (1), et toi brave Salis (2), digne fils de cette famille de héros qui saigne sur tous les champs de bataille (3), toi qui, fidèle à ta devise, « où le péril est grand, la gloire en est plus grande encore, » as péri dans la gloire du triomphe! — Que de regrets, mais aussi que de nobles exemples ont laissés à l'armée autrichienne ces quelques mois de guerre en Italie!

Au commencement de novembre, le feld-maréchal-lieutenant prince Windisch-Graetz, au moment d'entrer en Hongrie, écrivit au maréchal pour lui demander quelques officiers d'état-major. Je fus envoyé à Vienne. A peine arrivé, j'allai à l'arsenal; je ne m'arrêtai pas devant l'armure de Rodolphe de Habsbourg ni devant le pourpoint percé de balles que Gustave-Adolphe portait à la bataille de Lutzen; mais, à la vue des drapeaux pris par notre armée en Italie, le cœur me battit fortement, et je pensai à tout le sang qu'ils avaient coûté. C'est sous l'impression vive encore de ce triste et glorieux spectacle que je repartis pour d'autres champs de bataille, pour d'autres combats que j'essaierai de retracer.

GEORGE DE PIMODAN.

(1) Un boulet de canon ayant emporté le bras droit au lieutenant-colonel Sunstenau, il prit son chapeau dans la main gauche et l'éleva au-dessus de sa tête en criant à ses soldats : « En avant! suivez-moi! » Il fut tué quelques instans après.

(2) Rodolphe, comte de Salis-Zizers, capitaine au régiment de Kinski, tué à Novarre.

(3) Le général comte Salis-Zizers fut tué à Santa-Lucia le 6 mai 1848; le major Daniel Salis-Soglio fut tué à Naples le 15 mai 1848.

LES

ÉCOLES PHILOSOPHIQUES

EN FRANCE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

L'ÉCOLE SENSUALISTE ET L'ÉCOLE THÉOLOGIQUE.

Les révolutions violentes tranchent plus de questions qu'elles n'en résolvent. Elles ôtent le pouvoir à un parti pour le donner à un autre; mais au-dessus des partis planent les idées, et la force n'a point de prise sur elles. L'idée vaincue proteste contre le fait au nom du droit; l'idée victorieuse a beau se prévaloir et s'enivrer de son triomphe, il faut qu'elle se défende, qu'elle se justifie, qu'elle se laisse discuter.

C'est le spectacle que nous a donné la révolution de 1848. La veille de février, trois partis étaient en présence : au pouvoir, le parti conservateur; dans l'opposition, le parti libéral, et à côté de lui, un redoutable allié, le parti démocratique. On sait ce qui est arrivé : le parti conservateur et le parti libéral ont été emportés par la tempête, et leur commune déroute a porté la démocratie au pouvoir. Tout semblait décidé pour plusieurs siècles; en quelques mois, tout a changé. Battus quand ils étaient séparés, l'élément conservateur et l'élément libéral sont devenus les maîtres en se réunissant.

A travers ces vicissitudes des partis, que cherchent avant tout les

esprits calmes, méditatifs, étrangers à toute passion politique? C'est la lutte et le mouvement des idées. Or il nous semble que trois groupes d'idées contraires, trois écoles philosophiques correspondent aux trois grands partis qui se disputent le gouvernement de la société. Le parti démocratique, qu'il le dissimule ou qu'il en convienne, a sa philosophie dans l'école sensualiste. Le parti diamétralement opposé, le parti de la contre-révolution, puise ses principes, soit ouvertement, soit à son insu, dans l'école théologique. Enfin le parti intermédiaire, qui cherche à concilier, à contenir les deux autres, est parfaitement exprimé par l'école éclectique.

Voilà trois grandes écoles en face les unes des autres, après comme avant la révolution de février. Les mêmes problèmes métaphysiques, moraux et politiques sont posés : tant qu'ils ne seront pas résolus, les partis changeront mille fois de fortune; mais aucun d'eux ne pourra se flatter d'une victoire durable.

Si ces vues sont justes, on comprendra qu'il nous ait semblé à propos de profiter d'un intervalle de calme pour faire une sorte d'enquête pacifique et impartiale sur ce qui s'est passé depuis février dans la région des spéculations philosophiques. Quelle influence la révolution a-t-elle exercée sur la marche des différentes écoles? quel est le caractère et la valeur des divers travaux qui en expriment la force et la fécondité relatives? En est-il qui grandissent, d'autres qui se dissolvent ou qui déclinent? où est la vie, où est l'avenir? Tels sont les sujets de méditation qui nous ont paru dignes d'intéresser les esprits qui se piquent de réfléchir et de prévoir.

I. — ÉCOLE SENSUALISTE.

L'école sensualiste a subi, dans le cours de notre siècle, une transformation qu'il importe de constater et d'approfondir. Après avoir joui d'une autorité prodigieuse pendant plus de soixante années, depuis la publication du premier écrit de Condillac, l'*Essai sur l'Origine des Connaissances humaines*, jusqu'aux *Élémens d'Idéologie* de M. Destutt de Tracy et au livre fameux de Cabanis, on sait que la philosophie de la sensation eut à subir, au commencement du siècle nouveau, deux attaques également redoutables, d'abord le rude choc de l'école théologique, conduite à l'assaut par Joseph de Maistre, bientôt après la polémique moins passionnée, mais non moins sûre dans ses coups, de la nouvelle école spiritualiste, qui commençait alors de grandir sous la mâle discipline et la parole respectée de Royer-Collard. Qu'arriva-t-il? L'école sensualiste succomba, et nous avons pu voir les héritiers affaiblis de Locke et de Condillac mourir sans laisser eux-mêmes d'héritiers.

La lutte semblait terminée, quand tout à coup, vers la fin de la restauration, le sensualisme reparut avec un éclat et une influence extraordinaires. Ce n'était plus la vieille idéologie condillacienne de Garat, de Volney, de Laromiguière; c'était un sensualisme tout nouveau, sorti des entrailles de notre siècle, approprié à ses tendances, à ses passions, à ses mœurs, un sensualisme tout armé de théories économiques, la main pleine d'utopies sociales, politiques et religieuses : il ne s'appelait pas encore le socialisme, mais c'était bien le socialisme au berceau; il invoquait les noms de Charles Fourier et de Saint-Simon.

Diverses causes expliquent la naissance et les progrès du saint-simonisme,— et d'abord ce développement remarquable d'activité manufacturière et commerciale qui signala la restauration. Une longue paix après des guerres gigantesques, des institutions libres qui donnaient l'essor aux esprits long-temps comprimés, le progrès des sciences physiques fertilisant l'industrie par mille découvertes merveilleuses, l'attrait d'une science nouvelle conviant les esprits à découvrir les sources de la richesse pour en accroître l'abondance et en faciliter la distribution, voilà un concours d'influences qui préparaient la voie au sensualisme. Ajoutez-y le mouvement prodigieux d'ascension imprimé aux classes inférieures par la révolution, la soif de bien-être et d'accroissement en tout genre qui devait résulter de la suppression de toutes les barrières, du nivellement de toutes les classes, et vous n'aurez pas de peine à comprendre la fortune rapide des écoles de Charles Fourier et de Saint-Simon; car il ne faut pas s'y tromper : bien que le saint-simonisme ait revêtu toutes les formes, parce qu'il a eu toutes les ambitions, bien qu'il se soit annoncé comme une métaphysique nouvelle et une nouvelle religion, — si vous cherchez la réalité des choses sous cet appareil de révélateurs, à travers ces profanations de choses saintes, derrière ces formules d'un panthéisme équivoque,— ce qui se cachait au fond, ce qui faisait la puissance de la secte, ce qui devait lui donner une déplorable popularité et une longue influence, c'était ce mot attrayant, ce mot magique, qui est bien le dernier mot du sensualisme : Réhabilitation de la chair. Voilà le christianisme nouveau de Saint-Simon, voilà cet âge d'or dont il était le prophète, voilà aussi le paradis baptisé par Fourier du nom de *phalanstère*, et qu'il promettait dès ce monde à ses élus.

La révolution de juillet rompit les digues qui retenaient l'audace des disciples de Saint-Simon. Parmi des imaginations enflammées, au milieu d'un peuple encore ému par le combat et ravi par le triomphe, foule oisive, agitée, ivre d'espérance et de nouveautés, cette religion du bonheur terrestre, ce mysticisme à la fois sensuel et démocratique, prêché par des hommes jeunes, éloquens, pleins d'ambition et d'ardeur, excita une curiosité qui ressemblait à de l'enthousiasme, et, ce

rapide succès échauffant toutes les têtes, les novateurs ne mirent plus de bornes à leurs désirs : ils aspirèrent ouvertement à changer les croyances, les mœurs, les institutions de la société et à mettre la main sur le pouvoir. L'excès de cette ambition fit tout avorter. La religion nouvelle ne put tenir contre les premiers sourires de l'ironie; sa morale sembla suspecte à la conscience publique; le gouvernement prit l'alarme, et, pour comble de disgrace, la désunion s'étant glissée parmi les apôtres, le faisceau du *grand-collége* se rompit, et la future église échoua misérablement dans le plus vulgaire des naufrages.

Le saint-simonisme parut anéanti, il était seulement éclipsé. En se dissolvant, il forma un certain nombre de sectes qui continuèrent de vivre, d'agir, de circuler par les mille canaux de la presse périodique, et de se répandre insensiblement par les livres sérieux, par les théâtres, par les romans, dans toutes les classes de la société, surtout parmi les classes laborieuses. Un des nombreux rejetons de la souche saint-simonienne fut l'école de M. Buchez, qui prétendit allier le catholicisme ultramontain avec l'esprit démagogique, Robespierre avec Saint-Paul, les canons des conciles avec les décrets de la convention. Ces étranges catholiques eurent leur tribune dans *l'Européen*, plus tard dans *l'Atelier*, et de ces deux centres d'action sortirent un grand nombre de publications dont la seule qui ne soit pas complétement oubliée est l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*. Plus dégagés de tout lien avec l'orthodoxie religieuse, trois membres notables du grand-collége, M. Pierre Leroux, M. Jean Reynaud, M. Carnot, s'associèrent dans une doctrine un peu indécise, celle du progrès continu de l'humanité. L'œuvre la plus considérable de ce groupe d'écrivains, ce fut l'*Encyclopédie moderne*. Pendant que ces deux écoles se disputaient l'honneur de continuer l'œuvre de Saint-Simon, un ami fidèle du maître, M. Auguste Comte, fondait à son tour une école destinée, dans son intention, à remplacer toutes les religions et toutes les philosophies par la doctrine positive ou positiviste.

A côté de ces trois grands rameaux du saint-simonisme, l'école de Charles Fourier, plus ancienne, mais un instant disparue dans les splendeurs passagères de sa rivale, refleurissait sous l'active direction de M. Victor Considérant. Au *Phalanstère* succédait *la Phalange*, remplacée elle-même par *la Démocratie pacifique*. En même temps, on voyait entrer en scène un certain nombre d'écrivains fort divers, mais se rattachant tous par une filiation incontestable, quoique indirecte, à la primitive impulsion du socialisme : je veux parler de l'auteur de *l'Icarie*, M. Cabet, déjà tout occupé d'attirer à lui les classes ouvrières par le charme grossier, mais puissant, de son risible Eldorado; de M. Louis Blanc, dont le livre néfaste sur *l'Organisation du travail* reproduit si visiblement la fameuse hiérarchie saint-simonienne; enfin,

d'un autre écrivain, aussi obscur alors qu'il est depuis devenu célèbre, qui, dans un écrit étrange et original sur *la Propriété*, déposait toutes les pensées qui ont alimenté ses publications postérieures, M. Proudhon. Toutes ces écoles se répandaient sourdement, et la plupart des hommes d'état, les esprits les plus éminens, ignoraient presque leur existence, quand tout à coup, trouvant une issue au 24 février, elles débordèrent et firent éclater à tous les yeux leur prodigieuse vitalité.

Veut-on s'assurer des progrès que les sectes socialistes avaient déjà accomplis à la fin de la monarchie de juillet? Il suffit de jeter un coup d'œil sur la composition des pouvoirs nouveaux. Pas un seul chef de secte que le flot de la révolution n'ait porté jusqu'aux postes les plus éminens. Membre du gouvernement provisoire, M. Louis Blanc installe au Luxembourg un second gouvernement, qui menace à chaque instant de dévorer l'autre. Sans parler de M. Cabet, partie influente d'un troisième gouvernement, celui des clubs, nous trouvons à l'Hôtel-de-Ville M. Buchez, qui va bientôt devenir le président de l'assemblée constituante; il y aura pour confrères M. Corbon de *l'Atelier*, M. Roux-Lavergne de *l'Européen*, tous ses anciens co-religionnaires en socialisme, M. Pierre Leroux, M. Proudhon, M. Considérant. Et qui a-t-on chargé du ministère qui touche aux intérêts les plus élevés de la société, l'éducation publique, les cultes? Trois anciens prédicateurs saint-simoniens : M. Carnot, M. Jean Reynaud, M. Charton.

Voilà l'école socialiste au pouvoir. Nous ne lui demanderons pas ce qu'elle en a fait ni pourquoi elle l'a perdu. Uniquement occupé de la marche spéculative des idées, nous posons cette seule question : — Depuis que le socialisme a passé du rôle d'église triomphante à celui d'église militante, qu'a-t-il produit en fait d'idées? qu'est devenue sa philosophie? Comme réponse à cette question, nous trouvons partout la dissolution et le silence. Où est l'école de *l'Européen?* Elle a voulu revivre, elle ne l'a pu; M. Buchez se tait; son ancien collaborateur, M. Roux-Lavergne, a quitté le drapeau : changeant de forme sans changer de substance, l'ardent apologiste de la terreur est devenu un des champions de l'ultramontanisme et de la sainte inquisition. Où est l'école de l'*Encyclopédie?* dissoute; son œuvre commencée? interrompue. Le spiritualisme un peu indécis, mais élevé, de M. Jean Reynaud n'a pu s'entendre avec le panthéisme de plus en plus marqué de M. Pierre Leroux. L'école phalanstérienne a-t-elle été plus heureuse? Non; l'effort suprême qu'elle fait en ce moment pour ressusciter n'est que la convulsion de l'agonie.

Nous ne demanderons pas à M. Proudhon où en est sa philosophie, car il n'en a jamais eu. M. Proudhon, qui est versé surtout dans les matières économiques, a essayé, il est vrai, de généraliser ses vues, d'aborder les hauts problèmes de la religion et de l'ontologie; mais ici,

comme en tout le reste, M. Proudhon ne conclut pas. Il a une grande passion, la passion de la lutte. Il a un grand talent au service de cette passion, c'est le talent de la dialectique, non de cette dialectique féconde dont Socrate et Platon nous ont laissé les merveilleux modèles, qui discute pour convaincre et ne détruit que pour reconstruire, mais d'une dialectique négative et stérile, qui divise tout pour tout dissoudre et nie pour nier. L'ambition de ce capricieux génie, c'est d'être plus fort contre la religion que les plus forts athées et plus puissant contre l'athéisme que les plus puissans serviteurs de Dieu. Il est conservateur pour combattre les révolutionnaires et révolutionnaire pour combattre les conservateurs. Nul n'a porté à la propriété de plus rudes coups, moins rudes pourtant que ceux dont il a frappé les adversaires de la propriété; tour à tour sceptique et croyant, pieux et impie, sensé et chimérique, esprit étrange, et, si j'ose le dire, scandaleux, très redoutable certainement, mais plus certainement stérile, être bizarre, fait de pure lumière et de nuit profonde, produit monstrueux d'une époque de raffinement et de dissolution, chose ténébreuse, équivoque et insaisissable, dont le vrai nom est chaos.

Dans ce naufrage des écoles socialistes, une seule fait effort pour surnager : c'est l'école positiviste. A l'heure qu'il est, la petite église de M. Auguste Comte est la seule, parmi les rejetons du saint-simonisme, qui n'ait pas été absorbée par la politique, la seule qui discute, qui écrive, qui essaie de s'organiser, la seule où il y ait un maître écouté et des disciples dociles et unis, la seule enfin qui rattache ses théories sociales, morales et politiques à une philosophie. C'est ce qui donne à cette école une véritable importance; elle a eu le mérite de découvrir et la franchise d'accepter la formule vraie où la pensée intime de toutes les sectes socialistes vient se résumer. La doctrine de M. Auguste Comte est la philosophie du socialisme. De toutes ses prétentions, la plus légitime, c'est la clarté. Son but, c'est de simplifier toutes choses, et son grand moyen, c'est l'élimination : procédé admirable et qui va transformer ce monde mystérieux, divers et compliqué, où jusqu'à ce jour se sont stérilement consumés, à ce qu'elle assure, tant de puissans génies, en un monde où tout sera clair, homogène, harmonieux.

Si l'on considère, en effet, l'horizon de la science humaine, ce qui saisit tout d'abord, c'est son immense étendue et la prodigieuse complexité des objets qu'il embrasse. A ne considérer que le monde des sens, on voit se déployer dans l'immensité de l'étendue, l'échelle infinie des êtres matériels, depuis le minéral inerte et grossier jusqu'aux chefs-d'œuvre de l'organisation la plus accomplie. A côté de cet univers déjà si vaste et si varié, il en est un autre plus profond encore, le monde moral, où la liberté humaine déploie ses grandeurs et ses caprices infinis, et qui présente à la science la triple énigme de l'individu,

de la société et du genre humain. A tous les mystères de ces deux univers joignez celui de leur correspondance et de leur harmonie, vous n'aurez encore que le monde contingent, le monde fini; mais au-dessus, la pensée humaine conçoit l'infini, l'absolu, la région des possibles, la sphère de l'idéal dont le centre mystérieux est l'être des êtres. Voilà le champ que se partagent les savans et les philosophes, espace immense qui n'a pu être embrassé que par quelques rares génies, Pythagore, Platon, Aristote, Descartes.

Or, voici le secret que la philosophie positive a découvert pour simplifier le problème, pour le mettre à la portée de tout le monde. Elle commence par déclarer que l'idéal, l'absolu, n'existe pas. Le genre humain, il est vrai, adore Dieu, et la philosophie qui recueille cette sainte foi la consacre par le génie des Newton et des Leibnitz. N'importe, M. Comte s'inscrit en faux contre le genre humain et contre le génie. Il supprime Dieu par amour pour la simplicité; dès-lors plus d'idées absolues dans la science : rien que des idées relatives; plus de métaphysique, d'ontologie, de théodicée : il n'y a de science que celle de la nature. Première simplification.

La nature comprend deux ordres de choses : les êtres physiques ou la matière, les êtres moraux ou l'esprit. Supprimons l'esprit, ne conservons que la matière. Plus de phénomènes de conscience, plus de psychologie, plus d'idéologie; rien que les sciences mathématiques et physiques. Seconde simplification.

Nous touchons à l'unité, mais nous n'y sommes pas tout-à-fait encore. Le monde physique, en effet, a deux élémens : l'un, saisi par les sens, les phénomènes; l'autre, qui échappe aux sens, l'espace et le temps, la matière en soi, l'essence des corps, les causes des phénomènes. Supprimons encore tout cela; il ne restera plus que des phénomènes visibles, palpables, et des lois qui ne sont que ces phénomènes généralisés.

Quelle admirable unité! quelle homogénéité encore inconnue dans la matière des sciences, dans leur méthode, dans leurs résultats! Le beau idéal de la simplification est atteint. Oui, cela est merveilleux, et qui pourrait se plaindre d'avoir acheté trop cher cette incomparable simplicité? qu'en coûte-t-il en définitive? rien que ces trois seules choses : Dieu, l'esprit et la liberté.

Quelles sont les conséquences de cette métaphysique? Elles ont été mille fois déduites. Si Dieu et l'ame ne sont que des mots, des illusions, un seul objet est digne de nous intéresser : notre destinée terrestre. La vie présente, voilà le seul théâtre de notre activité, le seul idéal où puisse aspirer cette ardeur de progrès et de félicité qui est le fond de notre nature. Maintenant, si les lois de l'humanité sont comme celles du monde physique, c'en est fait de la liberté et de la respon-

sabilité morales. La mesure du droit de chacun, c'est la force ou le besoin. Tout individu a donc droit à toutes choses, pourvu seulement qu'il les désire et qu'il soit capable de s'en emparer. Réhabilitation de la chair, transformation de la terre en paradis, droit au travail, légitimité de la force, règne des masses, toutes les chimères, toutes les brutalités, toutes les séductions du socialisme trouvent naturellement leur place dans une doctrine dont le premier principe est la négation de Dieu, et la dernière conséquence, l'idolâtrie de la personnalité humaine.

La philosophie de l'école positive est donc la philosophie du socialisme. Ce qu'on entrevoit derrière le mysticisme apocalyptique de M. Pierre Leroux et la religiosité fausse et déclamatoire de M. Louis Blanc, ce qui essaie de se déguiser sous le jargon systématiquement obscur du fouriérisme ou à travers le mouvement capricieux des antinomies de M. Proudhon, tout cela devient clair, précis, conséquent dans la doctrine de l'école positive. Ouvrez la dernière publication de M. Comte. En voici l'épigraphe : « Réorganiser, sans Dieu ni roi, par le culte systématique de l'humanité (1). » Pour prix d'une telle franchise, l'école positiviste mérite bien qu'on s'arrête un instant avec elle, et qu'après avoir rappelé ses origines, on examine ce qu'elle a produit depuis la révolution de février.

M. Auguste Comte appartient à cette génération d'esprits contemporains qui, nourris avec excès dans leur jeunesse d'études mathématiques, sont arrivés, à travers l'algèbre, aux sciences métaphysiques et morales. Dès le début de sa carrière d'écrivain, vers la fin de la restauration, nous le trouvons auprès de Saint-Simon avec M. Olinde Rodrigues. Il fut de ce petit nombre d'amis fidèles qui ne délaissèrent pas dans ses jours d'angoisse l'infortuné rêveur et lui fermèrent pieusement les yeux. Quand les disciples de Saint-Simon s'avisèrent un peu plus tard de transformer leur maître en messie, M. Auguste Comte ne s'associa point à ces écarts. Homme d'étude, il était tout entier à la composition d'un grand ouvrage (2), où, sur les traces de Bacon et de d'Alembert, il soumettait toutes les sciences humaines à une analyse approfondie, les comparait dans leurs principes, leurs objets, leurs méthodes, et les classait enfin dans un ordre nouveau destiné à leur imprimer une impulsion puissante et une fécondité jusqu'alors inconnue. Cette entreprise, malgré les connaissances étendues qui s'y déploient et la grandeur promise de ses résultats, languissait dans un demi-jour voisin de l'obscurité, lorsqu'elle rencontra, pour l'animer

(1) *Discours sur l'ensemble du positivisme,* par Auguste Comte, 1850; chez Mathias, quai Malaquais, 15. 1 vol. in-8°.

(2) *Cours de Philosophie positive*, par Auguste Comte; 6 vol. in-8°; chez Bachelier. Cet ouvrage a été apprécié dans la *Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1846.

de son ardeur et l'enrichir de ses talens, un écrivain justement honoré, un habile et savant homme, l'éditeur et traducteur d'Hippocrate, M. Littré. Si la philosophie positive est destinée à faire fortune dans le monde, elle sera surtout redevable de cet avantage au nouvel adepte, qui déploie, pour la propager, non-seulement cette netteté de style qu'on attend toujours d'un écrivain comme M. Littré, mais en outre une ferveur d'adhésion et une naïveté d'enthousiasme tout-à-fait rares et surprenantes.

L'école positive se vante d'avoir prédit le 24 février; ce qui est certain, c'est qu'elle l'a salué de grand cœur. En voyant tomber la dernière monarchie, M. Comte fut convaincu que le plus grand résultat de cette révolution serait l'avénement définitif du régime positiviste. Il convia donc ses disciples à une mission nouvelle. Jusque-là, on s'était renfermé dans une région toute scientifique; le moment était venu d'aborder les grandes applications. On alla même plus loin; on essaya de la politique active. On s'adressa aux classes laborieuses; on reprit les cours publics faits le dimanche, pour les ouvriers, avec un zèle infatigable, et il faut ajouter avec un désintéressement absolu. On publia des brochures, des articles, des plans politiques, industriels, religieux, pédagogiques (1). Voilà une grande ambition et de grands efforts. Examinons jusqu'à quel point les résultats répondent à de si hautes prétentions.

Je ne crois faire aucun tort à l'école positive en réduisant ce qu'elle appellerait ses idées pratiques à quatre principales : une idée religieuse, c'est le culte de l'humanité; une idée politique, c'est la dictature du prolétariat; une idée d'économie sociale, c'est le droit au travail réalisé par l'état; enfin une idée pédagogique, et c'est l'éducation fondée sur les mathématiques et égale pour tous.

Commençons par l'idée religieuse. Elle se rattache à une prétendue loi de l'histoire du genre humain, que M. Auguste Comte considère comme sa principale découverte et qu'il appelle loi *sociologique*. Pour comprendre ce langage bizarre, il faut savoir que M. Auguste Comte se croit de la meilleure foi du monde l'inventeur d'une science nouvelle, la *sociologie*. Le seul prédécesseur qu'il consente à reconnaître,

(1) Parmi ces publications, nous citerons un *Rapport à la Société positiviste par la commission chargée d'examiner la question du travail*. Le rapport est signé : Magnin, ouvrier menuisier, rapporteur; Jacquemin, ouvrier mécanicien; Belpaume, ouvrier bottier.— Nous citerons encore un *Rapport à la Société positiviste par la commission chargée d'examiner la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la république française*, août 1848. Signé : Littré, rapporteur; Magnin, ouvrier menuisier; Laffitte, professeur de mathématiques. — Une autre pièce est intitulée : *Rapport à la Société positiviste par la commission chargée d'examiner la nature et le plan de l'école positive, destinée surtout à régénérer les médecins*. Signé : Second, rapporteur; De Montègre et Charles Robin. — Chez Mathias, quai Malaquais, 15.

c'est Condorcet. Sur quoi nous ferons une ou deux réflexions préliminaires. Et d'abord la science qu'il plaît à M. Auguste Comte d'appeler sociologie est connue depuis long-temps sous le nom de philosophie de l'histoire; ni M. Comte, ni Saint-Simon, ni même Condorcet ne l'ont inventée : elle remonte à des personnages qui ont fait quelque figure dans le monde et qui s'appellent Bossuet, Vico, Lessing, Herder. En général, l'école positive ne brille pas par la nouveauté des idées. La seule découverte qui lui appartienne à un titre incontestable, c'est celle des deux mots suivans : *sociologie, biologie*. Ajoutez-y le mot *positivisme*, dont cette école a cru devoir se décorer, et vous aurez le compte net de ses inventions.

Examinons pourtant la grande loi sociologique de M. Auguste Comte; la voici en peu de mots :

L'homme est jeté dans ce vaste univers au milieu d'une variété prodigieuse de phénomènes qui sollicitent sa curiosité, excitent ses besoins, protégent et menacent tour à tour son existence. C'est un besoin de sa nature de se rendre compte de ces phénomènes, de faire effort pour en saisir l'enchaînement et l'unité. Le seul moyen pour cela, si l'on en croit les philosophes positifs, c'est l'expérience; mais l'expérience est longue et difficile : elle demande des siècles, et l'homme vit peu de jours. Que fait-il? Au lieu de s'adresser à l'expérience, il donne carrière à son imagination. Il rattache les phénomènes de l'univers à des puissances cachées qu'il se plaît à idéaliser, à embellir de toutes les perfections. Voilà tout le secret et tout le fond des institutions religieuses.

Ces institutions appartiennent à la jeunesse des civilisations. Or, à mesure qu'une société se développe, plus son intelligence grandit, plus les faits observés s'accumulent, plus les sciences exactes s'organisent, et plus aussi les symboles religieux tendent à tomber en discrédit. Tôt ou tard la foi s'évanouit et fait place au règne de la philosophie. Quel est le rôle de cette puissance nouvelle? D'abord de détruire la religion, ce qui est, aux yeux de M. Comte, sa principale utilité, puis de substituer aux symboles primitifs des conceptions métaphysiques, des êtres abstraits : la cause, la substance, l'ame, l'unité, l'absolu. Les systèmes fleurissent quelque temps; mais, comme l'esprit humain est au fond radicalement incapable de pénétrer au-delà des phénomènes, dans la région des essences et des causes, les systèmes se contredisent, se heurtent, et finissent par tomber à leur tour dans le mépris du sens commun. C'est alors que les hommes, mûris par une double épreuve, commencent à reconnaître les limites de leurs facultés et les conditions d'une connaissance réelle et féconde de l'univers. Ils observent, ils calculent, et ne se confient plus qu'à l'expérience. C'est l'époque des sciences positives.

Telle est la loi souveraine de l'esprit humain, et M. Comte, après l'avoir déduite par l'analyse, se flatte d'en trouver la confirmation dans l'histoire. Ainsi la civilisation actuelle s'est formée sous l'empire des croyances chrétiennes : c'est le moyen-âge, régime théologique; son émancipation s'est accomplie par la réforme et la philosophie: c'est l'âge moderne, âge du régime métaphysique; il reste à réorganiser la société tombée en ruines: ce sera, bien entendu, l'ouvrage de la philosophie positive.

Si cette loi est vraie, quelle conséquence faut-il en tirer sur l'existence actuelle et future des religions? Évidemment, c'est que leur temps est passé : elles ont pu être utiles à une société au berceau; mais une société civilisée n'en a que faire, elles ne peuvent que gêner son développement.

Ce n'est pas tout. On a distingué jusqu'à ce jour la religion naturelle d'avec les religions positives. Diderot disait que tous les cultes sont des hérésies de la religion naturelle. En condamnant les formes variables de l'idée religieuse, il en retenait le principe. M. Auguste Comte ne voit dans Diderot qu'un esprit faible qui s'est arrêté en chemin. Pourquoi les religions positives sont-elles fausses? Parce qu'elles prétendent révéler des mystères insondables, les mystères de l'absolu. Or, si l'absolu est inaccessible, la religion naturelle n'a pas un meilleur fondement que les cultes; elle est sans objet : c'est une chimère décevante du cœur ou une orgueilleuse et stérile abstraction de l'esprit.

La conclusion évidente, c'est que la religion tout entière, dans son fond comme dans ses formes, revélée ou raisonnée, dogmes, cultes, sentiment même, tout doit périr, et que le nom même en doit être oublié. En un mot, M. Comte pourrait souscrire à ce mot expressif d'un disciple de Hegel, M. Feuerbach : « La religion de l'avenir, ce sera la non-religion (1). »

Les philosophes positifs acceptent-ils la prophétie des jeunes hégéliens? On attendrait volontiers cette rigueur d'une école qui se pique de hardiesse, et cependant il n'en est rien. En face de l'athéisme absolu, M. Comte a reculé. Cela honore son caractère; mais il s'agit ici de son système.

Les philosophes positifs paraissent avoir compris une grande vérité qui les mènera loin, s'ils veulent la suivre jusqu'au bout : c'est que la racine de la religion est indestructible. Les sociétés naissent et périssent, les cultes se dissolvent; l'homme reste ce que sa nature l'a fait, un animal religieux. Il suit de là qu'une philosophie qui n'explique

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Qu'est-ce que la religion?* par Hermann Ewerbeck; 1850, Paris, chez Garnier, Palais-National.

point et ne peut satisfaire ce besoin immortel de l'homme est une philosophie impuissante, et qu'une société d'où la religion est bannie est une société impossible.

L'école positive subit cette nécessité en la maudissant. Elle a cherché quel pouvait être, Dieu supprimé, l'objet des respects et de l'adoration de l'homme; elle n'a rien trouvé de mieux que l'homme lui-même. Encore, sur ce point, les philosophes positifs se rencontrent avec les disciples de Hegel. M. Feuerbach à Berlin, comme M. Auguste Comte à Paris, propose à l'Europe chrétienne l'adoration d'un dieu nouveau, le genre humain.

Cette doctrine, si absurde et si grossière qu'elle soit, a pourtant son principe dans le système profond et raffiné de M. Hegel. La philosophie allemande, il est vrai, proclame Dieu sous les noms d'absolu, de sujet-objet, d'idée; mais ce Dieu, considéré en soi, n'est que l'abstraction, ou plutôt le fantôme de l'existence : il n'a point une vie qui lui soit propre; il n'existe qu'en devenant toute chose, tour à tour espace, temps, cristal, plante, animal, homme enfin. C'est dans l'homme que Dieu s'achève et s'accomplit; c'est dans l'homme qu'il prend conscience de lui-même. — Et de la sorte, suivant M. Hegel, si l'homme a, comme toute chose, son essence en Dieu, Dieu a sa conscience dans l'homme.

Ici, M. Feuerbach arrête son maître et argumente contre lui avec une force incontestable : Quoi ! dit-il (1), nous forcerez-vous de séparer ces deux choses inséparables, la conscience d'un être et son essence? Nous ferez-vous dire que l'homme a son essence en Dieu, et Dieu sa conscience dans l'homme? Non, non. Soyons conséquens et sincères. Disons que, si l'homme possède la conscience de Dieu, il en possède aussi l'essence, il est dieu.

A merveille! dirai-je à mon tour à M. Feuerbach et à M. Auguste Comte; mais, vous aussi, vous vous arrêtez à moitié chemin. Vous êtes de timides athées. Était-ce la peine de nier la religion naturelle et la religion positive pour inventer une nouvelle religion? A quoi sert d'avoir supprimé l'absolu, l'idéal, le transcendant, pour venir proposer à notre culte, non pas une chose réelle, palpable, positive, mais un être abstrait, le genre humain, un être indéfini qui jamais ne se réalise, un idéal, un absolu?

Voulez-vous être conséquens? Faites comme les disciples de Feuerbach, comme M. Stirner et M. Charles Grün (2) : proposez à chaque individu de s'adorer lui-même, de se proclamer Dieu. L'individu de-

(1) Même ouvrage, page 393.

(2) Cette filiation logique a été mise en lumière par M. Saint-René Taillandier avec la sagacité et la force de raison qui le distinguent. Voyez ses études sur l'Allemagne publiées dans cette *Revue*.

venu dieu, n'aimant que soi, regardant toutes ses passions, toutes ses convoitises comme choses légitimes et sacrées, voilà une religion qui est bien celle du sensualisme et de la démagogie tombée en démence.

Cette nécessité logique a effrayé M. Auguste Comte sans lui ouvrir les yeux. Il s'est arrêté au culte du genre humain, et il a embrassé cette chimère avec tant de bonne foi et d'ardeur, qu'il s'est occupé de l'organiser. Rival des théophilanthropes et de Sylvain Maréchal, il a imaginé un culte qu'il appelle culte systématique, et, pour préluder à la liturgie de ce culte, il a fait un calendrier positiviste (1) où chaque mois est placé sous l'invocation d'un homme de premier ordre, législateur, conquérant ou artiste, Moïse, César, Shakspeare; chaque dimanche a pour patron un homme de second ordre, Bouddha, saint Augustin et Mozart; chaque jour enfin prend le nom d'un homme de troisième ordre, Lao-Tseu, Anacréon, Lucrèce, Galien, Héloïse, Rossini.

C'est ainsi que M. Comte entend remplacer Dieu. Ce panthéon grotesque où le docteur Gall figure comme divinité de second ordre, tandis que Pascal et Voltaire sont relégués dans les divinités du troisième ordre, en compagnie de miss Edgeworth, de Sophie Germain et de M[me] de Motteville, ce risible assortiment de dieux et de déesses, voilà pour l'école positive ce qui doit succéder à la foi de Bossuet et de Newton.

Est-il nécessaire maintenant d'insister beaucoup sur les idées de l'école positive en matière d'organisation politique, d'économie sociale et de pédagogie? Ce que nous en pouvons dire de plus doux, c'est qu'elles sont au niveau de ses idées religieuses. Y a-t-il au monde une conception plus discréditée dans tous les esprits sensés, plus complétement dépouillée par la discussion et l'expérience de toute ombre de solidité que le gouvernement du prolétariat, c'est-à-dire, en appelant les choses par leur nom, la dictature de l'ignorance, à moins que ce ne soit le droit au travail, qui n'est en pratique autre chose que le droit au salaire sans travail, ou encore l'éducation égale pour tous, laquelle aboutit à l'abrutissement universel? Qu'il nous suffise de montrer que ces folles doctrines, incompatibles avec toute société régulière, sont la conséquence inévitable du principe sensualiste adopté par la philosophie positive.

Le sensualisme, en effet, nie de deux manières le fondement de toute organisation politique et de toute économie sociale : savoir, le droit. Il nie le droit, en niant toute notion absolue, en ne reconnaissant que des phénomènes et des choses relatives. Le droit par rapport à la force, c'est l'idéal par rapport au réel, l'absolu par rapport au relatif. S'il n'y

(1) *Culte systématique de l'Humanité. — Calendrier positiviste, ou Système général de Commémoration publique*, par Auguste Comte, 1850; chez Mathias, quai Malaquais, 15.

a rien d'absolu, le fait seul existe; le droit n'est qu'un fantôme comme le devoir, comme Dieu.

Ce n'est pas tout, la philosophie positive nie l'esprit; elle ne veut pas reconnaître deux univers distincts, pas même deux ordres de faits essentiellement divers, les faits sensibles et les faits de conscience. Elle absorbe la psychologie dans la phrénologie, l'ame dans le cerveau, l'esprit dans la matière. Or, s'il n'y a qu'un seul ordre de phénomènes, les phénomènes physiques, s'il n'y a qu'un seul ordre de lois, les lois fatales de la matière, la liberté n'est encore qu'une chimère, et sans liberté, plus de devoir ni de droit. Cela est clair, ou il n'y a rien de clair au monde.

S'il en est ainsi, toute société digne de l'homme est impossible. Du moment que la force est la seule règle, qu'il n'y a rien de sacré au-dessus de l'individu, ni protection pour sa faiblesse dans le droit, ni limite aux abus de sa force dans le devoir, deux alternatives sont seules possibles : ou bien vous laisserez chaque force individuelle donner carrière à ses appétits, — c'est le régime de la liberté illimitée, c'est-à-dire l'anarchie; — ou bien vous établirez par la force un ordre inflexible, où chaque individu sera enfermé comme dans un cercle de fer, — c'est le despotisme. Un ordre violent ou un désordre universel, voilà les deux extrémités entre lesquelles il n'y a point de milieu.

Hobbes l'avait bien vu. Il avait parfaitement compris, le grand logicien, que le principe sensualiste ne fournit d'autre moyen de sortir de l'anarchie que le despotisme, et il avait accepté cette conséquence jusqu'au bout, mettant entre les mains du pouvoir les personnes, les propriétés, les consciences, tout, jusqu'aux mots du langage et aux axiomes des mathématiques.

Sur ce point, nos écoles socialistes se divisent, suivant qu'elles inclinent à l'une des deux tendances opposées: d'une part, l'organisation politique et économique rêvée par M. Louis Blanc, ou le despotisme absolu; à l'autre extrémité, la négation de tout pouvoir, la fameuse *an-archie* de M. Proudhon. De quel côté penche l'école positive? Il paraît que c'est provisoirement au moins du côté de Hobbes et de M. Louis Blanc, c'est-à-dire du côté du despotisme. S'il est, en effet, une vérité sur laquelle les plus éminens publicistes soient jusqu'à ce jour tombés d'accord, c'est que la première condition d'une société libre est dans la séparation des pouvoirs. L'école positive pose, au contraire, en principe que la loi est essentiellement un acte du pouvoir exécutif (1).

On était généralement d'accord aussi que le gouvernement est chose difficile et qui demande de grandes lumières. L'école positive n'hésite

(1) Voyez M. Auguste Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, — et M. Littré, *Application de la Philosophie positive*, 1850; chez Ladrange, 41, rue Saint-André-des-Arts.

pas à charger du gouvernement la classe la moins éclairée de la société. Les ouvriers, dit-elle, sont beaucoup plus capables que les esprits cultivés. Et pourquoi cela? Parce que les classes éclairées ont été gâtées depuis trois siècles par *l'éducation métaphysique.*

Tous les esprits sont frappés du grave inconvénient qui résulte de l'excès de la centralisation politique, je veux dire : la suprématie des grandes villes et surtout la dictature de Paris. Que fait l'école positive? Elle déclare qu'il appartient essentiellement aux grandes villes de disposer du pouvoir exécutif. Elle charge Paris de gouverner la France, et fait gouverner Paris lui-même par *trois prolétaires éminens* (1).

Voilà, dira-t-on, le beau idéal de la tyrannie. N'est-il pas à craindre qu'un tel pouvoir ne se perde par sa force même? ne lui faudrait-il pas des contre-poids? L'école positive en a trouvé un, et lequel? Les clubs (2); oui, les clubs. L'école positive est passionnée pour cet instrument de gouvernement. Elle le préfère à tout, même à la presse, *chose trop abstraite,* dit-elle avec une adorable naïveté; même au suffrage universel, par cette raison décisive que « les prolétaires tiennent moins au droit de suffrage qu'au droit de club. » On dira : Ce plan n'est, après tout, que le régime de 93, la dictature du comité de salut public appuyée sur le club des jacobins. L'école positive accepte cet idéal, mais elle prétend le perfectionner. Elle est en sollicitude pour les départemens, et veut faire quelque chose pour eux; elle les charge d'administrer les finances de l'état, et, se trouvant en train de libéralisme, elle pousse la bonté jusqu'à reconnaître que les *gens aisés* sont plus propres que les ouvriers à ces sortes d'affaires, de sorte que, dans cette société-modèle, la bourgeoisie votera le budget, et le prolétariat sera chargé de le dépenser.

On croit rêver en lisant ces folies; mais voici qui couronne tout : si l'on en croit les philosophes positifs, ce qui met aux prises aujourd'hui la bourgeoisie et le prolétariat, c'est le vice de leur éducation. La bourgeoisie a reçu la détestable éducation métaphysique; le prolétariat, l'éducation religieuse, plus mauvaise encore. Il faut y substituer une seule éducation uniforme et universelle, l'éducation positive. Qu'est-ce donc? Une chose admirable, mais très compliquée (3) : elle ne comprend pas moins de six grandes sciences. On commencera par les mathématiques, c'est-à-dire par ce qu'il y a au monde de plus abstrait. C'est de ce lait agréable et doux qu'on nourrira l'enfance, c'est avec de l'algèbre qu'on développera son imagination et son cœur. Viendront ensuite l'astronomie, la physique et la chimie, pour préparer ces jeunes

(1) *Application de la Philosophie positive,* chap. x.

(2) *Ibid.,* page 140. — *Rapport à la Société positiviste sur le nouveau gouvernement révolutionnaire,* p. 25 et suiv.

(3) *Ibid.,* ch. v. — *Rapport* déjà cité, p. 16 et suiv.

ames aux merveilles de la *biologie*, et leur donner enfin par la *sociologie* le dernier trait de perfection. Voilà ce qui s'appelle une éducation complète. Encore M. Auguste Comte, craignant de laisser une lacune ou de passer pour un ennemi des muses, ajoute à son programme le grec, le latin et les beaux-arts.

Admirez la sollicitude de M. Auguste Comte pour les classes ouvrières : non-seulement il leur donne le droit au travail en intimant au pouvoir l'ordre formel de réaliser ce droit et *d'avoir toujours pour cela à sa disposition les fonds nécessaires*, mais encore il répand sur eux toutes les richesses de la science la plus élevée. Le moindre artisan sera versé dans les secrets de la biologie; il n'y aura pas un valet de ferme qui ignore la philosophie de l'histoire, et, si quelque lecteur m'accusait ici d'exagération, je serais forcé de lui avouer que M. Auguste Comte menace les femmes elles-mêmes de leur faire apprendre les six grandes sciences positives (1).

Au spectacle de tels écarts, est-il possible de se défendre d'un sentiment douloureux? Un seul motif nous a décidé à dérouler un si triste tableau : c'est que, dans l'égarement d'esprits sincères, de cœurs honnêtes, d'hommes très savans, entraînés par un faux principe à de pareilles extravagances, il peut y avoir un enseignement.

II. — ÉCOLE THÉOLOGIQUE.

Qu'est devenue cette école inaugurée avec tant d'éclat pendant le premier quart de notre siècle par un concours extraordinaire d'esprits éminens, et qui dut une fortune si rapide aux paradoxes des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, aux ingénieuses théories de *la Législation primitive*, à la dialectique enflammée de *l'Essai sur l'Indifférence*? Où sont aujourd'hui les disciples de M. l'abbé de Lamennais? Peut-être des yeux attentifs retrouveraient-ils l'esprit de sa doctrine parmi ce groupe d'écrivains qui reconnaissent pour chef l'ancien collaborateur de *l'Avenir*, M. de Montalembert; mais il n'y a plus de *menésiens* avoués, et les deux philosophes les plus renommés du clergé actuel, M. Bautain et M. Maret, se sont de plus en plus séparés, M. Maret surtout, de cette exclusive et hasardeuse doctrine. Y a-t-il encore des disciples de M. de Bonald? Plus d'un sans doute; mais, sans vouloir dépriser des écrivains aussi recommandables que M. Bonnetty, le savant directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, et M. Nicolas, auteur d'un livre fort vanté dans le monde religieux, les *Études historiques sur le Christianisme*, il sera permis de dire que ces habiles disciples n'ont pas hérité de cette fertilité de ressources, de cette dex-

(1) *Application de la Philosophie positive*, p. 65.

térité singulière, de cette pointe d'esprit vive, hardie, pénétrante, qui caractérisait le maître. Que sera-ce, si nous cherchons à l'auteur du *Pape* un successeur digne de lui? A coup sûr, nous ne le trouverons pas en France; il faudra le demander à l'Espagne, et encore ne nous donnera-t-elle en M. Donoso Cortès qu'un homme de beaucoup d'esprit essayant de reprendre le rôle d'un homme qui avait presque du génie.

Cet incontestable déclin d'une grande école n'est point une raison de la dédaigner. Pour qui observe avec sollicitude les moindres accidens de la marche des idées, il est évident que l'école théologique subit en ce moment une transformation qui peut devenir féconde et porter les plus heureux fruits. Après les emportemens d'une lutte récente, plus d'un adversaire de la philosophie paraît avoir senti quels périls on déchaîne sur une société profondément bouleversée en mettant aux prises les deux forces qui conservent l'ordre moral, et dès-lors quelques symptômes d'une disposition d'esprit plus conciliante, plus favorable aux droits de la raison humaine, ont commencé à paraître. Recueillons avec empressement ces signes favorables; mais d'abord, et pour les mieux comprendre, jetons un coup d'œil sur les origines et sur les variations de l'école théologique.

Est-ce une école de philosophie comme les autres, ayant sa doctrine à elle, une doctrine originale, indépendante? Non : par sa nature même, elle est enchaînée à un dogme qu'elle n'a pas fait, qu'elle ne peut pas et ne veut pas défaire, ni même modifier, savoir le dogme catholique, accepté par elle comme surnaturel, immuable, infaillible. Que fait-elle donc? Deux choses : tantôt elle défend le dogme contre les objections de la pensée libre, de la philosophie proprement dite; tantôt, prenant l'offensive, elle porte la guerre sur le terrain ennemi, bat en brèche les systèmes qui heurtent le dogme ou qui seulement s'en distinguent, et porte ses coups jusque sur l'esprit humain, commun père de tous les systèmes.

Voilà le rôle naturel de l'école théologique. Or, quelle était, au commencement de notre siècle, la philosophie dominante? C'était celle que Voltaire avait empruntée à Locke en la contenant comme lui de toute la force d'un bon sens supérieur, celle que l'abbé de Condillac avait déjà un peu amoindrie pour la réduire en un système ingénieux et précis, mais qui, tombant de ces grands esprits dans des esprits intempérans comme Diderot ou superficiels comme Helvétius, et de ceux-ci dans des esprits vulgaires comme d'Holbach, avait rapidement abouti aux plus tristes conséquences, le matérialisme et l'athéisme, et, à leur suite, le scepticisme absolu ou l'indifférence.

En face d'une telle philosophie, le rôle de l'école théologique était tracé. Défendre le dogme contre des athées et des sceptiques, c'eût été

peine perdue; on fit mieux, on attaqua. Conduite par un belliqueux génie, le comte Joseph de Maistre, la guerre fut vigoureuse, brillante, décisive. Le matérialisme y reçut des coups mortels; mais cela ne contenta pas l'ambition de l'école théologique. Il ne lui suffit pas d'avoir triomphé de la mauvaise philosophie du XVIII[e] siècle; elle prétendit atteindre le principe même de toute philosophie. L'homme qui, sous la restauration, fit entrer l'école théologique dans cette dangereuse carrière, ce fut l'abbé de Lamennais. L'*Essai sur l'Indifférence* dépassa M. de Maistre et M. de Bonald lui-même. En châtiant avec une sévérité impitoyable et souvent excessive les prétentions orgueilleuses et les déréglemens de l'esprit humain, Joseph de Maistre comprenait sa grandeur. S'il n'avait pour Locke et Bacon qu'injustice et colère, il savait du moins admirer Platon et respecter Descartes. Pour l'auteur de l'*Essai*, Descartes, c'est l'ennemi. Voltaire et Rousseau, Diderot et d'Alembert, Locke et Condillac, ne sont que des disciples. Leur commun maître, c'est celui qui a dit : *Je pense, donc je suis;* celui-là est le père de la philosophie du moi, de cette philosophie solitaire, personnelle, qui a brisé le lien de la tradition. Oui, Descartes est le grand coupable qui a détrôné la raison générale, seule règle de certitude, pour mettre à sa place la raison individuelle, raison impuissante, raison négative, qui n'est bonne qu'à entasser des ruines, dont le premier mot est : *Je pense*, et le dernier : *Je doute*. Guerre donc à la philosophie, à celle de la raison pure comme à celle des sens! guerre à Descartes comme à Bacon, à Malebranche comme à Voltaire! guerre à la raison humaine et à toute philosophie! Écrivons sur notre drapeau : *La philosophie aboutit nécessairement au scepticisme*.

Telle est la formule tranchante et hardie qui résume toute la doctrine de l'école théologique de la restauration. On sait ce qui arriva. Pendant que l'abbé de Lamennais démontrait l'impossibilité de la philosophie, une philosophie nouvelle paraissait sur l'horizon, et, sous le nom d'école éclectique, commençait à jeter un vif éclat. Cette école avait un double caractère : elle unissait l'indépendance philosophique la plus complète au spiritualisme le plus pur. Pleine de sympathie pour le christianisme, elle refusait également d'en nier la haute valeur et d'en subir le joug, — et de la sorte, aboutissant à des conclusions positives par la grande route d'un spiritualisme indépendant, elle était un vivant démenti opposé par l'esprit du siècle à la thèse de M. de Lamennais. Le désordre se mit dans les rangs de l'école théologique. Les esprits modérés désavouèrent la doctrine de l'*Essai*. Le clergé, un instant séduit, fit prudemment retraite. Un cri s'éleva contre l'imprudence, contre la nouveauté de la théorie lamennaisienne, et son éloquent auteur fut positivement accusé de philosophie et de scepticisme. Abandonné de tous, l'abbé de Lamennais s'abandonna lui-même. Sans

vouloir en convenir, il se fit philosophe, partisan du sens privé, apôtre de la raison individuelle, et aborda lui-même avec ardeur le problème qu'il avait proclamé insoluble, savoir l'accord d'une raison libre avec une foi positive.

Cependant la nouvelle école spiritualiste prenait chaque jour des accroissemens. Philosophie opposante et persécutée à son origine, la révolution de juillet lui donna le caractère de philosophie victorieuse. Ce fut alors que l'école théologique, reformant ses rangs, entra dans une phase nouvelle. On ne pouvait point accuser la philosophie nouvelle de conduire au matérialisme ni au scepticisme. On chercha quel pouvait être son côté faible : on crut l'avoir trouvé dans sa théorie des rapports de Dieu avec le monde, et bientôt un mot se fit entendre, murmuré d'abord à voix basse, puis prononcé à haute voix, répété avec insistance, répandu avec préméditation, et qui ne tarda pas à retentir avec un bruit formidable par tous les échos de la chaire chrétienne et de la presse catholique, le mot panthéisme. C'est à M. l'abbé Bautain et à sa petite église de Strasbourg que revient l'honneur d'avoir découvert cette machine de guerre. M. l'abbé Maret se chargea de la mettre en œuvre, et ce fut dans ce dessein qu'il composa un livre destiné à établir à jamais ce beau principe : *le rationalisme*, c'est-à-dire toute philosophie libre et fondée sur la raison, *aboutit nécessairement au panthéisme.*

Cette formule fut célébrée à l'envi. Les princes de l'église la prirent sous leur patronage; de succès en succès, elle finit par s'établir jusque dans la tribune politique, et de même que, sous la restauration, ç'avait été dans un certain monde une vérité claire comme le jour, une chose démontrée, incontestable, que la philosophie aboutit nécessairement au doute absolu, il ne fut pas moins certain ni moins évident, sous le gouvernement de juillet, que la philosophie aboutit nécessairement au panthéisme. Signalons ici une curieuse analogie. L'abbé de Lamennais, qui avait cru triompher de la philosophie en la précipitant au scepticisme, fut puni de cet excès en se voyant accusé lui-même de scepticisme et de philosophie. Aujourd'hui, même expiation d'un excès semblable. M. Bautain et M. Maret se sont portés les adversaires du rationalisme, et ont prétendu lui imposer le panthéisme comme sa conséquence et sa condamnation. Eh bien! sait-on qui est le plus accusé aujourd'hui de rationalisme et de panthéisme? C'est M. Bautain et M. Maret, et le coup part, non de leurs adversaires, mais de leurs confrères dans le sacerdoce, de leurs meilleurs amis.

Ceci nous conduit à comprendre et à expliquer la situation présente de l'école théologique. Après s'être signalés au premier rang parmi les adversaires du rationalisme, M. Bautain et M. Maret ont essayé, chacun à son tour, une entreprise toujours délicate et périlleuse, je

veux dire une nouvelle exposition du dogme catholique. Or, voici l'écueil où tous deux sont venus se heurter : on a trouvé qu'en voulant éclaircir les mystères de la religion, ils les détruisaient.

Chose remarquable! ces mêmes esprits qui se défient si fort de l'esprit humain, quand il s'applique librement aux objets les plus simples et les plus accessibles, lui veulent conférer l'exorbitant privilége de voir clair dans les abîmes les plus redoutables du dogme théologique. Ils n'accordent qu'avec beaucoup de peine à la raison la distinction du bien et du mal et l'existence de Dieu, et voici que l'un d'eux, M. Bautain, n'hésite pas à proposer une explication toute rationelle de la sainte trinité et de l'incarnation. Avec plus de mesure, M. Maret a également essayé de porter au plus profond de la théologie le flambeau de la raison. Les théologiens se sont émus. On sait qu'une sorte d'amende honorable fut jadis exigée de M. Bautain par son évêque. Si l'esprit plus discret de M. Maret a rendu l'épiscopat moins ombrageux pour ses doctrines, il s'est rencontré des hommes sévères, des catholiques rigides, qui ont signalé sa théologie comme peu correcte, nouvelle, sentant l'hérésie. Au premier rang, il faut citer M. Bonnetty, très savant homme, qui réunit autour de ses *Annales de philosophie chrétienne* toute une milice de jeunes membres du clergé. M. Maret s'est défendu, et il a trouvé de zélés et habiles avocats : M. l'abbé Darboy, du *Correspondant* et du *Mémorial catholique*, un jésuite instruit, le père Chastel, et l'un des nouveaux bénédictins de Solesmes, le révérend père dom Gardereau. De là une polémique fort animée, fort intéressante, où il est curieux de rechercher les dispositions diverses et les luttes intérieures du clergé.

Que disent les écrivains des *Annales de philosophie chétienne?* Ils disent à M. l'abbé Maret et à ses amis : Votre théologie rationnelle est le fléau de la religion. Au lieu de suivre docilement la tradition, de prononcer les paroles consacrées par l'église, vous portez dans la théologie une métaphysique indiscrète, arbitraire, infectée de l'esprit du siècle. Au lieu des trois *personnes* de la Trinité, vous parlez de trois *facultés,* de trois *propriétés,* de trois *principes.* Au lieu de *création,* vous parlez de *manifestation universelle et progressive;* c'est parler comme nos modernes sabelliens de France et d'Allemagne. Quelle est la source de ces erreurs? c'est que, vous aussi, vous caressez la chimère du temps, l'autorité de la raison. Vous attaquez à grand bruit, il est vrai, le rationalisme et le panthéisme; au fond, vous êtes des rationalistes et des panthéistes. Vous reconnaissez à la raison humaine des droits qu'elle n'a pas, le droit de tirer de son propre fonds la règle des mœurs, le droit de concevoir par sa seule vertu et de démontrer l'existence de Dieu. Vous allez jusqu'à dire que la raison est une *révélation* naturelle : c'est rendre inutile l'autre révélation; c'est la nier indirecte-

ment; c'est remplacer l'enseignement de l'église par la raison; c'est aboutir au rationalisme. Mais il y a plus : vous ne vous bornez pas à exagérer les droits de la raison humaine; vous prétendez qu'elle est un *écoulement* de la raison éternelle, une *émanation*, une *participation* de l'essence de Dieu; c'est admettre que la raison éternelle est répandue dans nos faibles intelligences, que la nature de Dieu se divise et se partage entre les ames humaines, c'est insinuer que l'homme est une partie de Dieu, c'est aboutir au panthéisme. Voulez-vous éviter le panthéisme et le rationalisme? voulez-vous combattre à coup sûr la philosophie? Ne lui accordez rien. N'acceptez d'autre autorité certaine que l'autorité de l'église et de la tradition. C'est la tradition qui nous enseigne le devoir, Dieu, la vie future. Hors de la tradition, il n'y a que l'ignorance absolue ou l'absolu scepticisme. Si quelques grandes vérités morales et religieuses brillent par rares éclairs dans le monde païen, c'est par la tradition qu'elles sont arrivées aux Socrate, aux Aristote et aux Platon. Si les philosophes modernes se sont formé de la Providence et de l'ame des idées si sublimes et si pures, c'est qu'ils ont été baignés à leur insu dans cette lumière surnaturelle que le christianisme a répandue parmi les hommes. Ainsi donc, point de milieu. Le catholicisme est tout, ou il n'est rien. La tradition est la seule règle, ou bien c'est le sens privé: d'un côté, la foi humble et docile; de l'autre, la négation et la révolte. Soyez donc de vrais et purs catholiques, ou vous tombez dans les derniers abîmes du panthéisme et de l'irréligion.

Telle est la thèse que soutiennent, avec une certaine vigueur et une insistance inouie, les *Annales de philosophie chrétienne*. On y reconnaît sans peine la vieille thèse de M. de Bonald et de l'abbé de Lamennais, celle qui fait aussi le fond de la polémique d'un journal très connu, *l'Univers*.

Que répondent M. Maret et ses amis? D'excellentes choses. Quant aux expressions dont ils se sont servis pour désigner les personnes de la Trinité et la création, ils les expliquent dans un sens orthodoxe, ou les retirent; mais, sur le fond de la question, ils prouvent très solidement qu'un traditionalisme exclusif est une chose très dangereuse, qu'avant eux tous les plus grands docteurs de l'église, les théologiens les plus autorisés, ont fait une certaine part à la raison; que les livres saints eux-mêmes reconnaissent une loi naturelle et une religion innée (1); qu'il est étrange, quand on invoque la tradition, de vouloir changer sur un point si grave la constante tradition de l'église; que nier les droits de la raison et toute certitude naturelle, c'est livrer

(1) Voyez la thèse de docteur récemment soutenue en Sorbonne par M. l'abbé Maret, et qui est devenue l'objet d'une vive polémique entre les journaux du clergé.

la révélation désarmée aux attaques de la philosophie, c'est laisser l'homme éternellement indécis entre Mahomet et Jésus-Christ, c'est incliner au plus dangereux scepticisme.

Nous ne pouvons que souscrire à une réponse si solide et si sage; nous croyons même que la récente controverse de la philosophie avec le clergé a pu fournir aux amis de M. Maret quelques lumières utiles et plus d'un argument décisif contre leurs adversaires; mais à notre tour nous demanderons la permission de prendre la parole, et nous dirons à M. l'abbé Maret, aux évêques qui l'encouragent, aux théologiens qui l'approuvent et à toute cette partie du monde religieux qui se montre disposée à reconnaître aujourd'hui les droits de la philosophie : Vous déclarez (1) qu'il y a dans l'homme une lumière naturelle, rayon émané du foyer divin, lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, et qui a répandu des clartés si vives jusque dans les ténèbres du paganisme. Cette raison est capable de poser avec autorité un principe de certitude, c'est l'évidence; une règle de mœurs, c'est l'idée du bien; une religion naturelle, c'est celle qui fait reconnaître à tout esprit droit un Dieu spirituel, un Dieu providence, créateur du monde et père de l'humanité. Vous reconnaissez à la raison ces nobles droits : les amis de la philosophie doivent en remercier votre franchise et votre loyauté; mais que doivent penser les esprits calmes et désintéressés, étrangers à nos débats? que voulez-vous qu'ils disent de cette formule tant préconisée : *Le rationalisme aboutit nécessairement au panthéisme?* Expliquons-nous nettement une dernière fois. Entendez-vous par rationalisme l'usage ou l'abus de la raison? Parlez-vous de la raison fidèle à ses lois naturelles ou de la raison infidèle à ses propres lois; de la raison restant raisonnable ou de la raison égarée? Point d'équivoque, toute la question est là. Si vous parlez de la raison égarée, il n'y a aucune difficulté à vous accorder qu'elle peut conduire au panthéisme. Elle y peut conduire, elle y conduit en effet de nos jours beaucoup d'esprits, comme elle en a conduit d'autres à l'athéisme, à l'idéalisme, à tous les égaremens; mais quoi! la religion, elle aussi, la religion égarée, ne peut-elle pas précipiter les plus belles ames au mysticisme, au fanatisme, à la superstition, à mille autres excès? Que suit-il de là contre la religion et contre la raison? Absolument rien. Or, il en va tout autrement, si vous transformez une simple erreur possible, suite de la faiblesse humaine, en une erreur nécessaire, produit fatal de l'organisation même de la raison. Il ne s'agit point ici d'une dispute de mots, mais d'une question capitale. Si vous dites que la raison, restant raisonnable, aboutit nécessairement au panthéisme, vous soutenez une thèse fausse

(1) Voyez l'avertissement de la nouvelle édition de la *Théodicée chrétienne* de M. l'abbé Maret, 1850; chez J. Leroux et Jouby, 7, rue des Grands-Augustins.

que vous êtes incapables de prouver, contraire à toutes les données de l'observation psychologique, à tous les enseignemens de l'histoire, à cent exemples contraires donnés par les meilleurs et les plus libres génies; de plus, c'est une thèse dangereuse, puisqu'elle légitime en quelque façon le panthéisme, en le déclarant invincible à la raison; enfin c'est une thèse qui est en contradiction avec vos propres déclarations, puisque vous avez positivement reconnu que la raison naturelle est d'origine divine, qu'elle est une puissance régulière et bienfaisante, qu'elle renferme en soi l'idée de la loi morale et l'idée de Dieu.

Retirez donc toutes ces loyales déclarations : niez la raison, n'acceptez que l'autorité de l'église; passez dans le camp de M. de Bonald avec vos adversaires des *Annales de Philosophie chrétienne*, — ou plutôt maintenez vos concessions; restez fidèle à la constante pratique des pères et des docteurs, à saint Paul, à saint Augustin, à Bossuet; mais alors retirez cette formule qui n'a plus de sens : *le rationalisme aboutit au panthéisme*, thèse déplorable qui mérite d'aller rejoindre celle de l'abbé de Lamennais dans le plus complet oubli.

Tout vous convie à cette rétractation honorable. Vous avez consumé tous vos efforts pendant dix-huit ans à combattre le spiritualisme. Pendant ce temps, votre véritable adversaire faisait son chemin. Tout à coup il a levé le masque : il s'appelle socialisme; nous l'appelons, nous, matérialisme, car nous ne sommes pas dupes d'un prétendu socialisme platonicien ou évangélique, qui n'existe que dans la tête de quelques innocens rêveurs. Ce qui est redoutable et réel, c'est le socialisme matérialiste et démagogue. Voilà l'ennemi. Ce n'est pas trop pour en triompher de toutes les forces réunies d'un christianisme éclairé et d'un spiritualisme indépendant.

ÉMILE SAISSET.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

VOYAGE

DE PARIS A SAN-FRANCISCO.

SCÈNES DE MŒURS EN CALIFORNIE.

LES AMÉRICAINS ET LES FRANÇAIS DANS LES PLACERS.

J'ai quitté Southampton le 18 janvier 1850 sur le bateau à vapeur *le Tay;* vingt-quatre heures après, nous étions en plein Océan, et le 26 nous touchions à Madère, après avoir passé des brouillards et des frimas de la Manche aux vents tièdes et à la chaude température des mers équatoriales. Chaque coup de roue semblait donner l'impulsion au mercure, qui monta progressivement, de cinq ou six degrés au-dessous de zéro, à vingt-cinq ou vingt-huit au-dessus.

Les passagers qui composaient la population du bord offraient un échantillon de toutes les races européennes. Il y avait là beaucoup d'Anglais, — fonctionnaires publics, créoles ou simplement touristes; des Espagnols qui regagnaient la Havane ou le Mexique; des Portugais, des Allemands, des Italiens, des Russes et des Français, que la soif des aventures chassait en Amérique. Tous ces passagers, condamnés à vivre ensemble pendant de longues journées où rien ne vient distraire la pensée, semblent ne pas admirer beaucoup les beautés si souvent chantées de l'Océan, des nuits tropicales, des couchers de

soleil en pleine mer, et de tous ces spectacles qui ont inspiré et qui inspireront peut-être encore tant et de si longs romans maritimes. Les rêveurs rêvent en regardant la lune sortir des ondes infinies; les fumeurs, et c'est le plus grand nombre, fument; le reste bâille ou lit à volonté. Quand un navire passe à l'horizon, on se presse pour le voir, et l'on soupire aussitôt qu'il a disparu. Quatre ou cinq fois par jour, on se met à table, et l'on mange, non pas pour manger, mais pour se distraire : le thé, le café, les tartines de pain beurrées, les viandes froides, sont en permanence dans le réfectoire, où s'écoule un bon tiers de la journée; le reste du temps, on se promène sur le pont, ou l'on cause avec les passagères, assis sur le seuil de leur salon. La pruderie anglaise ne veut pas que les habits pénètrent dans l'enceinte cloîtrée réservée aux robes. Quand on quitte l'Angleterre, le *shocking* monte à bord et s'embarque avec vous.

La première colonie anglaise que nous ayons rencontrée sur notre route est la Barbade, en anglais *Barbadas* (prononcez *Bébédeus*), où nous sommes arrivés le 8 février. C'est là qu'il m'a été donné de voir pour la première fois la population noire face à face, et je n'ai plus compris qu'on fût négrophile. Quelle laideur, quelle saleté, quelle bassesse, quelle difformité physique et morale! Depuis lors j'ai vu Porto-Rico, Jacmel, la Jamaïque, dix autres ports des Antilles, et partout la même impression m'est restée.

Voici en quelques mots l'itinéraire que j'ai suivi depuis mon départ de la Barbade, le 9 février, à une heure de l'après-midi; il pourra servir de guide aux voyageurs : Saint-Thomas, arrivé le 12 à huit heures du matin, parti le même jour à six heures du soir; — Porto-Rico, arrivé le 13 à sept heures du matin, parti le même jour deux heures après; — Jacmel (Haïti), arrivé le 14 à sept heures du matin, parti le même jour à huit heures et demie du soir; — Jamaïque, arrivé le 15 avec *le Tay*, reparti le 17 à midi, sur *le Téviot;* — Santa-Martha, arrivé le 20 à trois heures, parti à six; — Carthagène, arrivé le 21 à deux heures après midi, parti à quatre heures; — Chagres, arrivé le 22 à sept heures du matin, parti à six heures du soir; — Gorgona sur la rivière de Chagres, arrivé le 24 à deux heures après midi, parti le 25 à dix heures du matin; — Panama sur le Pacifique, arrivé le 25 à neuf heures du soir, parti le 5 mars à midi;—Acapulco (Mexique), arrivé le 9 à midi, parti le 10 à sept heures du matin; — San-Francisco, arrivé le 26 à huit heures du soir.

La ligne que j'ai suivie, si elle est la plus curieuse, n'est pas la plus courte. Les voyageurs qui veulent aborder à l'isthme de Panama par la voie la plus rapide doivent s'embarquer à Liverpool, toucher à New-York et New-Orléans. En vingt et un jours, ils franchiront la même distance que nous avons mis trente-quatre jours à parcourir.

et ils auront la garantie du passage de Panama à San-Francisco, que la compagnie assure dès le départ de Liverpool.

Je n'ai visité qu'en courant les Antilles espagnoles, danoises, anglaises; mais je me suis arrêté un peu plus long-temps à Jacmel, petit port de mer dépendant de l'empire de Soulouque. Jacmel est une misérable petite ville bâtie dans une baie exposée à tous les vents et peuplée presque exclusivement, exclusivement même de noirs. Autour de la ville s'élèvent de grandes montagnes chargées de bois où n'apparaissent ni maisons ni cabanes. A quelques centaines de pas de Jacmel, on est dans la solitude la plus profonde. La première personne que nous ayons rencontrée en débarquant, c'est un commissaire de police, portant avec une gravité sans pareille un costume qui rappelait, à s'y méprendre, celui du *Postillon de Lonjumeau*. Il ne lui manquait que le fouet et le bouquet; mais il avait de plus un chapeau-tromblon. Ce chapeau-tromblon, je l'ai retrouvé partout, sur la tête de la population civile d'Haïti et sur la tête de l'infanterie de Soulouque; ce qui me donne à penser que ce chapeau incommode et laid, mais universellement adopté, est moins une affaire de goût qu'une question de patriotisme nègre. Le commissaire de police qui nous avait accostés sur le port nous fit d'abord visiter une caserne où s'exerçait une compagnie de soldats haïtiens, après quoi il nous conduisit au palais du gouverneur de Jacmel. Je retrouvai là tous les types grotesques qui m'avaient paru jusqu'à ce jour des inventions du caricaturiste Cham. L'infanterie qui manœuvrait sous mes yeux portait l'habit bleu de nos invalides et le pantalon blanc; mais ce pantalon blanc était gris, jaune ou noir de fumée, selon que le fantassin comptait plus ou moins d'années de service sous les drapeaux. Vétérans et conscrits marchaient pieds nus, le cou libre et la tête ombragée par cet affreux chapeau-tromblon dont la forme pyramidale offusque partout les yeux. Quand les pantalons manquent, l'armée porte des caleçons, et si les caleçons manquent aussi, elle met ce qu'elle peut. Deux fantassins à peu près vêtus montaient la garde à la porte de son excellence le gouverneur, le général Toussaint, nommé duc de Léogane par sa majesté l'empereur; mais, au moment de notre arrivée, l'un de ces guerriers jouait au bilboquet et l'autre dormait. Un coup de poing arracha le joueur à ses distractions; un coup de pied réveilla le dormeur. Le duc de Léogane nous attendait dans une magnifique pièce tendue de velours noir, dorée du haut en bas et garnie de meubles superbes style Louis XV. Ce salon de réception est précédé d'une antichambre fort vaste où se tiennent les aides-de-camp. Leur uniforme se compose d'un habit bleu foncé tout étincelant de broderies d'or, à revers et à paremens rouges, d'un pantalon taillé sur le modèle des pantalons que portent nos facteurs

de messageries, et d'un chapeau-claque semblable en tout à celui de nos officiers d'état-major, et qu'ils posent fort en arrière. De cols et de chaussures, il n'en faut point parler. Le gouverneur seul, et sa haute position explique ce faste, se permet l'usage des bottes. L'habit déboutonné des aides-de-camp permettait de voir leur chemise de couleur ouverte et pendante sur la poitrine.

Le duc de Léogane ne se piquait pas de plus de tenue que ses officiers. Son habit, surchargé, écrasé de passementeries d'or, gisait sur un fauteuil; mais, pour témoignage de sa grandeur, il avait, je l'ai dit, des bottes aux pieds, et portait en sautoir, sur sa chemise bleue et débraillée, l'ordre de Saint-Faustin tout ruisselant de verreries. A quatre pas de nous et derrière le dignitaire de Soulouque, on voyait, par une porte ouverte, un gros cochon blanc et un dindon noir rôder de compagnie autour du pot-au-feu de notre hôte, qui cuisait dans la salle voisine. Au demeurant, le duc de Léogane, malgré ses ordres et ses broderies, ne manquait pas d'un certain bon sens : il plaignait la France d'être tombée en république!

Peu de jours après cette présentation, et après avoir laissé l'empire de Soulouque préoccupé de la question des couronnes en métal que son autocrate avait commandées en Europe, *le Téviot* aborda à Chagres. Dès mes premiers pas sur le continent américain, je compris que tout ce qu'on disait en France de la Californie était également vrai, également faux, c'est-à-dire que, dans cette patrie de l'or, rien n'est absolument vrai ni radicalement faux. Ceux-là revenaient chargés de pépites et de poudre d'or, et leurs portefeuilles bourrés de lettres de change tirées sur les meilleures places d'Europe; ceux-ci passaient mornes et grelottant, traînant après eux la misère et la fièvre. Tous les renseignemens étaient contradictoires, et tous étaient exacts. Des matelots partis avec leurs bras pour toute fortune retournaient dans leur pays natal avec des trésors de nabab; des négocians qui s'étaient fait suivre de riches cargaisons rentraient chez eux pauvres et dépouillés de tout. Il me parut dès-lors démontré que le hasard régnait et gouvernait en Californie. C'est une conviction que, plus tard, l'expérience a confirmée chez moi.

Le prix du passage de Chagres à Panama par la Gorgona varie chaque semaine, on pourrait dire chaque jour. C'est un jeu de hausse ou de baisse, comme sur la rente au passage de l'Opéra un jour de séance orageuse. Un canot pouvant contenir deux ou trois personnes et quelques colis sur lesquels on dort la nuit coûte, pour transporter les voyageurs de Chagres à Gorgona en quarante-huit heures, la distance à parcourir étant de douze à treize lieues, de 25 à 180 piastres (125 à 900 fr.), suivant le nombre et l'empressement des émigrans. Les mules qu'on

prend à la Gorgona sont tarifées ordinairement à 8 piastres par bête; j'ai payé les miennes 16 piastres, et dès le soir même les mules en valaient 20. Quelques passagers du *Téviot* avaient avec eux des dames, accompagnées, comme toutes les dames en voyage, de grosses caisses qu'il est impossible de transporter à dos de mulet. Des Indiens les ont chargées sur leurs épaules et les ont portées de la Gorgona à Panama, distance de sept à huit lieues, au prix moyen de 25 à 30 piastres par caisse. Les Américains du nord, qui ont l'habitude des grands voyages dans le *Far-West*, font la traversée de l'isthme à un prix très modéré. Ils se réunissent par bandes de quinze à vingt, n'emportant avec eux que les bagages absolument nécessaires, et, prenant un guide, font la route à pied à travers bois. Arrivés à Panama, ces émigrans, que consume la soif de l'or, s'entassent dans des hôtelleries où chaque case renferme autant de locataires que le plancher peut en supporter, se nourrissent de riz et de thé en attendant le départ d'un *steamer*, et naviguent vers San-Francisco, couchés sur le pont, à la belle étoile.

Quand je suis arrivé à Panama, l'or ne perdait plus au change; mais quatre pièces de 20 sous, huit pièces de 10 ou 16 pièces de 5 valaient une piastre. Quelques spéculations en petites monnaies avaient été déjà tentées, et réussissaient à merveille. Panama était encombré d'émigrans de toutes races, Chiliens, Péruviens, Colombiens; mais les Américains des États-Unis étaient de beaucoup les plus nombreux. Chaque semaine apportait un flot de mille à douze cents passagers, si bien que les billets de passage à bord des *steamers* qui desservent la ligne de Panama à San-Francisco étaient en hausse. La spéculation s'en était emparée. Grace à l'intervention obligeante du consul anglais et du capitaine Stout, agent des paquebots américains sur le Pacifique, quelques-uns de mes compagnons de voyage et moi, qui lui étions recommandés, avons pu obtenir des billets au prix moyen de 1,300 francs. Les détenteurs, pour parler le langage du commerce, les vendaient couramment 2,000 à 2,200 francs. Les émigrans qui n'ont ni le loisir d'attendre, ni la somme nécessaire pour acheter leur passage à un si haut prix, s'embarquent sur des navires à voile; mais si le voyage ne leur revient plus qu'à 500 ou 600 francs, il dure de cinquante à soixante-dix jours. La valeur des objets de consommation avait atteint à Panama un prix excessif. Une livre de sucre inférieur pour la qualité à la cassonade de nos épiciers coûtait ici 30 sous; une bougie, 1 franc; ainsi du reste. On se loge commé on peut, heureux encore de trouver une chambre, un cabinet, un trou où l'on ait la faculté de s'étendre et de dormir par terre.

Le *California*, sur lequel j'ai quitté Panama le 5 mars, emportait à San-Francisco cinq cents Américains couchés indifféremment sur le

pont ou dans la cale, tous vêtus de vareuses rouges et coiffés de grands feutres gris. Presque tous passent leurs journées à fumer; quelques-uns causent, — c'est le plus petit nombre; — tous jouent. Pas un d'eux ne parle français; quelques-uns parlent l'espagnol, plusieurs comprennent l'allemand. Le plus grand silence règne parmi ces bandes. Nos cinq cents passagers sont pour la plupart grands, secs, vigoureux et doués d'une santé de fer; presque tous se destinent au travail de l'extraction de l'or dans les *placers;* quelques-uns vont tenter fortune à San-Francisco; beaucoup se rendent en Californie dans la seule pensée de jouer, et on sait que ce ne sont pas les maisons de jeu qui manquent dans ce pays-là.

Le 26 mars, après avoir relâché un jour à Acapulco, notre *steamer* aborda à San-Francisco, et les cinq ou six cents passagers du *California* se dispersèrent comme une volée d'oiseaux. Je venais enfin de mettre le pied sur cette terre féerique, vers laquelle tant d'hommes ont les yeux de l'esprit tournés, sur cette Californie qui est pour plusieurs la patrie des chimères réalisées, pour d'autres aussi le pays des plus amères déceptions. Au moment de l'arrivée du *California,* on pouvait dire de San-Francisco que c'était une ville ruinée. Point de transactions, point d'affaires; le port, le rivage, les magasins, étaient encombrés de marchandises qui ne trouvaient point d'acheteurs. L'activité et le mouvement n'existaient plus qu'autour des cafés et des maisons de jeu; mais là rien ne chômait. La spéculation sur les terrains, où tout le monde, manœuvres et banquiers, s'était follement jeté, avait compromis les fortunes qui semblaient le plus solidement assises. Les transactions, la vie commerciale, ne pouvaient reprendre, disait-on, qu'au retour des travailleurs que la saison des pluies chasse des *placers.*

La ville de San-Francisco, on le sait, s'élève en amphithéâtre, à mi-côte d'une colline très raide, au fond d'une grande baie, où meurent les flots de l'Océan Pacifique. Derrière la ville se prolongent d'autres collines entièrement pelées. Les maisons que l'incendie a dévorées plus tard étaient presque toutes bâties en bois. Les rues latérales à la baie sont très larges, droites et de niveau; les rues perpendiculaires présentent à l'œil l'aspect d'une côte raide et difficile, où la circulation des voitures est impossible. La voirie californienne n'a pas encore eu le temps de naître. Les rues restent telles que le hasard les a faites; la pioche et le balai n'y passent jamais, et ces mille débris que les maisons expulsent de leur intérieur s'y entassent toujours. En été, la poussière et les émanations fétides y sont intolérables; en hiver, quand viennent les pluies, les rues se changent en marais, où les piétons et les mules enfoncent à chaque pas jusqu'au jarret. On a vu, dans cer-

tains quartiers, se former des fondrières où des hommes et jusqu'à des mulets ont disparu, sans qu'il fût possible de leur porter aucun secours. Il faut ajouter, pour rester fidèle à la vérité, que, dans cette population brûlée par l'amour de l'or, personne n'y pensait beaucoup. L'aspect de ces fondrières est repoussant : toutes remplies d'une eau noire et croupissante, couvertes de débris de toute espèce d'immondices, d'os à demi rongés, de linges troués et puans, elles exhalent une odeur pestilentielle. Ces fondrières se retrouvent partout, même dans le centre et le bas de la ville, qui sont presque entièrement et le mieux bâtis. Quant au climat, c'est peut-être le plus capricieux qui soit au monde. Le matin, de neuf heures à midi, la chaleur est accablante; de midi à sept heures, un vent intolérable s'élève, et fait tourbillonner la poussière à flots; les brouillards montent avec le soir, répandant partout l'humidité, et un froid intense s'empare de la ville avec la nuit. C'est tour à tour, et dans la même journée, le climat d'Alger, d'Avignon, de Londres et de Stockholm.

Un ordre parfait régnait dans la ville, et, malgré le mélange des races et l'agglomération des émigrans, on n'avait à redouter ni le vol ni l'assassinat. Des masses énormes de marchandises étaient entassées sur le rivage sans que personne, parmi cette foule d'aventuriers, songeât à rien détourner des richesses exposées en plein vent. Était-ce probité? Je ne le crois pas. La justice est promptement rendue dans la capitale de la Californie, et la population sédentaire, nombreuse et aguerrie, paraît très résolue à faire respecter la propriété et à maintenir une sécurité qui seule peut assurer la prospérité générale de San-Francisco. Un grand nombre d'aventuriers d'ailleurs touche à peine le rivage, et court aux *placers* chercher cet or qui est ici le mobile unique de toutes les pensées et de toutes les actions. Les plus audacieux partis, ceux qui restent ne tardent pas à trouver des occupations lucratives, ou qui tout au moins leur permettent de vivre en attendant de meilleures occasions.

Il est fort difficile, avec la meilleure volonté et la plus entière bonne foi, de dire complétement la vérité sur San-Francisco. Tout change, tout est bouleversé en moins de quinze jours; les mouvemens de baisse et de hausse atteignent des proportions effrayantes : un jour, on paie l'eau-de-vie 30 piastres la bouteille; la semaine suivante, elle tombe à 20 francs. Le frère d'un artiste de l'Opéra, M. Barroilhet, favorisé par le hasard, a gagné du soir au matin 250,000 francs sur une cargaison de planches. Il y avait, au moment de son arrivée, disette de bois; un mois après, ces mêmes planches étaient à vil prix. Tout saisit, tout frappe, tout étonne ici. A côté de fortunes qui rappellent les contes des *Mille et une Nuits*, il y a d'horribles misères; auprès de

maisons meublées en laques de Chine, comme celle du docteur d'Oliveira, il y a des huttes immondes faites de paille et de boue.

J'ai dit qu'à mon arrivée une atonie générale frappait le commerce de San-Francisco. Le premier résultat de cette atonie avait été de réduire considérablement le prix des objets de consommation, des objets de fabrication européenne surtout, tels que les tissus, les draps, les vêtemens. A la rigueur, on pouvait vivre en ne dépensant que 4 ou 5 piastres par jour. Une chambre, — parfaitement vide d'ailleurs, — pouvait être louée au prix moyen de 200 francs par mois. Cette même chambre valait, il y a un mois, 150 à 200 piastres. — Cependant un gigot de mouton coûtait encore 27 francs; la livre de beurre en valait 15, le litre de lait 7, et il était impossible de se procurer des radis à moins de les payer 5 francs la demi-douzaine. Dans les conditions que je viens d'indiquer, et la crise commerciale provoquée par la fièvre des spéculations ayant paralysé toutes les affaires, les seuls émigrans qui soient assurés de faire une fortune comparative sont les ouvriers. Un charpentier, un charron, un menuisier, un forgeron, trouvent toujours et facilement à être employés à raison d'une once d'or, 80 francs par jour. Leur nourriture et leur entretien ne revenant pas à plus de 20 francs, c'est une économie quotidienne de 60 francs qu'ils peuvent sans peine réaliser. Le blanchissage est une chose à peu près inconnue à San-Francisco, et la raison en est bien simple. On paie 30 francs ou à peu près le blanchissage et le repassage d'une douzaine de chemises, de mouchoirs ou de paires de chaussettes, et ces mêmes chemises achetées neuves chez le marchand ne coûtent en moyenne que 24 francs la douzaine. Il en est de même — *à présent* — de tous les objets confectionnés. Une paire de draps ne se blanchit pas à moins de 5 piastres; aussi l'usage des draps est-il considéré comme un objet de luxe auquel un très petit nombre de personnes peut atteindre.

Pendant mon séjour à San-Francisco, on s'attendait généralement à une hausse énorme et prochaine sur les articles de Paris. On achetait à tout prix les cravates, les gants, les cols, les ceintures, les rubans, les soieries façonnées, les écharpes, les châles, les parfumeries, et déjà l'on n'en trouvait plus. Il y a bien peu de femmes à San-Francisco, et parmi elles quarante ou cinquante à peine qui soient respectables; mais la dépense à laquelle elles se livrent est exorbitante.

Tout râcleur d'instrument, joueur de cornet à piston, chanteur de hasard, musicien quelconque et virtuose de contrebande peut débarquer à San-Francisco sans crainte. Pour si misérable que soit son talent, il trouvera dix cafés tous prêts à utiliser ses services au prix net de 80 francs par jour. La séance de nuit se paie aisément deux onces d'or, 160 francs. Après avoir entendu çà et là quelques-uns des artistes

les plus en renom de San-Francisco, il m'a semblé que les moindres ténors des cafés chantans des Champs-Élysées, le plus pauvre instrumentiste de nos petits théâtres, gagneraient des monceaux d'or. Les cafés où s'exercent ces virtuoses indescriptibles ne désemplissent pas; il en est de même des maisons de jeu ouvertes à tous les carrefours. Tout le monde joue ici, et le jeu est en permanence. Ce que les chercheurs d'or ont ramassé pendant la saison des fouilles, ils viennent le perdre pendant la saison des pluies. Quelques heureux, — les habiles si vous voulez, — ont réalisé dans ces enfers des fortunes fabuleuses. Ces maisons de jeu, toujours environnées de chalands, présentent une physionomie animée et curieuse dont les casinos des bords du Rhin et l'ancien Frascati ne sauraient donner l'idée. Ce sont de grandes salles où fonctionnent nuit et jour des tables de roulette, de trente et quarante et de *monte*, qui est le jeu le plus en vogue ici. Des monceaux d'or monnayé, en poudre et en cailloux, chargent ces tables, allant et venant. Les joueurs ont, pour la plupart, le costume pittoresque et grossier des mineurs, — des vareuses rouges et bleues, de grandes couvertures ou des capes rayées jetées sur l'épaule, de vastes chapeaux de paille ou de feutre, quelquefois des vêtemens en peaux de bêtes. Les sommes qui s'engloutissent au jeu sont incalculables. Les mineurs ruinés retournent aux *placers*, fouillent le sable, récoltent l'or et recommencent.

Un des côtés les plus pittoresques de San-Francisco est le mélange, la confusion extrême de toutes les classes. Ici tous font tout. Il n'y a pas de métier honteux, pas d'industrie avilissante. Tout se calcule au point de vue du bénéfice. Cependant, si quelque différence pouvait être remarquée dans les rangs mêlés de la société californienne, je dirais que les émigrans appartenant aux classes pauvres affectent plus particulièrement, aussitôt qu'ils ont gagné quelque argent, les dehors du luxe, et cherchent à éclipser leurs voisins. Bien au contraire, les personnes qui, par leur naissance et leur éducation, font partie des classes lettrées de la société européenne se livrent sans relâche à un travail acharné. On a parlé d'un marquis charretier et d'un vicomte chasseur. Rien de plus exact : j'ai rencontré ici l'ancien secrétaire d'un ex-pair de France deux ou trois fois ministre, qui exerçait la profession de garçon de café; il gagnait 80 fr. par jour à ce métier, qui lui permettait d'attendre quelqu'un de ces hasards fortunés après lesquels soupirent tous les argonautes californiens.

Après avoir passé quelque temps dans la maison du docteur d'Oliveira, médecin français, qui occupe ici la position la plus considérable, la même pensée qui m'avait fait quitter l'Europe pour San-Francisco me fit quitter San-Francisco pour les *placers*, où la ruine de la métro-

pole n'a pas arrêté le mouvement commercial. Ma première course m'a conduit aux *placers* situés à l'est de San-Francisco; un peu après, j'ai parcouru une partie de ceux qui se trouvent au sud jusqu'à une distance de 210 à 230 milles dans l'intérieur des terres. La nature n'est plus autour des *placers*, comme aux environs de San-Francisco, nue et desséchée : c'est un magnifique pays propre à tous les genres de culture, et qui ne demande que le travail des hommes pour se couvrir des plus riches moissons. Des prairies interminables courent le long des rivières, mais si chargées de fleurs, que le pied du voyageur en écrase des gerbes à tout pas. De grands bouquets de beaux arbres coupent ces vastes solitudes, où paissent en liberté d'innombrables troupeaux de cerfs et d'antilopes. Ces campagnes embaumées séparent San-Francisco des montagnes où sont situés les *placers* aujourd'hui en exploitation. Les montagnes qui s'élèvent entre Stockton et Murphy sont couvertes de pâturages et de bois de sapins et de chênes; elles renferment toutes de l'or en assez grande quantité. Des camps d'émigrans se sont formés dans les ravins, — en espagnol *cagnades*, — où le métal précieux s'est rencontré avec le plus d'abondance. Parmi ces *cagnades*, quelques-uns sont à peine occupés par une demi-douzaine de tentes; d'autres présentent déjà au regard l'aspect d'une ville naissante; j'en ai vu où campent trois ou quatre mille mineurs. Le camp de Sonora entre autres, qui est à deux journées de Stockton, ne comptait, il y a un an, que deux ou trois tentes; il y a maintenant des rues, des cafés chantans, des bals publics, des hôtels garnis, des restaurans, des concerts : — des concerts au milieu des solitudes les plus profondes de l'Amérique du Nord, et à soixante-dix lieues de San-Francisco! mais quelle population! la pire race d'hommes qui peuple les barrières de Paris peut à peine lui être comparée.

Les endroits où l'on récolte l'or se rencontrent toujours dans des ravins, entre deux montagnes resserrées; un ruisseau coule au fond, et c'est au bord de ce ruisseau que les mineurs dressent leurs tentes. Le terrain appartient de droit au premier occupant. Aussitôt qu'un ravin est exploité, il prend le nom du mineur qui le premier a planté sa pioche dans ce terrain vierge encore. Ainsi, par exemple, il y a la *Cagnade du Dragon*, la *Cagnade du Lancier*, celle du *Soldat*, celle du *Muletier*, celle de *Mormon*, celle encore de *Murphy*. En anglais, ces mêmes lieux sont désignés par ces mots : *Mormon's Diggings, Murphy's Diggings*, etc., c'est-à-dire *fouilles de Mormon, fouilles de Murphy*. Quand un émigrant a trouvé un ravin propre aux fouilles ou une *cagnade* favorable au commerce qu'il veut entreprendre, il coupe dans les montagnes une ou deux douzaines de sapins, les équarrit et les porte sur son dos jusqu'au *placer*, où il dresse le squelette de sa tente;

huit ou dix jours lui suffisent pour achever son travail, après quoi il est libre de creuser le terrain aurifère, ou d'étaler sa marchandise. Chacun ici fait œuvre de ses mains, car l'ouvrier le plus paresseux coûte au moins une once d'or par jour. L'émigrant cuit sa viande, nettoie sa vaisselle, lave son linge à la rivière, et vit un peu comme Robinson Crusoé dans son île, à cette différence près qu'il travaille un peu plus et se promène moins. La tente bâtie et la place où l'on fouillera la terre choisie et enregistrée par l'alcade du lieu, enregistrement qui équivaut à un acte de propriété, le mineur attend que les eaux pluviales s'écoulent des trous du ravin; si l'eau tarde trop long-temps à disparaître, ou si le *placer* ne donne pas un produit assez abondant, il abandonne sa tente, et va demander de l'or à un autre ravin.

Quand j'arrivai au camp de Murphy, on ne trouvait plus de sapins pour les constructions qu'à deux ou trois milles dans les montagnes. Avant six semaines, il faudra peut-être aller à deux lieues. Vous comprenez bien que le *comfort* est banni de ces sortes de camps. Les sybarites couchent sur des planches garnies d'un lit de feuilles de sapins; le plus grand nombre dort par terre, enveloppé d'une couverture qui sert de matelas la nuit et de manteau le jour. Grace au mouvement commercial qui s'est emparé de la Californie, rien ne manque cependant aux *placers* des objets nécessaires à la vie; mais tout y coûte deux ou trois fois plus cher qu'à San-Francisco même : j'ai payé une abominable paire de bottes 90 francs, et l'on m'a félicité sur le bon marché de mon acquisition.

Bien différent du camp de Sonora, occupé par les Sonoriens du Mexique qui l'ont fondé, et des autres *placers* que j'ai visités, le camp de Murphy est presque exclusivement habité par des Français, tous insurgés de juin, matelots déserteurs, ou repris de justice. La physionomie que présente ce *placer* a quelque chose d'étrange que la description la plus minutieuse peut difficilement indiquer. Ces hommes exilés de leur patrie ont conservé dans toute leur violence sauvage les passions politiques qui les ont fait courir aux barricades en 1848. Ce ne sont partout que conversations sur les événemens qui ont amené leur émigration, discussions interminables et bruyantes sur les principes ténébreux du socialisme, souhaits et tirades en faveur de la république universelle et démocratique, dont l'avénement prochain ne paraît pas douteux à ces vaincus de la guerre civile. Le dimanche surtout et le lundi sont consacrés à la politique : de petits clubs en plein vent s'improvisent dans l'intérieur du camp, et les harangues sur les crimes de l'aristocratie ne sont interrompues que par *la Marseillaise*, *le Chant des Girondins* et *le Chant du Départ*. Si j'avais pu quelque peu oublier ces hymnes révolutionnaires dont si long-temps les rues de

Paris ont retenti, les échos des montagnes californiennes me les auraient bientôt rappelées. Il n'est pas un des héros en guenilles de Murphy qui ne parle des gardes municipaux qu'il a tués à la révolution de février et des gardes nationaux qu'il a *descendus* aux journées de juin. Plusieurs se *vantent*, — oui, se vantent avec de grands airs superbes, — d'avoir pris part à l'assassinat du général de Bréa. Les nouvelles sont apportées à tous ces fugitifs par des numéros épars des journaux américains; mais, si les détails et les renseignemens leur manquent sur les événemens dont la patrie commune est le théâtre, l'imagination ne leur fait jamais défaut. Que de suppositions plus ou moins extravagantes ne font-ils pas! Pendant huit ou dix jours, il n'a été question à *Murphy's-Camp* que de la terrible insurrection des faubourgs de Paris. A en croire les orateurs de la démocratie exilée, le président de la république était pendu ou tout au moins en fuite; l'armée, sous le commandement du général Changarnier, avait abandonné Paris; les campagnes s'étaient soulevées, et le socialisme triomphait dans quinze ou vingt départemens. Ces belles nouvelles, débitées de tente en tente, répandirent un moment la joie parmi les mineurs, et l'on fêta la victoire des frères et amis de la métropole par de nombreuses libations.

Eh bien! cette race d'insurgés qui gardent encore au fond des solitudes sans limites, où le hasard les a conduits, leurs rancunes insatiables et les désirs violens de la vengeance, cette race indisciplinable et farouche vaut encore mieux que la race américaine qui peuple les *placers* voisins. Rien ne saurait donner une juste idée du caractère et des mœurs de ces hommes qu'on dirait choisis dans la lie des populations américaines; l'ivrognerie est leur moindre défaut. Les *placers* qu'ils occupent sont le théâtre d'assassinats sans nombre qui menacent de devenir quotidiens. L'autre jour encore, à Sonora, un joueur qui avait tout perdu s'est enivré, et, montant à cheval, est entré le pistolet au poing dans un café. On a voulu l'expulser; il a fait feu, et les balles sont allées frapper deux pauvres diables qui buvaient dans un coin. Ces scènes d'ivrognerie se renouvellent presque tous les jours; le dimanche, elles sont continuelles. Ces jours-là, les mineurs abandonnent leurs trous, et rentrent au camp chargés d'une provision d'or; en quelques heures, le plus souvent, ils perdent ou dépensent le fruit de leur travail d'une semaine. Alors exaspérés, furieux, ivres d'eau-de-vie, les armes à la main, ils parcourent les cafés et les rues, menaçant, injuriant, frappant, et finissent par faire feu au hasard. Si quelqu'un tente de les arrêter, ils le tuent comme on tue un chien et passent. Tous Américains de naissance, ils font cause commune et se soutiennent les uns les autres. Qui résiste à l'un de ces bandits

les a tous contre lui. Leur haine, qui s'adresse à tous les étrangers, s'exerce surtout contre les Mexicains, qu'ils traitent en race conquise. Quelle conquête, bon Dieu ! que celle du Nouveau-Mexique, et qu'elle serait curieuse à raconter !

La population des camps américains se compose de mineurs et de joueurs de profession; ceux-ci, et ils sont encore assez nombreux, ne travaillent jamais et jouent toujours. Ils n'ont pas d'autre industrie, et ils l'exercent impudemment envers et contre tous. Quant aux mineurs, ils jouent aussi, mais le jour du repos seulement. Le soleil du dimanche luit à peine, que déjà les cris et les disputes retentissent; le bruit des rixes s'y mêle bientôt, et la journée ne s'achève pas sans que l'on n'entende siffler les balles. Quand les joueurs malheureux ne tuent pas, ils rouent de coups les pauvres victimes qui leur tombent sous la main. C'est ainsi qu'ils ont déchiré à coups de talon de botte, dans un café de Sonora, un vieillard, un Français qui passait par là. Le Français est resté sur place sans qu'aucun des spectateurs de cette scène ait osé prendre sa défense. Les vainqueurs sont partis en chantant, et sont allés vider quelques bouteilles d'eau-de-vie un peu plus loin. — Mais la justice? dira-t-on. — Et que veut-on que la justice fasse au milieu de pareils coquins dont le moindre porte à la ceinture et sur les épaules une panoplie d'armes de toute espèce? Une scène dont j'ai été le témoin montrera ce qu'est la justice des *placers*. Il y a au camp de Murphy un alcade et un shérif qui représentent l'autorité, la justice, la loi. Un matin, je suis réveillé en sursaut, un grand bruit m'attire hors de ma tente; je regarde, et j'aperçois le shérif en train de rosser un Irlandais. Notre shérif est boucher de profession; l'Irlandais est boulanger. Le shérif était ivre, et le sang coulait déjà, lorsque l'alcade s'est interposé. Le shérif a sauté à la gorge de son supérieur et l'a terrassé, après quoi, laissant dans la poussière le corps meurtri de l'alcade, il s'est élancé, son fusil à la main, à la poursuite du boulanger qui fuyait au loin. La population américaine regardait cette scène sans y prendre part : il s'agissait d'un Irlandais; mais si, par hasard, en s'opposant aux actes de brutalité que l'ivresse fait commettre à tout instant aux Américains, on avait l'imprudence de tuer ou même de blesser un des leurs, la justice locale pourrait bien, malgré le cas de légitime défense, vous faire arrêter et pendre à l'arbre le plus voisin.

Ce qui a fait jusqu'à présent la sécurité des Français résidant à Murphy, c'est leur supériorité numérique. Ils sont armés tout aussi bien que les Américains, et on les sait résolus à se faire tuer jusqu'au dernier avant d'abandonner leurs trous à or; mais aux regards farouches qu'échangent les Américains et les Français, aux propos qui circulent,

aux mille bruits qui se propagent, il est évident que l'explosion éclatera tôt ou tard. Déjà la bataille a failli s'engager; les Français, la semaine dernière, ont dormi avec leurs armes chargées auprès d'eux; des sentinelles veillaient aux extrémités du camp, et au premier signal tous les émigrans devaient se lever en masse et courir au combat. Rien n'est venu troubler le repos du camp; c'est une affaire ajournée, et voilà tout. La fameuse bataille qui a laissé quatre cents Américains sur le carreau du côté de Trinidad-Bay aura sa seconde édition.

La démoralisation qui s'est emparée de toutes ces populations jetées au plus profond des montagnes est arrivée à un degré qu'aucune analyse ne saurait rendre. L'or est le mobile unique de tous leurs actes; au-delà de l'or, il n'y a rien; en dehors de cette avidité constante, la seule passion que les émigrans éprouvent est le jeu; toutes les forces vives de leur intelligence sont tournées vers le jeu et les chances que présentent les combinaisons nouvelles. A cette passion ils sacrifient tout. Sans communication aucune avec le monde civilisé, plongés dans de magnifiques solitudes, où l'appât de l'or seul les a attirés, sans liens de famille, abandonnés à tous les caprices d'une liberté sans limites, étrangers à toute hiérarchie, à toute règle, à tout devoir, affranchis de toute autorité, ils perdent le sentiment de la dignité humaine, et tombent progressivement au dernier degré de l'avilissement moral.

Le hasard, qui semble tout dominer en Californie, étend son empire sur les *placers*. Tel émigrant s'épuisera en vaines recherches, qui verra son voisin ramasser en trois coups de pioche plus d'or qu'il n'en a trouvé dans un mois de travail acharné. J'ai rencontré à Murphy deux Basques qui, dans un espace de six pieds carrés, ont recueilli jusqu'à dix à douze onces d'or par jour, alors qu'à côté d'eux on ne ramassait pas la moindre pépite. J'avais vu passer à San-Francisco deux matelots déserteurs qui avaient dans des sacs pour environ 250,000 francs chacun de poudre d'or récoltée en six semaines. D'autres, qui fouillaient le sable des rivières depuis cinq ou six mois, n'avaient pas une livre de métal.

J'ai parlé des bals publics de Sonora: des bals supposent des femmes; il y en a effectivement dans chaque *placer*, mais quelles femmes! et se peut-il que de telles créatures existent pour le malheur de l'espèce humaine? A Paris, en France, dans le moindre hameau, on détournerait la tête sur leur passage; ici on les entoure d'hommages, et toute la fortune des *placers* est à leurs pieds. Le camp de Murphy compte cinq Françaises et une Américaine, sur une population d'à peu près cinq ou six cents hommes valides. Voilà le secret de leur empire.

Des sauvages indigènes sont établis à quelque distance du camp de

Murphy. Dans les premiers jours qui suivirent la formation du camp, ces sauvages s'approchaient la nuit, à pas de loup, et furetaient autour des tentes. Bientôt après, ils ont montré plus de confiance, et sont arrivés de jour en assez grand nombre; maintenant ils lèvent leurs camps et les rapprochent de Murphy. Ces naturels, un peu voleurs, mais assez inoffensifs en apparence, sont curieux de tous les objets qu'ils découvrent dans les tentes, et dont l'usage leur est inconnu. Ils achètent volontiers, mais ils paient difficilement, surtout il est imprudent de les laisser partir sans qu'ils aient donné le prix convenu. Cette probité patriarcale dont parlent les philosophes, si elle a jadis existé quelque part, est inconnue parmi les races autochthones de la Californie.

La familiarité de ces sauvages augmentant avec l'habitude, et les Français de Murphy, fidèles au caractère facile de leur nation, les admettant volontiers dans les tentes, où d'ailleurs les Indiens entrent sans façon, un grand nombre d'entre eux passent la journée à rôder parmi nous, regardant, cherchant, riant et s'étonnant de tout. Ils sont généralement gras et mal faits, avec le nez retroussé, une forêt de cheveux noirs, raides et pendans, la peau cuivrée, de belles dents, l'air doux, les sourcils droits et minces. Ils parlent un langage incompréhensible, ce qui force les vendeurs et les acheteurs à s'entendre par signes. Leur arc et leurs flèches ne les quittent jamais. L'arc est fait d'un nerf de bœuf adroitement ajusté à une pièce de bois; les flèches, que renferme une peau de *couyotte* (espèce de loup) taillée en forme de carquois, sont armées de pointes en pierre dure. Bien que ces Indiens aient la physionomie fort douce, leur réputation n'est pas excellente, et personne ne se hasarde dans leurs camps. Les hommes comme les femmes ont toujours le plus vif désir de s'habiller à la mode des étrangers qui sont devenus leurs voisins par la grace de l'or; mais une partie du vêtement suffit à leur vanité. Celui-là adopte le pantalon, un autre choisit l'habit ou la blouse; quelques-uns portent pour tout costume des bottes et un énorme chapeau à la façon des fonctionnaires de l'empereur Soulouque; le caleçon est fort en vogue parmi ces indigènes. Quant aux femmes, elles achètent assez fréquemment des jupons sur leurs économies; mais, bien loin de les nouer autour de leur taille, elles les jettent comme un plaid sur les épaules. Tous ces Indiens n'ont pas tardé à connaître le prix de l'or, et ce métal, qu'ils dédaignaient au moment de la découverte, ils le recherchent avidement aujourd'hui. Leur rapacité est même extrême, et ils se récrient aussitôt qu'on leur demande la valeur réelle des objets qu'ils désirent avoir en leur possession. Les marchands américains et français n'ont pas hésité à tourner la difficulté: ils ont bravement offert leurs comestibles ou leurs vête-

mens à des prix très réduits; mais, aussitôt le marché conclu, ils glissaient dans la balance destinée à peser la poudre d'or apportée en paiement des poids qui, selon la moralité du vendeur, doublaient ou triplaient le prix d'achat. Le sauvage paie, et part enchanté de la bonne affaire qu'il vient de terminer.

Le nombre des *cagnades* ou exploitations augmente journellement: l'émigration, bien loin de se ralentir, prend chaque mois des proportions nouvelles; mais, si grande que soit déjà la population des mineurs, il y a place encore pour des milliers d'aventuriers. Quel ravin ne contient pas de l'or en plus ou moins grande quantité? quelle rivière, quel ruisseau n'en charrie pas, mêlé au sable et au gravier de son lit? et l'on sait quelles sont l'activité infatigable et l'avidité sans pareille de la race anglo-américaine! Chaque jour, les courses que j'entreprends dans les montagnes qui séparent Stockton de Sonora et de Murphy me font découvrir des tentes là où la veille il n'y avait que des sapins et des rochers. Tout ce que les États-Unis, et non-seulement les États-Unis, mais encore le Mexique, le Pérou, le Chili, la Colombie, le Canada, renferment d'esprits aventureux, d'individualités déclassées, de bandits, — tous ces hommes qui ont eu par-ci par-là des démêlés avec la justice, et qui ne savent à quoi employer une existence surveillée de trop près, — vont demander la fortune ou tout au moins la liberté à la Californie. Un assez long temps se passera avant que l'action des lois régularise ce mouvement et assure la sécurité aux travailleurs. Qu'importe aux États-Unis? Ils ont mis un droit sur la sortie de l'or; le fisc américain est satisfait, le reste l'inquiète peu. Le gouvernement de l'Union attend que le temps fasse son œuvre, et ne se charge pas de civiliser les flibustiers des *placers*. Il les laisse jouer et boire. Il sait qu'un jour viendra où les chercheurs d'or auront assez fouillé les ravins, et où les moissons couvriront le territoire des *placers*. Alors à cette population d'aventuriers succédera une population de laboureurs pareille à cette vigoureuse race qui a jeté les premières et fortes bases de la république américaine.

ALEXANDRE ACHARD.

Murphy, 1er juin 1850.

LA

BANQUE DE FRANCE

ET LA

REPRISE DES PAIEMENS EN ESPÈCES.

M. le ministre des finances a tout récemment proposé à l'assemblée nationale une mesure que je crois prématurée, et qui, en tout cas, ne me paraît pas entourée des précautions ni des garanties nécessaires. Il a demandé l'autorisation, pour la Banque de France, de reprendre ses paiemens en espèces, qu'un décret du gouvernement provisoire avait suspendus. C'est la liberté de la circulation monétaire qu'il s'agit de rétablir, en levant l'interdit qui la frappe depuis le mois de mars 1848, et en effaçant les dernières traces du régime financier inauguré, sous la pression des désordres intérieurs, par les dictateurs de cette déplorable époque.

J'écris à deux cents lieues des faits ainsi que des discussions. Je n'ai pas sous les yeux les documens auxquels se réfère le projet de loi, et j'en suis réduit aux ressources incertaines autant que bornées de la mémoire. L'urgence ayant été prise en considération par l'assemblée, ces réflexions ne seront vraisemblablement livrées à la publicité qu'après le vote de la loi; elles perdront ainsi le caractère d'opportunité qui fait le principal mérite de la critique la mieux dirigée dans les matières politiques. Enfin, après l'accueil qu'a reçu le projet à la Bourse, et au milieu du mouvement ascendant qui a été imprimé aux fonds publics, mes observations pourront ressembler, malgré moi,

à une sorte de protestation contre la confiance qui tend à renaître. En présence de ces désavantages que j'ai mesurés, si je ne crois pas devoir m'arrêter, on ne m'accusera pas, je l'espère, de présomption, et l'on voudra bien considérer qu'après tant de fautes commises et dans l'état où sont encore aujourd'hui nos finances, c'est le devoir de tous, du plus humble comme du plus illustre, de travailler sans relâche à éclairer au moins autant qu'à rassurer les esprits.

Le décret qui donna un cours forcé aux billets de la Banque de France fut légitime au même titre que celui qui établit l'impôt des *quarante-cinq centimes*. La révolution de février étant donnée avec cette annihilation soudaine et complète des valeurs mobilières, avec cette défiance universelle et profonde qui avait envahi le domaine du crédit, il n'y avait pas d'autre moyen de rétablir un peu de sécurité et de conserver dans les caisses de la Banque, qui sont le grand réservoir du numéraire, les espèces dont le trésor avait besoin. Du 26 février au 15 mars, la Banque remboursa 110 millions. Ce jour-là, elle n'avait plus, pour faire face aux demandes du trésor et des particuliers qui assiégeaient ses guichets, qu'une réserve métallique de 122 millions, et elle devait encore 45 millions à l'état, 81 millions aux déposans divers par comptes courans, enfin les billets mis en circulation jusqu'à concurrence de 264 millions, ensemble 390 millions. Ajoutez que les effets de commerce escomptés par la Banque ne représentaient plus en grande partie que des valeurs mortes; un moment, les effets en souffrance dépassèrent 84 millions de francs.

Pendant que les échéances des obligations commerciales étaient prorogées, que le trésor cessait de rembourser les sommes déposées dans les caisses d'épargne, et qu'il laissait protester, pour ainsi dire, sur ses propres bons la signature de l'état, la Banque ne pouvait pas continuer seule à remplir les engagemens qu'elle avait contractés : le naufrage du trésor devait entraîner, un jour plus tôt, un jour plus tard, celui de toutes les puissances financières. Le crédit de la Banque avait mieux résisté que celui de l'état; pour maintenir ce qui en restait, il ne fallait pas cependant resserrer pour elle les liens que l'on était contraint de relâcher pour tout le monde.

Les établissemens de crédit doivent être assez fortement constitués pour résister aux crises périodiques de l'industrie et du commerce; mais comment les mettre à l'abri des commotions que déterminent les changemens politiques, comment les construire à l'épreuve de l'anarchie ou de la guerre, des révolutions ou des invasions? En 1797, la banque d'Angleterre n'échappa aux conséquences de la lutte européenne, dans laquelle l'Angleterre elle-même était engagée, qu'en suspendant le remboursement de ses billets. La Banque de France eût succombé en 1848 sans la déclaration du cours forcé qui fit de ses billets

une monnaie légale. Grace à cette mesure, que le gouvernement provisoire prit en temps opportun, une crise monétaire ne fut pas ajoutée à la crise commerciale et au bouleversement politique. Les billets de la Banque ayant conservé ou recouvré leur valeur, il n'y eut pas de dépréciation dans la mesure commune des échanges, ni par suite dans les fortunes. Le niveau des billets restant le même que celui de l'argent, la confiance publique put s'attacher à ce point d'arrêt, le seul qui demeurât inébranlable au milieu du tourbillon révolutionnaire de nos désastres et de nos folies.

La suspension des paiemens en espèces s'accomplit au reste, je le reconnais, avec certaines garanties de prudence. Le gouvernement provisoire, d'accord avec le conseil de la Banque, fixa une limite raisonnable à l'émission des billets. Instruit par l'expérience de ses prédécesseurs en révolution, il n'essaya pas de combler, en inondant le pays d'assignats, le vide que la défiance générale avait fait dans ses caisses. Il comprit que l'état ne créait pas des valeurs à volonté, que le niveau de la circulation était donné par le mouvement des affaires, et que multiplier à profusion le papier de banque, c'était, dans une proportion égale, le déprécier et l'avilir. Après avoir agité un moment le chiffre de 500 millions, il porta le maximum de la circulation à 452 millions, se réservant de le modifier selon les circonstances. Au moment où ce maximum fut déterminé, la circulation de la Banque de France et des banques départementales n'excédait pas 360 millions. On laissa donc à l'accroissement qu'elle pouvait prendre une marge d'environ 100 millions. Chacun sait qu'avec le ralentissement des transactions et avec les alarmes qui paralysaient l'industrie, il fallut près de deux ans pour l'atteindre.

Quant à l'effet direct de la mesure, il surpassa les espérances les plus hardies. Après quelques oscillations, qui étaient l'inévitable résultat de l'étonnement et de l'inquiétude, les billets de la Banque de France reprirent le pair et ne tardèrent pas même à obtenir sur l'argent une légère prime; l'émigration de la monnaie métallique s'arrêta comme par enchantement; les espèces, sortant de terre pour ainsi dire, refluèrent vers les caisses de la Banque. Les billets, qui n'avaient pas cours hors de la banlieue de Paris et des comptoirs, se répandirent jusque dans les hameaux les plus reculés, et devinrent bientôt aussi familiers au petit commerçant, au petit propriétaire, au journalier qu'au banquier et au capitaliste. Cette monnaie, imposée d'autorité, fut promptement une monnaie recherchée. Dans un pays où l'or ne sert pas, comme en Angleterre, d'étalon à la valeur, n'entre pas dans les paiemens, et reste à l'état de marchandise, les coupures de 100 fr. avaient une utilité incontestable; le commerce n'en obtint jamais assez à son gré. Dès les derniers mois de 1849, la Banque, voyant sa circu-

lation se rapprocher de la limite légale, refusait des billets à ceux qui lui en demandaient, et les obligeait à recevoir des espèces. Le cours forcé des billets n'était plus qu'une formule comminatoire. La pratique commerciale avait renversé les termes du décret : la Banque donnait une sorte de cours forcé aux espèces. Il fallut, pour rendre possibles les opérations du commerce, élever la limite des émissions à 525 millions.

Cette marge nouvelle se trouve déjà trop étroite, puisque la circulation des billets émis par la Banque excède aujourd'hui 510 millions, et que le mouvement d'expansion tend continuellement à s'accroître. En moins de huit mois et sous l'influence d'une reprise déjà sensible dans les affaires, la Banque a livré au public une quantité additionnelle de billets à peu près égale aux sommes dont la circulation s'était augmentée dans une époque de stagnation et d'inquiétude, depuis le mois de mars 1848 jusqu'au mois de décembre 1849.

Quel parti devaient prendre les pouvoirs publics en face d'une situation vraiment nouvelle en France? Fallait-il, pour maintenir le cours forcé et avec l'obligation de pourvoir aux besoins du commerce, élever encore une fois le maximum imposé aux émissions? ou bien convenait-il plutôt de décharger le gouvernement de ces fonctions extraordinaires de régulateur du crédit, dont les circonstances l'avaient investi, et de rendre à la circulation toute sa liberté, en autorisant la Banque à reprendre ses paiemens en espèces? Telle est la question que M. le ministre des finances vient de poser à l'assemblée nationale, en l'invitant par son exemple à incliner du côté de la liberté et à abroger le décret du 16 mars 1848.

En principe, et à ne considérer que le train régulier des affaires, l'existence du cours forcé est toujours un mal. Les billets d'une banque n'ont de valeur que par leur convertibilité en espèces, car que signifie la promesse de payer à vue et au porteur, si lorsque le porteur se présente le paiement lui est refusé? L'expansion des billets a deux élémens : la richesse de la population qui en fait son principal moyen d'échange, et le crédit de la banque qui les émet. Plus un peuple est riche et plus il échange; plus il échange, et plus il est conduit à employer le papier de banque de préférence à l'argent. Le crédit d'une banque s'étend en raison directe de la sagesse de ses opérations et de la solidité de la constitution qu'elle se donne. La banque d'Angleterre, dont le privilége n'embrasse qu'un rayon de soixante milles autour de Londres, voit ses billets acceptés comme monnaie dans tout le royaume; elle sert de base aux établissemens de crédit dont l'Irlande et l'Écosse sont dotées.

Supposez le public libre de choisir entre les banques : il acceptera de préférence les billets de celle qui lui offrira les plus solides garan-

ties, et, si aucune banque ne le rassure, il refusera leur papier pour se retrancher dans la circulation purement métallique. Que fait donc l'état quand il oblige le public à recevoir tels ou tels billets au même titre que l'argent? Il supprime le libre arbitre des individus dans les choses qui touchent de plus près à la sécurité des transactions et à l'intérêt des fortunes. Il place les mauvaises banques sur le même pied que les bonnes, fait tort à celles-ci, avantage celles-là; pour tout dire, il substitue au crédit de ces établissemens l'autorité, c'est-à-dire, en matière de finance, le crédit de l'état.

Il suit de là que l'on n'abroge pas le cours forcé aussi aisément qu'on l'a établi. L'état ne peut pas retirer sa garantie, à la faveur de laquelle l'usage des billets a pris une extension auparavant inconnue, sans veiller à ce que les banques qui recouvrent leur liberté fournissent au public des garanties équivalentes. Que sert de déclarer les billets remboursables à présentation, si la banque n'a pas les ressources nécessaires pour les rembourser dans toutes les circonstances? C'est surtout en matière de finances qu'il y a le plus grand danger à faire des lois autre chose que l'expression des réalités.

Le gouvernement avait décrété le cours forcé des billets dans l'intérêt du trésor au moins autant que dans l'intérêt de la Banque de France; il avait voulu faire de la Banque un instrument de crédit pour l'état lui-même, un supplément au service de la dette flottante, une machine à emprunt. Un emprunt de 50 millions sans intérêt fut d'abord le prix du décret qui suspendait les paiemens en espèces. Plus tard, au moyen d'un traité ratifié par l'assemblée nationale, un emprunt de 150 millions, portant 4 pour 100 d'intérêt avec compte réciproque et remboursable à échéances fixes, fut ouvert au trésor par la Banque, qui s'engagea ainsi à prêter à l'état ce qu'elle possédait et ce qui ne lui appartenait pas, l'argent d'autrui avec le sien propre.

J'en appelle au souvenir des commissions qui ont eu à examiner successivement le budget et la situation de nos finances : qui a jamais cru dans l'assemblée nationale que l'on pût raisonnablement abroger le cours forcé, tant que la Banque de France resterait dans les liens de l'état? Quel était l'argument principal des financiers qui voulaient que l'état ouvrît un emprunt en 1850, pour soulager la dette flottante? Ne disaient-ils pas, sans être contredits dans l'assemblée, que le trésor devait rembourser à la Banque les sommes qu'elle lui avait prêtées, afin de la mettre en situation de reprendre ses paiemens? Eh bien! voilà ce que je reproche à la loi de ne pas faire. Elle replace la Banque en présence de ses obligations normales, sans lui restituer ses moyens d'action; elle déclare les billets de la Banque remboursables, et elle retient dans les mains de l'état le capital destiné à faire face à ces engagemens, tous les jours exigibles. A la vérité, M. le ministre des

finances réduit à 75 millions le prêt qui avait été consenti pour 150; mais, avec cette atténuation, le trésor devra encore une somme de 125 millions, somme supérieure de 17 millions au capital intégral de la Banque de France. J'ajoute qu'en même temps l'état recouvre la liberté de disposer des forêts qu'il avait données en garantie à la Banque, et qui, par ce gage matériel de la dette, fortifiaient le crédit du créancier.

La loi ajourne à l'année 1852 le remboursement des 75 millions. La logique commandait de laisser subsister jusque-là le cours forcé. L'échéance de ce régime devait être la même que celle de la dette contractée par le gouvernement. Il fallait libérer du même coup le trésor et la Banque; c'était la seule combinaison qu'avouât la raison d'état et qui se trouvât conforme à la justice. Veut-on savoir quelle va être la situation de la Banque après l'adoption de la loi? Il suffit d'analyser avec un peu d'intelligence les comptes-rendus qu'elle publie dans le *Moniteur* toutes les semaines. Voici les résultats que présente celui du 25 juillet dernier.

Les billets au porteur en circulation à cette époque s'élevaient à la somme de 507,800,875 francs. En y ajoutant les billets à ordre et les récépissés payables à vue, on trouve un total de 517 millions. Les sommes déposées en compte courant, tant par le trésor que par les particuliers, figuraient dans le passif pour environ 145 millions. Voilà donc une dette de 663 millions incessamment exigible. En regard, il faut placer l'encaisse métallique, qui s'élève heureusement aujourd'hui à 450 millions, et qui serait la seule ressource immédiatement disponible, — puis le portefeuille, qui renferme des valeurs à une échéance prochaine pour la somme de 126 millions, lesquels avec les avances sur lingots ou sur effets publics, avances à terme fixe, représentent à peu près 150 millions. Je ne dirai, je pense, rien de trop en supposant que, dans cette somme, les prêts renouvelés par la Banque de trimestre en trimestre, et que les emprunteurs seraient hors d'état de rembourser à l'échéance, comptent pour environ 50 millions, ce qui réduit à 550 millions au total les ressources immédiatement ou prochainement réalisables. Il ne faut pas oublier que l'état n'a jusqu'ici prélevé que 50 millions sur l'emprunt ramené au chiffre de 75. La Banque a donc encore 25 millions à prêter, dont elle disposera, soit en les retranchant de la réserve métallique, soit par une émission supplémentaire de billets. Supposons, pour rendre le calcul plus commode, que les ressources réalisables descendent à 525 millions : la différence est de 138 millions entre le passif exigible tous les jours et l'actif plus ou moins disponible.

Je sais bien que la Banque a des rentes dont le capital nominal représente 65 millions; mais d'abord on ne vend pas des rentes pour un

capital de 65 millions sans déprimer le marché ni sans s'exposer à des pertes. La Banque ne rencontrera pas toujours des acheteurs à l'étranger, un empereur de Russie apparaissant à point nommé pour la tirer d'embarras. Ensuite, et en supposant ces rentes réalisées, la différence entre le passif exigible et l'actif réalisable resterait encore de 73 millions. Je ne veux rien exagérer, et je suis loin de présenter cette situation comme alarmante. Le public, ayant éprouvé la solidité de la Banque. ne se précipitera pas en masse vers ses guichets pour demander, par centaines de millions, l'échange de ses billets contre des espèces. La Banque de France est à cette heure, sans même en excepter la banque d'Angleterre, le plus grand réservoir de métaux précieux; il faudrait, pour l'épuiser, bien du temps et une panique bien extraordinaire. De plus, les billets sont entrés dans la circulation comme un élément indispensable des échanges; il n'y a pas de force humaine qui puisse les en expulser tous à la fois.

Cependant, à ne prendre que le côté moral des choses, le crédit de la Banque peut souffrir de la situation qu'on lui fait. Ce crédit est fondé jusqu'à un certain point sur l'indépendance qu'on lui suppose. Le public ne s'accoutumera jamais à l'idée de voir le capital de la Banque de France absorbé et au-delà par les besoins de l'état. Aucun établissement de crédit ne peut prêter à la fois au gouvernement et au commerce, faire le double service de la dette flottante et de l'escompte. La banque d'Angleterre, qui a prêté à l'état les deux tiers de son capital et qui convertit le reste en bons de l'Échiquier, ne rend que de très rares services au commerce de la Cité; elle donne à peine, pour quelques rares transactions, le taux de l'escompte, qui est la profession d'établissemens spéciaux. La Banque de France, au contraire, est principalement une banque d'escompte; si l'on veut qu'elle ne perde pas ce caractère et qu'elle continue à rendre les services qui l'ont recommandée depuis son origine au monde commercial, il faut se hâter de mettre un terme au régime exceptionnel qui l'a convertie en une sorte d'annexe et de dépendance du trésor.

Les banques sont instituées pour les prêts à courte échéance. Sans cela, elles n'offriraient aucune sécurité aux preneurs des billets qu'elles mettent en circulation. Tous les établissemens de ce genre qui se sont engagés dans des opérations à long terme, soit en traitant avec l'état, soit en traitant avec les entrepreneurs d'industrie ou avec les possesseurs du sol, n'ont pas tardé à succomber. Les annales financières de l'Angleterre, de la Belgique et des États-Unis sont pleines de ces tristes exemples. N'allons pas y ajouter un naufrage de plus. En ce moment, rien n'est plus anormal que la situation de la Banque de France. Son capital, depuis qu'elle est réunie aux banques départementales, s'élève à 108 millions de francs, dont plus de 7 millions sont représentés par

des immeubles et 65 millions par des rentes sur l'état. Sur les 36 millions qui demeurent libres, plusieurs doivent être passés en profits et pertes; le reste fournit tout au plus un point d'appui aux 125 millions que l'état emprunte à la Banque de France, en sorte que pas un centime de ce capital ne sert en réalité de garantie contre les demandes possibles de remboursement, en face d'une circulation qui dépasse 500 millions.

On a prétendu que les garanties étaient surabondantes, puisque la Banque avait accumulé dans ses caves 450 millions en numéraire; mais ce numéraire n'est pas sa propriété. Ceux qui l'ont déposé en compte courant n'en avaient pas l'emploi, les affaires restant inactives. Que la grande industrie reprenne ses opérations; que les transactions du commerce, au lieu de se faire au comptant, se fassent à terme; que la Banque, qui n'a plus qu'un maigre portefeuille de 125 à 130 millions, revienne à sa moyenne habituelle de 250 à 300 millions, et l'on verra les espèces s'écouler rapidement par les mêmes canaux qui les ont amenées. A la première reprise de l'escompte, le niveau de l'encaisse métallique baissera, et il ne faudra pas s'en plaindre. Le danger ne pourrait naître que dans le cas d'une crise politique et commerciale que je suis loin d'annoncer, que je ne prévois pas, mais à l'abri de laquelle on doit toujours placer les établissemens de crédit. Toutefois le rapport de l'encaisse métallique à la circulation est destiné à se modifier promptement et largement par la seule influence du développement des affaires. Le trop plein du réservoir se videra infailliblement à vue d'œil; on ne tardera pas à voir une différence de 150 à 200 millions entre la réserve en numéraire et la circulation de la Banque. Si les 450 millions sont un argument, l'argument n'a qu'une valeur de transition et de circonstance.

Non-seulement la prudence conseillait de ne pas lever les restrictions tutélaires du cours forcé avant que le trésor se fût libéré envers la Banque de France, mais il fallait encore exiger que la Banque ne reprît la liberté et l'élasticité de ses mouvemens qu'après avoir augmenté son capital, de manière à le mettre en rapport avec l'étendue de ses émissions. La banque d'Angleterre, avec un capital de 14,553,000 livres sterling et avec une réserve de 3,149,011 livres sterling, au total 17,702,011 livres sterling (446,975,777 francs), avait en circulation, le 13 juillet dernier, une somme de billets égale à 20,274,020 livres sterling (511,919,005 francs), à laquelle on peut ajouter les billets à ordre pour 1,331,619 livres sterling (33,623,581 francs), au total 545 millions de francs. Ainsi la circulation, parvenue à son maximum, excédait à peine d'un cinquième le capital de la banque. En même temps, la banque d'Angleterre avait un encaisse métallique d'environ 16 millions sterling, plus de 400 millions de francs. La Banque de France

elle-même, avant l'année 1848, avec un capital d'environ 80 millions, ne poussait pas ses émissions au-delà de 280 millions, et ce régime n'était pas tellement sûr, que sa constitution n'ait fléchi quelquefois sous le fardeau des circonstances. Cependant, en tenant la proportion pour bonne, aujourd'hui que la circulation s'est accrue et que cet accroissement a pris un caractère permanent, avec 525 millions de billets émis, la Banque devrait avoir un capital de 150 millions. C'est donc une ressource supplémentaire d'au moins 40 à 50 millions qu'il fallait l'obliger, avant de lever le cours forcé, à demander à ses actionnaires.

On a cherché à poser, pour la constitution des établissemens de crédit, des règles que l'expérience a condamnées comme décidément insuffisantes. On a dit qu'une banque devait avoir une réserve en numéraire égale au tiers de ses émissions, et il s'est trouvé que la banque d'Angleterre, en gardant une réserve égale aux trois cinquièmes ou à la moitié de ses émissions, a couru des périls qu'une assistance étrangère lui a permis seule de conjurer. La Banque de France elle-même, qui gardait habituellement une distance moindre encore entre sa réserve en numéraire et sa circulation, n'a-t-elle pas vu sa sécurité compromise et son crédit ébranlé par une soudaine et formidable exportation d'argent dans la dernière crise des subsistances? Ce prétendu principe, en ce qui touche la proportion du numéraire à la circulation, n'a donc jamais été appliqué par les deux plus puissans établissemens de crédit que renferme le monde civilisé, et il faut s'en féliciter, car si la Banque de France ou la banque d'Angleterre avaient réduit leur réserve métallique au tiers de leurs émissions, loin de faire digue contre les tempêtes périodiques du commerce et de l'industrie, elles eussent succombé à la plus légère pression de la défiance publique. La banque d'Angleterre en particulier eût été constituée en banqueroute dix fois au moins depuis qu'elle a repris ses paiemens.

Une autre règle, que l'on n'a pas manqué de mettre en avant toutes les fois que l'on touchait, avant février 1848, à la constitution des banques départementales, consistait à dire que la circulation des billets, réunie aux sommes déposées en compte courant, ne devait jamais représenter pour une banque plus du quadruple de son capital. Cette maxime financière exprime une prévision que l'on peut considérer comme très rationnelle; mais l'expérience, de ce côté de l'Atlantique, n'en a pas vérifié encore la solidité. On remarquera toutefois, à l'avantage de la banque d'Angleterre, que la somme de sa circulation, jointe aux comptes courans ou dépôts divers, s'élevait, le 13 juillet dernier, à 38 millions, et que son capital, placé en regard de ce passif exigible, figurait la proportion de 45 pour 100. La même opération appliquée au compte-rendu de la Banque de France, à la date du 25 juillet, pré-

sente des résultats bien différens. Contre un capital de 108 millions, elle compte un passif exigible de 657 millions, ce qui fait que son capital, au lieu du quart, n'offre plus que la proportion du sixième.

On le voit, suivant les règles déjà surannées d'une science à l'état d'ébauche, aussi bien qu'en ayant égard aux considérations qui dérivent de la nature même du crédit, la Banque de France, le jour où la circulation redeviendra libre, ne peut pas rentrer purement et simplement dans ses anciens statuts. Ces statuts, en effet, partent d'un capital qui a toujours été, qui est plus que jamais insuffisant, pour lui ouvrir le champ d'une circulation sans limites. Tous les autres établissemens de crédit en Europe voient leurs facultés d'expansion bornées par la loi. La banque d'Angleterre, par exemple, au-delà de 14 millions sterling, n'a le droit d'émettre des billets que pour les échanger contre des espèces. La Banque de France seule est investie d'un arbitraire absolu; elle n'est tenue à aucune obligation, et ne relève que de sa propre sagesse. On lui donne plus que les institutions n'accordent aux pouvoirs publics, aux délégués et aux représentans du souverain; c'est la charger d'une responsabilité qui dépasse les forces humaines.

La Banque de France aurait pu, à la rigueur, offrir comme une garantie sa gestion, qui a été marquée au coin de la prudence depuis près d'un demi-siècle, si on l'eût replacée dans les conditions où s'exerçait son action et se développait son crédit avant la révolution de février; mais n'oublions pas que la Banque partageait alors le privilége de la circulation avec un certain nombre de banques départementales, dont chacune avait son indépendance et sa sphère exclusive, et dont quelques-unes avaient pris une importance qui témoignait de leur vitalité. La concurrence de ces établissemens lui servait de frein en même temps que d'aiguillon. L'influence qu'exerçaient malgré elle sur ses opérations les fautes d'autrui l'obligeait à veiller avec plus de soin sur sa propre conduite. Aujourd'hui que cette limite de la concurrence n'existe plus, que la Banque agit sans contrôle, qu'elle est seule dotée et armée du privilége de battre monnaie de papier, ne faut-il pas que l'état intervienne, et que la sagesse précaire de la Banque soit dominée par la sagesse de la loi?

Il n'y a plus qu'une banque de circulation dans le pays. En dehors des espèces d'or et d'argent, il n'y a plus qu'un moyen d'échange, qui est le papier de la Banque de France. L'unité monétaire du papier existe aujourd'hui comme l'unité monétaire des espèces, en vertu de la même loi scientifique et comme un dernier terme du progrès en matière de crédit. Sans doute, la révolution de février a été l'occasion déterminante de cette grande innovation financière; mais, bien avant 1848, les idées et les faits y tendaient. On savait que le privilége con-

duit au monopole, et que du moment où le pouvoir législatif ne laissait pas dans le droit commun l'émission du papier de banque, du moment où il se réservait de concéder à de certaines conditions ce démembrement du domaine régalien, de la souveraineté, il en viendrait tôt ou tard à reconnaître que la diversité du papier de banque était l'anarchie, et que le seul système qui présentât des garanties contre l'abus ou contre la fraude était l'unité.

En conférant à la Banque de France le monopole des émissions, on a contracté le devoir d'entourer cette opération de toutes les garanties possibles. On a dit au public que ce système était celui qui lui offrirait la plus grande sécurité; ce n'est pas apparemment pour l'abandonner à la discrétion des intéressés ni aux chances du hasard. Puisque la Banque bat seule monnaie, puisqu'elle est investie des attributions de l'état à cet égard, qu'elle en ait du moins la puissance. Si l'on eût voulu faire sûrement et largement les choses, un établissement qui est appelé à répandre sous peu dans le pays une circulation financière de 600 millions aurait senti la nécessité de se constituer un capital de 200 millions.

Je comprends que ceux-là pensent autrement, qui considèrent le capital des banques comme devant servir uniquement de garantie en cas de perte. Si la seule fonction de ce capital consiste à combler le déficit qui peut résulter d'une gestion malheureuse, les 108 millions qui composent l'actif de la Banque de France paraissent plus que suffisans pour cela. Dans le cataclysme commercial qui suivit la proclamation de la république, la somme des effets en souffrance s'éleva un moment à 84 millions; mais, en fin de compte, quelques millions en représenteront le solde.

Pour réduire le capital des banques à cette humble fonction, il faudrait que les établissemens de crédit pussent opérer avec des capitaux d'emprunt. Ce serait faire la banque à l'américaine, avec le succès en perspective tant que le vent enflerait les voiles, mais aussi avec la certitude d'une catastrophe à la première difficulté que l'on aurait à surmonter. Les choses pourraient aller ainsi tant bien que mal pour une banque d'escompte; pour une banque de circulation et de prêt, il y a des obligations plus étendues. Outre les éventualités de perte que le capital de celles-ci doit couvrir, il sert encore à leur procurer une grande partie du numéraire qui est tenu en réserve pour faire face aux demandes de remboursement. Les banques de circulation n'ont la certitude de fournir de l'or ou de l'argent aux porteurs de leurs billets pressés de les convertir en espèces que lorsque ces espèces leur appartiennent. Dans les momens difficiles, les déposans par compte courant viennent aussi retirer leurs fonds, et il s'ensuit évidemment que ce n'est pas avec l'argent des comptes courans, avec les capitaux

d'emprunt que l'on peut alors rembourser les billets. Or les règles, en cette matière plus qu'en toute autre, sont faites non pour les temps ordinaires, mais pour les époques de crise. Non-seulement une banque de circulation doit avoir un capital considérable, mais la plus grande partie de ce capital doit être convertie en numéraire, rester constamment disponible, servir de levier et de point d'appui dans la direction du crédit.

En résumé, c'est une faute d'abroger le cours forcé des billets avant d'avoir restitué à la Banque de France les sommes dont l'état reste débiteur envers elle, et sans l'obliger à se constituer un capital nouveau; mais la mesure a un autre côté faible : je veux parler de la précipitation avec laquelle elle a été conçue et proposée. En Angleterre, quand on voulut faire cesser la suspension des paiemens en espèces, on saisit long-temps à l'avance le parlement d'une question à laquelle tenait le sort de toutes les fortunes. La loi fut rendue en 1819, pour devenir exécutoire en 1823. Ici au contraire, c'est à la fin d'une laborieuse session, lorsque les membres de l'assemblée sont en partie dispersés, au moment où les esprits fatigués se refusent à la discussion et à la lutte, que l'on propose de changer radicalement le régime de la Banque de France. Il faudra passer en une heure, sans transition, sans préparation et presque sans examen, du cours forcé à la liberté illimitée de la circulation. Un acte réparateur se présente ainsi avec le caractère apparent d'un acte révolutionnaire!

Ne fût-ce qu'à titre de transition, en abrogeant le cours forcé, il eût été sage de laisser subsister le cours légal. Ne pouvait-on pas se borner à déclarer les billets de la Banque remboursables, et fallait-il donc aller jusqu'à dire qu'ils ne seraient plus reçus comme monnaie? La Banque a maintenant vingt-cinq comptoirs, par lesquels elle occupe et dessert tous les centres commerciaux de quelque importance. Elle offre ainsi les plus grandes facilités à l'échange des billets contre des espèces, ce qui fait qu'il n'y a pas de raison de rompre avec les habitudes qui ont placé ces billets depuis deux ans sur le même rang que les espèces dans la circulation.

Il peut être permis de rechercher pour quelles raisons, dans une mesure de cette gravité, le gouvernement a cru devoir négliger les précautions et les tempéramens qui semblent au premier coup d'œil indispensables. Assurément M. le ministre des finances n'a pas pensé qu'un aussi grand changement s'accomplît sans tiraillemens ni malaise. Ce n'est pas ici un changement de décoration qui s'opère à vue sur la scène politique, sans que l'on ait besoin d'abaisser le rideau. Il faut du temps à la Banque pour passer de la dictature au rôle de ministre officieux de la circulation; il faut du temps au commerce pour modifier les combinaisons qu'il avait faites en prenant pour point de

départ le cours forcé; entre le moment où le papier de banque était la monnaie obligatoire et celui où il doit redevenir un simple agent de crédit, il faut à l'opinion publique un autre trait d'union que la volonté encore inexpliquée du gouvernement. Ce qui a probablement déterminé M. le ministre des finances, c'est l'espoir d'imprimer, en rendant la Banque à son état normal, une impulsion active aux affaires. Le gouvernement a sans doute pensé qu'il devait, pour relever la confiance générale, montrer lui-même une grande confiance dans l'avenir. L'abrogation du cours forcé procède du même plan qui conduit la politique ministérielle à attacher un peu trop exclusivement ses regards au taux des fonds publics.

Il y a là une sollicitude et un empressement qui ont certes leur côté louable. Si je mêle à l'éloge une part de critique, c'est que le zèle, à mon avis, dans les affaires politiques, ne doit pas aller jusqu'à l'impatience ni jusqu'à devancer l'opportunité. Quoi que l'on puisse faire, la hausse des fonds et l'assurance du gouvernement ne réagiront que médiocrement sur l'état des esprits. Que la politique du gouvernement, au contraire, donne toute sécurité au pays, que les institutions perdent ce caractère d'instabilité que les révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays aiment à y attacher, et l'on n'aura pas besoin de se préoccuper de l'état du crédit ni de l'activité du commerce et de l'industrie. Il faut toujours en revenir au mot si profond et si vrai du baron Louis : « Donnez-moi une bonne politique, et je vous donnerai de bonnes finances. »

Le malaise des intérêts ne peut cesser qu'avec la période révolutionnaire. Après la commotion de juillet 1830, qui n'avait fait que déplacer le trône, trois années furent nécessaires à la France pour rentrer dans le calme qui précède et qui amène la prospérité. Il ne faudra pas un intervalle moins long aujourd'hui, après une révolution qui a renversé la monarchie elle-même, pour nous lancer, à travers l'anarchie républicaine, à la recherche de l'inconnu. Sachons donc nous résigner et attendre. Travaillons à déterminer un état meilleur; mais ne le proclamons pas avant qu'il soit venu. Les gouvernemens ne gagnent pas plus que les individus à se repaître d'illusions, à afficher une grandeur factice; et, quand ils feraient illusion à leurs contemporains, ils ne parviendraient ni à se tromper eux-mêmes ni à désarmer les jugemens de la postérité.

LÉON FAUCHER.

Cauterets, le 8 août 1850.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE.

DU CULTE DES HÉROS.

CARLYLE ET EMERSON.

Representative Men, seven Lectures, by Ralph-Waldo Emerson. 1 vol. in-18, London, Henri Bohn, York-Street Covent-Garden, 1850.

En l'année 1848, alors que les masses seules étaient maîtresses et que les rares et chétives individualités qui nous restaient semblaient rentrées sous terre, alors que le suffrage universel était partout organisé, et que cette maxime : le nombre fait la sagesse, recevait partout son application, le philosophe Émerson passait l'Océan et venait à Londres faire des leçons publiques sur les grands hommes, sur les individus qui concentrent et absorbent en eux les qualités et les pensées des masses, qui résument toute une époque ou qui la créent, et qui se font ainsi immortels en se faisant les maîtres du temps.

Le philosophe Émerson est pour nous une vieille connaissance, et nous l'avons étudié ici même avec amour (1), à cause de sa haine du vulgaire, de son affection pour la grandeur individuelle et pour tous les hommes vertueux et héroïques qui répandent quelque lumière sur les masses muettes et sombres du genre humain. Aujourd'hui, en face des empiétemens de la démagogie, ennemie de la vertu et de l'intelligence encore plus que de la naissance et de la fortune, Émerson ne se contente pas, ainsi que le fait Carlyle, de poser les grands hommes

(1) Voyez la livraison du 1er août 1847.

comme les guides naturels des peuples, comme des demi-dieux antiques, des missionnaires ou des apôtres : il en fait la vivante réalisation de l'idéal, les types terrestres du divin et du saint, les miroirs de la nature et les temples de Dieu. Mais, avant de parler du livre et de la théorie qu'il renferme, il faut parler de l'homme lui-même et revenir sur certains traits et sur certaines tendances signalés et indiqués autrefois, pour mieux les accentuer et les caractériser, s'il est possible.

Il y a dans Émerson une double tendance : il est à la fois sceptique et mystique. Cette réunion de deux courans contraires dans un même esprit pourra étonner beaucoup de gens : tous ceux d'abord qui pensent qu'un philosophe doit être une formule vivante, tous ceux qui croient que les divers systèmes existent en dehors de l'homme, dans je ne sais quel magasin philosophique où ils se retrouveraient tous à des places distinctes, chacun avec son langage particulier et son costume propre. Il nous faut apprendre à ceux-là que les systèmes n'ont aucune réalité en dehors de l'homme, que le système le plus mystique peut avoir par momens des éclairs d'esprit sceptique, et que le système le plus stoïque peut se trouver mélangé et amolli par les attendrissemens et les élans que lui prête l'ame du philosophe. J'ai souvent pensé qu'il y aurait à faire dans la philosophie la révolution qui a été tentée dans la littérature, qu'il y aurait à briser toutes les vieilles formules des systèmes, à démolir les anciennes divisions et les catégories vermoulues dans lesquelles on range comme des marchandises sur un rayon les pensées et les élans des plus grands hommes. Au lieu d'enseigner aux enfans qu'il y a quatre, cinq ou six systèmes, ne vaudrait-il pas mieux leur dire : Il n'y a pas de système, et je ne puis par conséquent vous en enseigner aucun. Il n'y a pas de système qui soit en dehors de chacun de vous et que je puisse vous donner comme la vérité; la vie que vous mènerez et les pensées qui germeront en vous se chargeront de vous enseigner la philosophie que votre ame sera digne de recevoir, car la nature se venge des outrages que lui font les actes de chacun de nous, ou récompense les services qu'ils lui rendent, en nous accordant la science qui est conforme à notre existence. Je ne puis pas vous donner cette science, et tout mon enseignement se borne à cette simple parole : « Vivez de manière à obtenir par votre vie la philosophie la plus élevée et la morale la plus complète. » Il n'y a donc pas de système déterminé, nettement séparé des autres systèmes; il n'y a, en fait de doctrines, que les doctrines religieuses, parce que celles-là existent en dehors de nous, au rebours des systèmes. Qu'y a-t-il donc de vrai en ce monde? La vie et les pensées qui en découlent. Toute philosophie se réduit à ces deux règles du *Discours de la Méthode* auxquelles nous serons obligés de revenir : Pense par toi-même, méprise les systèmes, car il n'y a pas de tradition pour les choses qui sont en

nous. — Change tes désirs plutôt que l'ordre du monde; respecte les lois sociales et les coutumes établies, car, dans les choses en dehors de nous, la tradition est souveraine.

La pensée naît quand elle peut, elle s'agrège aux autres pensées comme elle peut, et non toujours d'une manière régulière. C'est là un point de haute psychologie qu'il nous suffit d'avoir touché en passant, pour montrer comment il était possible de réunir en soi les pensées les plus contraires. Ce n'est pas une excuse que nous avons voulu donner, c'est une explication. Émerson, disons-nous, est à la fois sceptique et mystique. Malheur à celui qui, de notre temps, n'est pas à la fois l'un et l'autre! Bien compris, le scepticisme n'est pas l'incertitude, l'hésitation entre toutes les vérités; ce n'est pas un mal de l'ame, c'est une arme de l'esprit. Le scepticisme est utile surtout à notre époque, car si, dans tous les temps, le rôle de dupe est un rôle misérable, il est plus misérable encore aujourd'hui. Estimons donc le scepticisme, cette défiance philosophique qui peut nous préserver de bien des erreurs et de bien des crimes. Je vais plus loin, et je dis que plus on est croyant et plus le scepticisme est nécessaire pour protéger et couvrir notre croyance. L'ame, aujourd'hui, est assaillie par mille et une suppliques, prières de mendians intellectuels, menaces, lettres anonymes, visites de fâcheux ridicules et d'oisifs importuns. Si nous devions leur répondre à tous, faire l'aumône de notre intelligence aux premières pauvretés venues, jaser et discuter avec tous les systèmes importuns, qu'arriverait-il de notre caractère et de notre vie? Il est bon alors d'avoir le scepticisme, non pour hôte habituel, non pour ami intime, mais pour serviteur prêt à chaque instant à refuser ou à accorder l'entrée de notre ame. A quoi bon jeter cette ame dans la mêlée et dans le combat des systèmes? A quoi bon lui faire mener la vie révolutionnaire, pour ainsi dire, ou la vie mondaine? Notre intelligence, fortement armée de scepticisme, suffit à remplir cet office. Dans la vie extérieure, dans les assemblées, dans les foules, excepté à de certains momens rares et solennels, contentons-nous d'amener notre esprit avec nous. Ce qui s'appelle esprit de conduite dans la vie pratique peut s'appeler scepticisme dans la vie intellectuelle. C'est un moyen de défense et même une arme agressive pour prévenir l'attaque et nous empêcher d'être entamés. En un mot, le scepticisme est un moyen de nous défendre des folles croyances d'autrui et de leur contagieux fanatisme.

A son tour, le mysticisme est nécessaire pour nous délivrer du scepticisme, non du scepticisme tel que nous venons de le décrire, mais de ce que j'appellerai le scepticisme de découragement. Dans quel temps a-t-il existé plus que dans le nôtre? Les partis entrent en lutte et s'écrasent, et l'homme de guerre, se disant que sans doute la vérité c'est

le succès, marche avec les victorieux. L'homme politique observe la direction des esprits; mais, comme il n'a aucune institution à maintenir, aucune croyance à faire respecter, — sentant bien que, dans des temps pareils, le seul rôle qui lui soit réservé, c'est de tâcher de diriger les mouvemens des partis, — il va où souffle le vent et où semble l'avenir. Le publiciste, sentant qu'il n'y a plus aucune chose certaine parmi les institutions sociales, que les coutumes ne font plus loi, qu'aucun terrain solide n'existe plus, comprenant que les mesures habituelles ne sont pas applicables au temps présent, fait de l'exception victorieuse la loi générale et absolue. Le philosophe, voyant s'agiter au milieu de croyances en lambeaux les mille folies de la pensée humaine, contemplant les nuances infinies des passions, écoutant le conflit de voix discordantes, proclame ce monde un grand hôpital de fous, et s'assied à l'écart, mélancolique ou railleur, selon son tempérament, mais à coup sûr plein de doutes, et le politique, le publiciste, le philosophe, sont tous dans le vrai en agissant ainsi, ils sont tous sincères. Dans un temps où tout est mis en discussion, qu'y a-t-il à faire, sinon à suivre le courant et à se laisser porter par lui? Dans un temps où il n'existe plus rien, il est pour ainsi dire légitime de s'appuyer sur le succès, car, pour un moment au moins, le succès, c'est la vérité légale. Il est très permis de regarder l'exception comme la loi, puisque la loi n'a pas été encore rendue. Pour celui qui n'a en lui aucune croyance, toutes les chances sont égales, et toutes les hypothèses admissibles.

Seul, l'homme religieux, celui que nous appelons le mystique, comprend ces époques d'anarchie et ne s'en effraie pas; il porte en lui un critérium infaillible : ses contemporains s'effraient des bouleversemens, mais lui sait que la société, c'est-à-dire les lois morales et l'organisation hiérarchique de ces lois, est antérieure à l'humanité, de même que les lois physiques sont antérieures à la nature; pour lui, rien n'est redoutable, car il est certain qu'il n'y a que la forme des choses qui puisse changer. Muni de ce critérium, il en sait plus que le philosophe, le politique, le publiciste; il ne doute pas, n'hésite pas, n'accepte pas le succès, et s'inquiète peu de savoir où est l'avenir; il est le véritable juge de son temps, car lui seul sait ce qui est indestructible et ce qui est susceptible de changer, tandis que ses contemporains, soupçonnant un complet changement, une autre humanité, un autre monde, se trompent sur le point essentiel.

C'est cette confiance dans le suprême idéal, dans l'ordre éternel du monde, la foi dans la stabilité et la pérennité de l'invisible, qui domine le nouveau livre d'Émerson. Carlyle, à la suite de beaucoup d'autres esprits de son temps, se met en colère, soulève les tempêtes et se met à crier *justice* et *défense* avec une telle force, que ces mots ressem-

blent presque aux mots d'injustice et de vengeance. Émerson, au contraire, est plein de calme et de tranquillité; il est presque naïf à force d'indifférence, il exprime en 1848 ses idées comme il les aurait exprimées en 1846, avec la même imperturbable confiance; les révolutions et les réactions ne l'intimident nullement et ne lui arrachent pas la moindre de ses convictions; il ne sacrifie en rien à l'esprit du moment; il parle de Swedenborg et de Platon au moment où l'univers entier n'a des oreilles que pour M. Proudhon et M. Louis Blanc. Il loue le scepticisme de Montaigne comme s'il ne vivait pas dans un siècle qui, tout au contraire, se vante d'avoir des philosophies absolues à toute épreuve. Il loue Montaigne pour sa prudence et sa réserve au milieu du siècle le plus têtu et des esprits les plus hébêtés par les systèmes à outrance (*thoroughgoing philosophy*) que l'on ait encore vus. Tout lui semble égal et indifférent. Seulement, de temps à autre, une veine de douce ironie sort de dessous ces dissertations métaphysiques, et un scepticisme tolérant et poli arrive pour avertir à temps la pensée des lecteurs et les prévenir de ne pas dépasser telle ligne, de ne pas accepter à la lettre telle opinion de l'auteur. Ce scepticisme vient ainsi pour faire contre-poids à l'exagération qui est toujours naturelle à l'écrivain lorsqu'une fois il est lancé, pour corriger les erreurs possibles, pour rassurer le lecteur sur le vrai sens de certaines pensées. Un philosophe a besoin plus qu'aucun autre écrivain de ce genre de scepticisme; il en a besoin non-seulement comme correctif, mais encore pour jeter l'agrément sur son œuvre et la rendre en quelque sorte moins solitaire, pour en faire moins un monologue. Les tendances démocratiques d'Émerson sont très prononcées; toutefois, pour nous rassurer sur la véritable nature de ses pensées, est-ce que nous avons besoin d'autre chose que de traits comme celui-ci, par exemple : « Nous avons exalté les vertus de George Washington?—Périsse George Washington! — voilà toute la réfutation et toute la réponse des pauvres jacobins de nos jours. — Voilà l'universelle défense de la nature humaine. Tout héros à la fin est pour elle un véritable fardeau? »

Si le scepticisme, tel que nous l'avons envisagé, se manifeste çà et là, c'est comme une lumière bienfaisante pour éclairer les passages douteux et illuminer les routes qui touchent aux abîmes; mais le mysticisme fait le fond du livre, dont l'idée principale est celle-ci : le monde terrestre n'est que le reflet obscur du monde invisible, et toutes les choses visibles ne sont que les mots et les signes qui expriment les idées immatérielles. La nature n'est autre chose qu'un vaste symbole, un symbole multiple. Chacun de ses objets est le langage d'une chose idéale; seulement ce langage n'est pas simple, cet objet n'est pas la personnification visible d'une idée; rien ici-bas n'est en rapport direct avec telle ou telle portion de l'infini, mais en rapport multiple et

complexe, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Aussi le plus petit objet naturel est-il inépuisable dans ses significations. La nature n'est pas une grande allégorie, elle ne procède pas par voie d'analogie directe et de représentation exacte. N'écoutez ni le spiritualiste Swedenborg, ni le matérialiste Fourier, lorsqu'ils vous disent que chaque objet dans la nature a une signification exacte et définie nettement. Les services que nous rendent les choses naturelles ne sont pas plus simples que leur signification symbolique. Ces services ne se divisent pas; ce n'est pas séparément que ces objets nous procurent et nous enseignent la beauté, l'utilité et la vérité, mais simultanément et presque toujours *indirectement*.

Toutes les choses de ce monde sont donc des symboles, et à leur tour les hommes sont les représentans symboliques (*representative*) des choses d'abord et des idées ensuite. Chaque homme, par son tempérament, par sa nature, par son caractère, a de mystérieux rapports avec certains objets de l'univers, avec certaines forces secrètes du monde, avec certaines lois physiques et morales. D'autres hommes ont passé cent fois devant cet objet et l'ont dédaigné; ils ont vu cent fois se reproduire tel ou tel phénomène, et il leur a paru de trop peu d'importance pour le mentionner, mais celui-là passe et l'examine attentivement, et désormais un objet de plus, un phénomène à ajouter aux autres phénomènes, seront inscrits sur les catalogues de la science humaine. Chaque chose attend depuis la création son révélateur humain. « Chaque chose doit être délivrée de son long enchantement. Dans l'histoire des découvertes, il semble que chaque vérité se soit formé une intelligence capable de l'exprimer. »

Ces interprètes des choses, ces symboles vivans de la nature sont sans doute de grands hommes; mais ce nom doit surtout être réservé à ceux qui sont les représentans des idées. Il est naturel de croire aux grands hommes, car la recherche du grand est le rêve de la jeunesse et la sérieuse occupation de la virilité. Ce sont les grands hommes qui font de ce monde une terre salubre. Ceux qui vivent avec eux trouvent la vie une chose joyeuse et *nutritive*, et les peuples qui en sont dépourvus sont comme une nation de mendians, car ils n'ont pas de crédit chez les autres peuples.

D'où vient le culte des grands hommes? De leur différence d'avec nous et des services qu'ils nous rendent, qui sont les plus élevés de tous. Si nous estimons les hommes à raison des services qu'ils nous rendent, combien ne devons-nous pas estimer les grands hommes! Le service que nous rend chaque homme est en raison de la qualité qui lui est propre, de sa force intrinsèque. Chacun de nous a un but qu'il peut atteindre avec facilité et gaieté, bien qu'il soit impossible aux autres. De là découlent deux conséquences. La première, c'est que, les

qualités intrinsèques du grand homme étant les plus rares de toutes, les services qu'il nous rend sont aussi les plus élevés de tous. La seconde, c'est que la tâche qui lui est assignée est simple et facile, bien qu'impossible aux autres hommes, et c'est cette impossibilité qui fait sa grandeur. « Celui-là, dit Émerson, est un grand homme qui habite dans une sphère de pensées vers laquelle les autres ne s'élèvent qu'avec travail et difficulté. Il n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir les choses dans une vraie lumière et sous de larges rapports, tandis qu'eux au contraire doivent faire à chaque instant de pénibles corrections à leur pensée, et garder un œil vigilant sur les sources multiples de l'erreur. Tel est son service. Il n'en coûte rien à une belle personne pour peindre son image à nos yeux, et cependant combien splendide est ce bienfait! Il n'en coûte pas davantage à une ame sage pour donner sa qualité aux autres hommes. Celui-là est grand qui l'est par la nature et qui ne rappelle en rien les voisins. »

Il y a beaucoup à dire sur tout cela. La source du culte des grands hommes est bien celle qu'enseigne Émerson; oui, c'est l'impossibilité dans laquelle nous nous sentons d'accomplir les mêmes choses et d'atteindre à leur hauteur qui nous les fait admirer et même envier; mais dans cette théorie de la *grandeur aisée*, je reconnais bien le grand homme dans le sens antique, l'homme de génie dans le sens moderne: je ne reconnais pas ce que Carlyle appelle le héros. Le grand homme tel que le dépeint Émerson, c'est le païen par excellence, l'homme qui tient sa *grace de la nature*. Pour Carlyle, le grand homme, c'est celui qui a reçu sa mission du *ciel*, qui doit péniblement l'exprimer aux autres et périlleusement la faire triompher. La théorie de la *grandeur aisée*, telle que la décrit Émerson, n'existe plus jusqu'à un certain point depuis le christianisme. Libéralité, magnanimité, grandeur d'ame, tout cela n'existe plus depuis que, l'atmosphère morale du christianisme enveloppant l'homme de toutes parts, l'homme s'est senti petit et humble. Dans les temps modernes, l'homme n'est plus grand par *état* et par *nature;* il est grand par l'œuvre accomplie, par le labeur incessant, par le devoir. A quoi lui servirait de montrer sa grande ame? Elle n'est plus qu'un symbole, comme dit Émerson, elle n'est plus qu'une ombre d'idéal; mais, dans les temps antiques, elle était une réalité. Aujourd'hui, grace au christianisme, le plus humble et le plus pauvre des hommes a un idéal plus élevé que l'ame d'Épaminondas, de Platon et d'Homère. Les dons de la nature ne sont plus, ainsi que la beauté physique, que des incorrections harmonieuses et belles. « Ce qui fit la fortune du christianisme, a dit excellemment Novalis, c'est qu'il fit appel à la bonne volonté de tous, qu'il plaça cette bonne volonté au-dessus de la valeur personnelle, et par là se tint en opposition avec toute science et toute culture humaine. »

En outre, cette théorie de la grandeur aisée est presque inadmissible depuis que le christianisme a reconnu l'existence de la douleur et la vertu du sacrifice. Dès-lors, la grandeur n'est plus la fin de l'homme, elle n'est plus le but, elle n'est qu'un moyen; le but est au-delà de la grandeur elle-même. Dans les temps antiques, la grandeur individuelle étant le but, l'homme n'atteignait qu'à la beauté suprême; mais, dans les temps modernes, la beauté, elle aussi, n'est plus qu'un instrument de la vérité. Le calme, cet attribut suprême de la beauté, n'est plus; le christianisme a fait l'ame troublée, agitée, à l'exemple du Sauveur; il a rendu ses efforts pénibles, et lui a fait de la perfection un idéal qui ne laisse pas de repos. S'il suffisait du calme et de la grandeur, le christianisme n'aurait eu aucune raison d'être, le stoïcisme suffisait. Aussi le plus grand ennemi du christianisme, Spinoza, a-t-il essayé de faire revivre et d'exalter tous ces calmes et sereins attributs de la vertu antique. Celui qui a remplacé dans ses vertus le héros et le grand homme des temps anciens, ce n'est pas le héros moderne, c'est le saint. En lui seul nous retrouvons le calme, la sérénité des temps antiques, seulement avec l'élan et l'annihilation de soi-même et de la terre, que nous ne retrouvons pas dans les héros de la Grèce et de Rome. « J'admire les grands hommes de toutes les classes, dit Émerson, ceux qui vivent au milieu des faits et ceux qui s'inspirent de la pensée pure; je les aime, qu'ils soient durs ou charmans, *fléaux de Dieu* ou *délices* de la race humaine. J'aime le premier César, et Charles-Quint, et Charles XII; j'aime Richard Plantagenet et Bonaparte; j'applaudis partout un homme qui est égal à son emploi, qu'il soit capitaine, ministre, sénateur; j'aime un maître bien né, riche, beau, éloquent, entraînant après lui tous les hommes par la fascination de son génie et en faisant les tributaires et les soutiens de son pouvoir; mais je trouve celui-là plus grand qui peut s'annihiler lui-même et annihiler tous les héros, simplement en s'appuyant sur cet élément de la raison pure qui ne touche en rien aux personnes, sur cette force si subtile et si irrésistible, qu'elle détruit l'individualisme, et dont le pouvoir est si grand, que devant elle le puissant n'est rien. » Sans doute le guerrier, le héros n'est rien devant cette force; mais ce n'est pas non plus le grand génie, le grand philosophe qui la possède. Si grand que soit un philosophe, il est toujours systématique et par là toujours individuel; bien qu'il s'appuie sur l'élément de la raison pure, néanmoins il le façonne à son gré, il le force à se rétrécir ou à s'élargir, selon la mesure de son intelligence; il glace cet élément de la raison ou le fait serpenter en canaux irréguliers; il le torture, rarement il s'annihile en sa présence. Il n'y a que le *saint* qui possède ce don de pouvoir vivre avec le divin et l'intellectuel sans être tenté de dominer ces célestes forces, et qui puisse se laisser inspirer par elles avec la simplicité d'un enfant, qui puisse parvenir à détruire en lui tout le vieil homme, pour ne se

montrer dans ses relations avec les hommes que comme le tabernacle vivant et le sanctuaire de la vérité. Or, cette grandeur du saint n'a jamais été naturelle et *aisée*, car, avant que la volonté ait pu ainsi s'annihiler elle-même, combien n'a-t-elle pas eu à détruire de passions et d'instincts! Cette grandeur, la seule depuis le christianisme, est un long martyre, une douloureuse et difficile immolation de soi.

Un mot encore sur ce sujet. Ce qui prouve que, depuis le christianisme, la grandeur n'est pas la chose importante, c'est le caractère et la physionomie même des héros modernes. Dans les temps antiques, le héros, quels que soient ses vices, est toujours grand : tel il apparaissait à ses contemporains, tel il nous apparaît encore aujourd'hui; mais dans les temps modernes le plus léger vice suffit pour imprimer une grimace sur tous ces visages de triomphateurs, la plus légère faute prend des proportions colossales, et suffit pour qu'en eux le mal paraisse prédominer sur le bien. Nos grands hommes ont en outre quelque chose du maniaque, le poids de leur responsabilité semble leur peser, le sentiment de leur liberté les écrase : aussi ont-ils tous je ne sais quoi de désagréablement douloureux; la torture intérieure, le martyre moral, la lutte du bien et du mal apparaît dans leur physionomie, dans leurs paroles et dans leurs actes; ils semblent toujours préoccupés, et ce caractère leur est commun à tous, sans acception de partis et de classes; oui, catholiques ou protestans, guerriers ou hommes d'état, ils grimacent tous.

Toutefois cette théorie nous semble mille fois préférable à nos philosophies bâties sur le même sujet. En ne faisant relever le héros que de lui-même et de l'invisible nature, Émerson conserve au moins les droits de la dignité humaine. Il y a une certaine thèse qui a été développée à satiété durant les cinquante dernières années, et qui consiste à croire à la puissance des circonstances pour créer de grands hommes. Les auteurs de cette théorie vous expliquent doctement comment, par le moyen de cette circonstance, et puis de cette autre, un grand homme a été possible. C'est la doctrine la plus matérialiste qui ait été conçue sur ce sujet. Ce ne sont pas les circonstances qui créent le grand homme; les faits et les événemens ne font tout au plus que déterminer et *définir* exactement l'objet de sa mission. Une grande ame est toujours une grande ame, quelles que soient les conditions qui lui sont imposées; sans cela, il faudrait désespérer de la dignité humaine et de la liberté, et s'en remettre aveuglément aux accidens et aux faits. L'éclat qu'ont jeté les grands hommes nous éblouit trop et nous empêche trop de voir la véritable lumière qui est en eux; mais, si la révolution française n'était pas arrivée, me dit-on, si la terreur n'avait pas répandu le sang à flots, si les populations n'avaient pas demandé un maître à grands cris, Napoléon aurait-il jamais été possible? L'empire aurait-il jamais existé?—Qu'importe tout cela! Est-ce

que Dieu assigne spécialement pour but aux grands hommes de ceindre la couronne et de porter le manteau impérial? Avec Napoléon, une grande ame était née; maintenant, qu'importe le costume qu'il portera et le manteau qu'il se taillera dans les circonstances? Les faits peuvent donner plus ou moins d'éclat extérieur à la grandeur, mais ils n'entrent pour rien, Dieu merci, dans la formation des vertus morales qui composent le héros. Cette malheureuse doctrine a été soutenue par l'école libérale et par Benjamin Constant en particulier, bien digne d'ailleurs de représenter une théorie dans laquelle la vertu et la grandeur sont considérées comme des agrégations de faits, d'accidens et de passions.

Quels sont, d'après Émerson, les services que nous rendent les grands hommes? Ils sont de deux sortes: les services directs et les services indirects. Les premiers sont les moins importans de tous. « Le secours que nous recevons directement des autres est mécanique, comparé aux découvertes que nous faisons dans notre nature propre.... Occupe-toi de tes affaires, imbécile, dit l'esprit; à qui veux-tu avoir affaire, avec les cieux ou avec la multitude?... Les hommes sont secourus par l'intelligence et l'affection. Tout autre service n'est qu'une fausse apparence. Si vous me donnez le pain et le feu, je ne tarderai pas à m'apercevoir que j'en paie plus que le prix: ce service matériel ne me laisse ni meilleur ni pire; au contraire, tout service moral est un bien positif. La vie d'un homme vertueux, quoiqu'elle ne me soit profitable en rien, est pour moi mille fois plus utile que tous les services possibles. » Et ailleurs, parlant de Swedenborg : « Parmi les personnes éminentes, dit Émerson, les plus chères aux hommes ne sont pas celles que les économistes appellent *producteurs;* ce sont celles qui ne possèdent rien, qui n'ont pas cultivé le blé, ni fait le pain; ce sont, par exemple, les poètes qui nourrissent avec des idées et des images l'imagination des hommes, leur font oublier le monde du blé et de l'argent, et les consolent des mésaventures du jour et des maigres profits de leur commerce. »

Ainsi donc, le véritable service que nous rendent les grands hommes est indirect : c'est par leur intelligence, c'est surtout par la beauté de leur vie et ses silencieux enseignemens, qu'ils nous sont utiles. Combien cela est vrai! Il n'y a que les pouvoirs divins qui sont en nous, la vertu, le génie, qui puissent être utiles à nos semblables. L'homme par lui-même ne peut rien, et, aussitôt qu'il veut rendre directement service à l'homme, tout devient stérile; sa bonne volonté s'évanouit, et il ne reste plus que feuilles sèches et bois mort. C'est là ce qui rend la philanthropie quelque chose de si illusoire, c'est ce qui fait si rarement réussir les bonnes intentions. Cette idée si simple en apparence, que l'homme peut rendre directement service à l'homme, est pourtant la véritable origine de toutes les erreurs et de toutes les hérésies; c'est

elle qui a donné naissance à la magie, à la sorcellerie, à la divination; c'est elle qui est la base du *contrat social*, c'est elle qui perce à chaque instant dans les aberrations du socialisme. C'est peut-être aussi à cause de cette erreur que les sciences les plus hypothétiques sont précisément celles qui se proposent d'être le plus directement utiles, et que la médecine, par exemple, est arrivée à de si douteux résultats en tant qu'art de guérir. Au contraire, les branches indirectes de cette science, la chimie, l'anatomie, sont moins illusoires et moins stériles, ont rendu en définitive de plus vrais services. C'est de cette erreur généreuse que provient cette idée si généralement répandue, que la vertu n'est rien, si elle n'est pas une sorte de monnaie courante, propre à passer de main en main, tandis qu'au contraire vous n'avez pas besoin de vous affliger, parce que tous les hommes ne sont pas vertueux; vous n'avez même pas besoin de le savoir. Soyez moral et vertueux comme s'ils l'étaient tous, vivez comme si vous aviez à vivre au milieu d'un peuple de dieux ou de rois, sans vous inquiéter de savoir si ce n'est pas la plus vile canaille qui vous entoure.

Ce livre d'Émerson, dont nous venons de résumer les principales idées en les combattant ou en les approuvant, est bien inférieur au livre que Carlyle a composé sur le même sujet, et qu'il a intitulé *Hero-Worship*. Émerson s'attache surtout aux hommes de génie, à Platon, à Swedenborg, à Montaigne, à Shakspeare, à Goethe, et aime à contempler en eux les types divers et éminens de l'humanité, les hommes qui représentent le plus puissamment les diverses forces intellectuelles de l'esprit humain. Il admire le sceptique Montaigne non moins que le mystique Swedenborg; il ne penche ni du côté de celui-ci ni du côté de celui-là. Pour lui, les facultés éminentes et diverses de ces hommes sont les poids qui maintiennent en équilibre la balance de l'esprit. Il aime à chercher le point secret d'affinité par où ces dons différens pourraient s'allier pour former l'unité de l'esprit humain; il aime à rêver sur les actions et réactions de la pensée, qui n'altèrent cependant en rien l'identité première de l'ame et de la vie. Carlyle va plus droit au fait; le héros est à la fois héros par sa vie et par le but qu'il se propose; il l'est surtout par les difficultés qu'il lui faut surmonter pour accomplir son œuvre. C'est l'homme qui a reçu une mission divine, et qui doit la faire triompher à travers tous les périls : dans la captivité, comme Moïse; dans les déserts, comme Mahomet; au fond des solitudes monacales, comme Luther; au milieu des champs de bataille, comme Cromwell et Napoléon. Pour Carlyle, l'intelligence du héros est peu de chose; la mission qu'il a reçue est plus haute que toute intelligence. Sans cela, le héros ne serait plus le héros, et la gloire des saints s'éclipserait devant celle de Platon et d'Aristote. C'est la force morale qui crée le héros, c'est la virilité qu'il dépense à accomplir son œuvre qui est digne d'admiration. Cependant Émerson,

malgré son amour presque exclusif du génie, ne tombe pas dans le fétichisme de l'intelligence; pour lui, l'intelligence est un miroir où se reflète la conscience, la vie morale, la croyance intérieure de l'homme. Il a écrit ces belles paroles : « La solution de ces questions, — d'où venons-nous? où allons-nous? pourquoi vivons-nous?— doit être dans une existence et non dans un livre. Un drame ou un poème ne sont que des réponses obliques à ces questions; mais Moïse et Jésus nous donnent directement la clé du problème. » Sages paroles, bien dignes d'être méditées dans un temps qui place l'intelligence au-dessus de la conscience et la culture abstraite au-dessus des réalités de la vie!

Lequel faut-il placer au premier rang, le grand penseur ou l'homme d'action? le solitaire, le contemplateur, ou l'homme énergique qui vit et qui combat au milieu des réalités de la vie? Émerson penche vers le premier, Carlyle incline vers le second. Ici encore nous donnerons la préférence à l'opinion de Carlyle. Il est plus facile d'être un grand penseur, et par ce mot *facile* j'entends simplement que vivre au milieu des hommes exige plus d'efforts et un plus véritable héroïsme. Celui qui se contente de penser n'a, pour ainsi dire, aucune tentation à surmonter, et c'est là ce qui nous abuse tous tant que nous sommes, écrivains, poètes et rêveurs, sur notre innocence; c'est la difficulté que nous éprouvons à constater nos erreurs et le degré de culpabilité de nos pensées. Le penseur ne pèche pas par action. Il ne voit jamais d'une manière précise là où il erre, car, aussitôt qu'on entre dans le domaine de la pensée, il semble que l'on repose sur l'élément même du bien : tout est doux et porte un air de pureté dans ces régions inaccessibles à la foule, même les pensées du mal; mais le politique, le guerrier, le martyr, bien qu'inférieurs souvent aux grands génies qui se sont contentés de rêver et d'écrire, sont plus recommandables aux yeux de Dieu et à ceux des hommes, car ils sont la suprême expression du sort qui est fait à chacun de nous. Lutteurs, ils vivent au milieu de l'élément du mal; il leur faut chaque jour combattre la nécessité, ils ont de douloureuses tentations à surmonter; ils sont blessés, ils saignent, et ils ont à résister à des hommes et à leur commander, chose plus difficile que de commander à ses pensées! Notre siècle a trop aimé les hommes spéculatifs. Il serait temps d'aimer beaucoup plutôt ceux qui font de leur vie un poème ou un système de morale que ceux qui écrivent des poèmes ou des systèmes de morale. Nous en sommes arrivés à ne plus savoir ce qu'est l'action; elle ne nous apparaît plus que sous un aspect révolutionnaire. Nous ne faisons pas tant des révolutions par besoin de mouvement que par espoir du repos complet et de l'oisiveté perpétuelle : on n'a pas assez vu cela. Nous trouvons les conditions de la vie trop dures, et nous faisons des barricades pour nous les rendre plus douces.

Nous ne suivrons pas Émerson dans ses charmantes descriptions du

génie et du caractère de Platon, de Swedenborg, de Montaigne et de Shakspeare. Nous nous arrêterons seulement quelques minutes devant les deux figures de Bonaparte et de Goethe. Ce sont les seules qui nous touchent de près, car ce sont nos deux grands hommes, et ce sont eux seuls qui peuvent répondre aux questions modernes. Émerson a très finement dessiné le portrait de Bonaparte. Il ne l'a point flatté, il n'a pas exagéré la valeur de cet homme puissant. —Napoléon, dit-il, c'est l'homme des affaires temporelles, du gouvernement de ce monde, rien de plus, rien de moins; il est par excellence le représentant des classes moyennes, il a leurs vertus et leurs vices, et par-dessus tout leur esprit et leur élan. L'homme de la foule trouve en lui les qualités de l'homme de la foule; l'esprit de Napoléon, c'est l'esprit moderne porté à son plus haut degré. Aussi tous, les jeunes et les pauvres, tous ceux qui ont en eux énergie et volonté se sont-ils immédiatement reconnus en lui, et l'ont-ils nommé leur représentant. En lui, Napoléon *monopolise* les esprits de tous ses contemporains. Les facultés qui dominent en lui sont celles des classes moyennes : le sens commun, l'art de choisir, de combiner et de simplifier les moyens, une opiniâtreté à toute outrance, la prudence et l'énergie. Au milieu du plus grand pouvoir qu'aucun homme moderne ait été appelé à exercer, il conserve toujours un amour natif et une profonde sympathie pour les réalités même les plus communes et les plus basses. En un mot, chaque fibre de son être est *moderne* et n'a rien de l'ancien régime.—Certes tous ces traits sont justes. Ils nous remettent en mémoire ce qu'un de nos amis, grand admirateur de Bonaparte ainsi que de tous les héros possibles, sans acception de temps et de lieu, nous répétait souvent : Bonaparte, dans les temps modernes, nous disait-il, est le pendant d'Annibal dans les temps anciens. Ils soutiennent le même parti, ils ont la même ame, les mêmes instincts, les mêmes douleurs et les mêmes rages. Ce sont deux *parvenus*.

Cela est vrai: Bonaparte, dans son langage, dans son existence, dans toutes les conditions extérieures et dans toutes les nécessités de sa vie, laisse voir un bourgeois, un parvenu; mais sa nature intrinsèque est bien celle d'un roi. Sans ancêtres, sans successeurs, son pouvoir reposait sur l'*idée pure*, sur l'élément essentiel du gouvernement. Il est, malgré sa haine des idéologues, le roi le plus *abstrait*, le plus *métaphysique* qui ait existé. Il est bien entendu que ces mots d'abstrait et de métaphysique ne s'appliquent qu'à la situation exceptionnelle dans laquelle il s'est trouvé placé, et nullement à l'homme. Son pouvoir ne doit rien à la tradition : voilà ce qui fait de Bonaparte plutôt le chef d'un grand parti qu'un roi véritable; mais, bien que sa domination ait été le fait des circonstances, on sent, en étudiant l'histoire de Napoléon, qu'il était bien réellement un roi fait pour gouverner dans tous les temps, et non pas un dictateur, roi temporaire créé par le hasard. Na-

poléon n'est donc pas seulement le chef des classes moyennes, il est un roi fait pour gouverner les hommes plutôt que pour faire les affaires d'une certaine fraction de la société.

Émerson est bien sévère pour Goethe. Il lui reproche son indifférence, son amour trop exclusif de la culture humaine, son égoïsme. Il y a long-temps que tous ces reproches lui ont été adressés; mais Goethe a rendu à la pensée de ce siècle un service qui rachète tous ses défauts. Il est venu à la fin d'un siècle où tout était desséché, où aucune croyance n'existait, où l'univers n'était plus qu'un laboratoire de chimie, et il a fait partout refleurir la vie. Il a montré que l'univers n'était pas un ensemble de rouages et de tourne-broches, mais un ensemble de forces immortelles, actives et vivantes. Qu'importent les systèmes panthéistiques de Goethe? Bienvenu soit l'idéal, quelque forme qu'il revête! Il a rouvert le monde idéal avec le rameau d'or antique et avec la baguette magique du moyen-âge; il l'a poursuivi sous toutes les formes, et l'a saisi dans ses plus obscures retraites et dans ses plus surnaturelles demeures. Son indifférence même n'est-elle pas une vertu? « Goethe, dit Émerson, nous enseigne le courage, et que tous les temps se valent, et que ce n'est que pour les cœurs peureux qu'il existe des époques déshéritées. » Nous avons bien besoin, pour croire à notre temps, de l'indifférence de Goethe; bienvenue soit donc cette indifférence qui peut nous élever au-dessus de nos malheurs! Qu'est-ce que le tumulte de notre temps? Il passera. C'est ce que Goethe nous assure en nous engageant à ne pas désespérer dans ces vers immortels et virils : « O vous, braves, combattez bien, et ne désespérez pas; au-dessus de vous, silencieuses sont les étoiles; au-dessous de vous, silencieux les tombeaux! »

Goethe et Napoléon sont les deux véritables grands hommes du XIXe siècle. En eux se résume toute la vie moderne : dans Napoléon toute la vie temporelle, dans Goethe toute la vie intellectuelle, éparses dans chacun de nous. Ces deux hommes, qui semblent si différens, ont entre eux une ressemblance frappante. En eux se révèle le type le plus complet de l'homme des classes moyennes, de l'homme *positif;* l'esprit du marchand, de l'homme d'affaires, du spéculateur, ils le portent dans les choses intellectuelles et dans le gouvernement du monde. Tous deux sont des *utilitaires,* des *économistes* dans le sens élevé de ce mot. Ils connaissent la valeur du temps, de l'occasion, du détail, et s'enquièrent de tout avec minutie. Ils sacrifient peu à l'élan, aux forces instinctives; ils n'écoutent que leur pensée, et leur pensée n'écoute qu'eux-mêmes; ils n'ont absolument rien de chevaleresque, de sentimental et de naïf; ils savent la valeur exacte des choses et des hommes, et n'ont d'enthousiasme pour les hommes et les choses que d'après leur poids ou leur valeur. Goethe, le héros et le panégyriste de la vulgarité de la vie! — lisais-je dernièrement dans le livre d'un grand sei-

gneur libéral de l'Autriche, — et l'injure était en même temps un éloge. Oui, Goethe est le héros de la vie vulgaire, de la vie telle que nous la comprenons; c'est l'idéal le plus élevé d'une vie bien conduite, tenue en partie double, avec des comptes exactement balancés. Émerson remarque de son côté que Napoléon n'est pas héroïque dans le sens qu'on attache généralement à ce mot, et cela est vrai. Pourtant combien ces deux hommes surpassent tous les Schiller, tous les marquis de Posa possibles et tous les chevaleresques combattans de Fontenoy!

Maintenant, deux mots encore sur la doctrine même du culte des grands hommes. Depuis l'année 1839, où Carlyle publia son livre intitulé *Hero-Worship*, cette doctrine a fait du chemin. Elle pénètre en France avec une rapidité singulière, et se découvre naïvement dans les conversations particulières, dans les discussions; quelquefois même elle sort de dessous la plume d'un journaliste, et brille au milieu de la triste prose d'un *premier-Paris*. Ce n'est pas que cette doctrine ait été prêchée, les livres de Carlyle et d'Émerson sont peu connus; mais un maître plus grand que le plus grand docteur, c'est la nécessité. Les exigences et les difficultés de la situation ont éclairé bien des gens sur la valeur et sur l'importance des grandes individualités : tel bourgeois qui, avant février, vous soutenait obstinément qu'on pouvait se passer de grands hommes se croise aujourd'hui les bras et s'écrie désespéré : « Et s'il y avait un homme encore! mais, quoi! pas un homme pour nous tirer de là! » Cette doctrine est donc aujourd'hui à l'état d'instinct et de pressentiment dans tous les cerveaux; d'un autre côté, elle a grandi dans le monde philosophique, grace au concours que lui ont prêté toutes les écoles et tous les partis. Les jeunes tories anglais, qui éprouvaient le besoin de réhabiliter ou plutôt d'exalter la féodalité, n'ont trouvé rien de mieux à faire que de propager cette doctrine sous la forme de romans et de poésies. Les hégéliens, embarrassés de leur Dieu, qui a besoin de devenir quelque chose, firent des héros l'incarnation visible de l'idée éternelle. Les éclectiques, désireux d'expliquer d'une manière *raisonnée* et approfondie, et qui ne fût pas celle de tout le monde, la chute de Napoléon et la charte de 1815, avouèrent qu'il était vrai que le grand homme naissait à propos, mais qu'il mourait bien plus à propos encore. Ainsi, chacun à l'envi et pour les besoins de sa cause s'était plu à faire du héros un être providentiel. Les démocrates et les radicaux, qui ont une frayeur instinctive de tout ce qui n'est pas médiocre, n'avaient servi qu'à exalter le mérite des grands hommes, en les traitant de mauvais génies, génies ambitieux, etc. Là-dessus, Carlyle arrive et dit : — Vous avez tous raison, seulement vous êtes égoïstes et menteurs; vous vous passeriez parfaitement de grands hommes! Si vous étiez obligés de leur obéir en fait, peut-être parleriez-vous autrement; mais, en théorie, vous vous en servez parfaitement pour appuyer vos intérêts de parti. Eh bien! moi,

je vais me servir de vos doctrines contre vos doctrines mêmes, je vais m'en servir contre la démocratie, je vais m'en servir pour fustiger les nonchalances et les paresses de l'aristocratie : je vais élever un culte aux héros! — Le *culte des héros* n'est pas autre chose que le résumé de toutes les doctrines contemporaines sur les grands hommes, résumé entrepris pour démolir ces doctrines et les transformer en les ennoblissant.

Ainsi donc, d'une part, les polémiques des partis ont donné naissance à cette doctrine; de l'autre, les malheurs du temps et les insuccès politiques l'ont favorisée à ce point, qu'elle a germé spontanément dans des milliers de têtes. Maintenant, elle a deux conséquences, dont l'une est évidente et toute pratique, dont l'autre est encore obscure et toute spéculative. Cette doctrine est anti-démocratique. Si le héros existe, c'est évidemment pour commander; sans cela, il n'est plus d'aucune utilité. Les démocrates alors, les hégéliens, les proudhoniens, essaient de se mettre d'accord; ils décomposent les masses uniformes et vagues qu'ils ont tant adorées; ils prennent chacun des individus qui composent ces masses, et lui disent, au nom du droit sacré de l'individualité humaine : Proteste contre cette doctrine du culte des héros, et que l'anarchie soit la réponse directe à ces théories de respect et d'admiration! Pour nier les grands hommes et les héros, il n'y a à faire qu'une chose très simple, c'est de dire que nous sommes tous de grands hommes! — La seconde conséquence, qui est encore à venir, mais qui est probable, c'est que cette doctrine du culte des héros détruira à la longue *la philosophie de l'histoire*, cette création contemporaine de la philosophie. Le culte des héros a son origine pourtant dans les écrits modernes sur la philosophie de l'histoire; mais, à mesure que cette doctrine s'étendra, elle brisera les spéculations artificielles, qui n'ont été inventées que pour donner des explications satisfaisantes des événemens modernes. La *fatalité*, la *nécessité*, la *logique*, tous ces êtres métaphysiques, sur le compte desquels on peut jeter si facilement ses crimes et ses erreurs, tiendront moins de place dans nos appréciations des faits et des hommes. Nous en reviendrons à regarder un héros comme un héros et un gredin comme un gredin, et nous ne dirons plus, comme nous le faisons, que le grand homme n'est tel que grace aux circonstances, et qu'un coquin n'est tel que par la faute des circonstances. Et alors j'espère que nous en aurons fini avec cette malheureuse considération des circonstances, qui sert à la fois à amnistier le crime et à rabaisser l'héroïsme.

ÉMILE MONTÉGUT.

REVUE LITTÉRAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

LA SÉANCE ANNUELLE. — LES LAURÉATS.

Si jamais il fut facile de concevoir l'influence heureuse que pourrait exercer un grand corps littéraire doué en même temps d'une certaine supériorité morale, n'est-ce point à une époque comme la nôtre, où les esprits sont arrivés, dans toutes les sphères de la pensée, à un tel degré d'avilissement et d'incertitude, qu'ils sentent le besoin d'une impulsion meilleure, de quelque chose qui ressemble à de l'autorité intellectuelle? Et cette influence heureuse, bienfaisante, ne pourrait-elle point appartenir, dans une certaine mesure du moins, à l'Académie française? C'est un destin singulier, en vérité, que celui de l'Académie : comme toutes les institutions qui ne sont point fondées sur un caprice, sur une fantaisie, mais qui répondent à un instinct vrai et durable d'un pays, elle a traversé tous les régimes, survécu à toutes les transformations politiques, voyant même s'élargir les limites de son action et devenant la dispensatrice des libéralités de quelques hommes généreux envers les lettres. C'est ainsi que, formée d'abord pour le maintien de la langue et de certaines traditions de l'esprit, sa mission s'est successivement étendue. Il y a dans l'idée qui a présidé à la création de l'Académie française, et qui fait d'elle comme un centre reconnu de distinction, d'aristocratie intellectuelle, quelque chose de si naturellement d'accord avec nos penchans et nos goûts, avec le caractère de notre civilisation, qu'il lui est aisé d'échapper aux déclamations démocratiques comme aux railleries, qu'elle n'a qu'à être bien elle-même, à vrai dire, pour exercer un utile et sé-

rieux ascendant, pour avoir sa place parmi les forces et dans le mouvement de la société. Par le bienfait de son principe, il a été donné à l'illustre compagnie de pouvoir, sans se démentir, représenter dans notre développement social des choses très différentes, jouer des rôles presque opposés, dirai-je. Voyez ce que fut autrefois l'Académie : dans une société que tenaient enlacée les liens d'une hiérarchie puissante, où les rangs étaient profondément marqués, et où la noblesse se transmettait par le sang ou s'acquérait par les armes, elle offrait comme un terrain indépendant, où l'élection conférait une sorte de noblesse idéale, où, au nom de l'intelligence, toute distinction de rang s'effaçait, où il ne restait enfin que des *confrères*, même quand des princes du sang y étaient admis. Les grands seigneurs flattaient la littérature. « Là, disait le maréchal de Beauveau, les premiers personnages de l'état briguaient l'honneur d'être les égaux des gens de lettres; » ce qui était un peu trop vraiment. Toujours est-il que là s'essayait cet esprit d'égalité qui allait pénétrer bientôt dans le domaine des faits politiques avec la toute-puissance d'une idée invincible. La tradition étant partout vivante et respectée, les hiérarchies étant debout, l'idée d'hérédité encore dans toute sa force, l'Académie, par la nature des choses, par le simple fait de son existence, de ses conditions électives, de l'esprit d'égalité sur lequel elle reposait, se trouvait être un élément novateur dans la société. C'était l'élément intellectuel reconnu, organisé et grandissant encore.

Les temps ont changé; voyez ce qu'est aujourd'hui l'Académie dans un nouveau milieu social : tout s'est transformé autour d'elle; les perspectives sont autres, et son rôle est autre aussi, sans qu'elle ait à déroger à son principe. L'Académie française ne manquerait-elle pas tout-à-fait à son passé et à ce que réclament d'elle les conditions nouvelles de notre existence intellectuelle et morale, si elle ne confirmait son autorité, si elle ne rajeunissait son action par une initiative ferme et haute dans les choses de l'esprit? Organe élevé des traditions de l'intelligence, plus qu'à tout autre il lui est donné de les défendre contre l'invasion d'une démocratie grossière et stupide qui ne tend à rien moins qu'à corrompre les sources de la pensée, qui a déjà communiqué son venin à bien des talens contemporains; et comme toutes les traditions se tiennent, il se trouve que défendre l'honneur des lettres, la dignité de l'esprit, la moralité du travail littéraire, ce serait là une œuvre qui aurait bien aussi par elle-même une importance et une signification sociales. Le directeur de l'Académie rappelait récemment que c'était « la seule institution dans notre patrie dont la génération présente n'ait pas vu le berceau, qui remonte au grand siècle, et semble restée debout parmi tant de ruines pour servir de lien entre tous ces passés détruits et l'avenir inconnu qui nous attend. » Il sied à un grand corps d'avoir de lui-même un tel sentiment, à condition toutefois de le justifier par des actes. Comment l'Académie espère-t-elle atteindre à cet idéal magnifique? Sans doute on parle français plus souvent qu'ailleurs au palais de l'Institut. Il se dépense, assure-t-on, beaucoup d'éloquence parfois dans l'intérieur de l'Académie, il s'y déploie un véritable génie de combinaison intime; mais ne vous semble-t-il pas que cette saveur de combinaison intime se fait un peu trop sentir, surtout lorsqu'il s'agit de prix à décerner, de lauréats à couronner? L'Académie géné-

ralement a ses habitués; tout s'arrange, il semble, en famille et le mieux du monde. Cela fait plaisir à ceux qui donnent, cela fait plaisir à ceux qui reçoivent, et le public élégant, accouru un jour pour voir les immortels aux palmes vertes, et un peu aussi pour se voir lui-même, pour se retrouver et se sentir vivre, applaudit de confiance, sauf à ne point emporter le plus léger désir de lire les ouvrages qui lui ont été signalés. Ce qui manque véritablement à l'Académie pour rendre son influence féconde et attacher une signification plus élevée à ses récompenses, c'est cette initiative dont je parlais, appliquée à la défense des lettres menacées aujourd'hui dans leur principe, dans leur dignité, dans toutes leurs conditions d'existence; c'est une certaine puissance d'action collective se manifestant par une haute impulsion donnée aux esprits, par une vigilance sévère dans le maniement des intérêts de l'intelligence. Et cela ne suffit-il pas à expliquer cette espèce de froideur polie qui règne parfois à l'Institut, — qui régnait singulièrement dans la dernière séance? C'était un monde brillant, gracieux, à demi illustre, — ce qui reste du moins de ce monde aujourd'hui, — qui essayait de s'intéresser, qui avait des *difficultés* d'applaudir, comme on disait de je ne sais plus quel personnage qu'il avait des *difficultés de vivre*, — et qui faisait tout haut la réflexion que l'Académie couronnait bien des femmes et bien des professeurs, pour le plus grand honneur des lettres contemporaines!

L'Académie, en effet, ne nous conviait pas, ce jour-là, à quelqu'une de ces réceptions éclatantes, vraies fêtes de la pensée, où on lutte d'éloquence, d'esprit, de savoir, quelquefois même de verve épigrammatique, comme cela s'est vu dans plus d'une solennité transformée en champ clos. Tout était à la paix cette fois, et l'ombre de M. de Monthyon planait sur l'Institut. C'était la fête des lauréats, la séance annuelle où l'Académie couronne d'habitude tout ce qu'elle a pu rencontrer d'éloquence ou de vertu de bonne volonté : morceaux oratoires, ouvrages utiles aux mœurs ou réputés tels, actes de probité et de dévouement accomplis dans l'obscurité de la vie populaire, chaque chose a sa récompense. Il s'y joignait cette année un intérêt de plus : celui du prix de poésie dramatique décerné à M. Émile Augier, l'auteur de *Gabrielle*, et à M. Joseph Autran, l'auteur de *la Fille d'Eschyle*, qu'on connaît moins. J'omets à dessein, pour ne le point confondre avec les couronnes académiques ordinaires, le prix maintenu à M. Augustin Thierry comme à l'auteur du meilleur ouvrage sur l'histoire de France. C'est là ce qu'on a appelé le majorat de la pensée; et qui pourrait plus légitimement y prétendre que l'illustre écrivain qui poursuit encore dans la cécité la série de ses travaux sur le tiers-état? S'il manque aux séances académiques quelque chose de cet intérêt puissant qui s'attacherait naturellement à une intervention directe et décisive dans les affaires de l'intelligence, il est du moins un attrait qu'on est toujours assuré d'y rencontrer : c'est celui de la parole de M. Villemain, de cette parole dont quinze ans de vie parlementaire n'ont émoussé ni le relief ni la grace; il semble au contraire que cette pratique des choses n'ait fait que la rendre plus substantielle, sans lui rien ôter de sa pureté élégante. M. Villemain est un de ces esprits rares parmi nous, rares même à l'Académie, restés inviolablement fidèles à certaines habitudes de penser et de s'exprimer qui menacent chaque

jour de plus en plus de se perdre. Sous cet art savant, on sent l'homme nourri des plus immortels souvenirs, familier avec les plus grandes traditions et devenu l'un de leurs plus éminens et de leurs derniers représentans. M. Villemain nous rend heureusement quelque chose de la langue du XVIIe et du XVIIIe siècle. Que la langue se corrompe, c'est plus qu'un symptôme littéraire, qu'on le croie bien : quand elle se dégrade, se dénature et devient un odieux mélange de tous les tons, de toutes les couleurs, de toutes les barbaries, n'est-ce point le signe d'une altération correspondante dans la pensée, dans les sentimens, dans toute la vie intellectuelle et morale d'un pays? L'auteur du *Cours de Littérature* le rappelait l'autre jour excellemment et de manière à être entendu de tous ceux qui ont quelque souci de l'art d'écrire : il est des principes supérieurs, des règles sacrées qu'on ne méconnaît point en vain, parce qu'ils viennent non d'Aristote et de Boileau, mais de la nature elle-même. L'art est libre sans doute, il peut revêtir toutes les formes; mais il en est de l'art comme de la politique : plus cette liberté est grande, plus il est nécessaire que l'écrivain possède en lui un sentiment rigoureux, impérieux des conditions intimes de l'art, de sa dignité, de son but moral, à peu près comme un peuple libre a d'autant plus besoin d'un frein intérieur qui le modère et le contienne. Et si ces lois supérieures sont violées, que verrez-vous? Vous l'avez eu et vous l'avez encore chaque jour sous les yeux. Vous aurez des hommes qui élèveront la boursouflure, la vanité, la corruption de l'esprit, la folie de l'imagination jusqu'au lyrisme, qui, affamés de parades, se feront dire qu'il faut à chaque révolution son poète, et qu'on est tout prêt pour celle qui ne peut manquer d'éclater un de ces jours; vous aurez des imaginations épuisées et perverties qui, après avoir blessé toute pudeur morale dans leurs confidences, s'étonneront encore de la mauvaise humeur des critiques qui y auront trouvé à reprendre, en ajoutant qu'après tout la pudeur n'existe pas avec le public, qu'elle n'existe et ne reprend ses droits que dans le tête-à-tête; ce qui revient à dire que la publicité suffit à couvrir et à absoudre toutes les profanations de l'esprit et du cœur : esthétique merveilleuse du cynisme! les applications seraient nombreuses de nos jours en vérité, et le jugement de M. Villemain pourrait bien servir de programme à tout un tableau de la littérature contemporaine. C'est ainsi que l'illustre secrétaire perpétuel, dans son rapport, relève l'appréciation d'ouvrages dont plus d'un n'eût pu raisonnablement s'attendre sans doute à la fortune d'avoir un tel juge par des traits saisissans, par des aperçus qui pénètrent au plus profond de notre situation littéraire. M. Villemain nous donnait, dans cette séance de l'Académie, un nouvel exemple de cette critique ingénieuse et sûre, simple et revêtue d'éclat en même temps, délicate et exacte, qui, tout en distribuant des couronnes, sait encore réserver les droits de la vérité, et laisse percer dans sa bienveillance un goût sévère et vigilant. Quoi de plus juste notamment que ce qu'il dit au sujet du prix de poésie dramatique et des ouvrages qui ont semblé à l'Académie mériter cette distinction? Décidément ce n'est ni Molière ni Corneille que l'Institut a prétendu couronner; il n'a point voulu découvrir dans l'agréable comédie de M. Augier ce qui n'y est pas, — la puissance comique, la force d'invention, la fécondité dans la conception des caractères, ni même l'originalité saisissante du style; M. Ville-

main nous le dit, et il faut l'en croire, ce que l'Académie a voulu encourager, ce sont des tendances heureuses, c'est un talent pur, où il y a plus de grace que de force, c'est une œuvre assurément supérieure, à tous les points de vue, sous le rapport moral comme sous le rapport littéraire, à bien des tentatives plus ambitieuses qui devaient renouveler le théâtre, et dont les auteurs se couronnaient d'avance eux-mêmes. Dans la fine appréciation de M. Villemain, M. Émile Augier peut trouver plus d'un conseil utile, profitable à son talent. Quant à *la Fille d'Eschyle*, il faut conclure que l'Académie était un peu embarrassée de n'avoir qu'un prix à décerner et plus d'un concurrent à satisfaire, et ce n'est pas sans peine, assure-t-on, qu'elle en est venue à bout.

Il y a quelques années, si l'on s'en souvient, l'Académie française avait proposé pour sujet du prix d'éloquence l'éloge de Mme de Sévigné; cette année, elle avait proposé l'éloge de Mme de Staël. Ce sont les deux seules femmes qui aient mérité jusqu'ici cette insigne distinction d'être louées en plein Institut; c'est que ce sont celles, on peut le dire, qui ont le plus marqué dans les lettres françaises. Le nom de Mme de Staël devait avoir un particulier attrait aujourd'hui. Sa vie se lie, en quelque sorte, à la tradition des faits et des idées dans notre pays depuis soixante ans; elle a exercé une profonde et durable influence sur les esprits : femme étrange, pleine de toutes les passions de son sexe, et nourrissant parfois une pensée virile! *L'Allemagne*, *Corinne*, les *Considérations sur la Révolution*, ont certes laissé plus d'une trace dans les ames contemporaines; ces œuvres éminentes ont leur place dans notre histoire littéraire. Je n'abuserai point du droit de revenir sur la brillante fille de Necker, de la suivre dans la variété de ses efforts intellectuels, dans les incidens d'une carrière qui se déroule au plein soleil de 1789 à 1817, dans les orages d'une vie mêlée de tant de passsion et de tant d'éclat. Ce travail de reconstruction a été accompli autrefois ici même par M. Sainte-Beuve avec cet art achevé, demi-critique, demi-poétique, qu'il porte dans des études de ce genre. Ce qui me frappe doublement, c'est l'intérêt divers et saisissant qui s'attache toujours à Mme de Staël, soit comme femme, soit comme écrivain, et l'impossibilité, en quelque sorte, d'enfermer une telle existence dans le cadre d'un éloge académique. M. Baudrillart, le nouveau lauréat, a essayé de vaincre cette difficulté. A-t-il pleinement réussi? Autant qu'on en puisse juger par les fragmens lus dans la séance de l'Académie, ce sont des pages consciencieuses, écrites avec talent, et contenant plus d'un trait ingénieux, plus d'un aperçu remarquable. Je le crois bien pourtant, c'est encore un éloge académique, avec les qualités et les défauts ordinaires de ces sortes de compositions, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins propre à faire revivre cette Corinne à la poitrine soulevée par la passion, au cœur plein de feu, à l'esprit plein d'élan et de séductions, qu'on entrevoit à l'horizon naissant du siècle. Au milieu de détails exacts et spirituellement agencés parfois, du reste, il y a un je ne sais quoi de tout ce mouvement qui échappe à l'auteur; la flamme s'évanouit, la vibration de l'éloquence se perd, le trait profond de la physionomie se voile, la vie se laisse envahir par la métaphysique; un certain instinct manque, pour tout dire. Vous voyez Coppet, — où tant de grands esprits depuis Schlegel jusqu'à Benjamin Constant, se sont succédé, où Byron lui-même a passé un instant, où Mme de Staël apparaît comme une reine dominant

ce monde illustre par la supériorité de la grace, — devenir, pour aiguiser une phrase, un *cadre restreint*. Un des écueils, avec de tels personnages si empreints de vive originalité, c'est de décrire, en quelque façon, d'une manière abstraite, quand il faudrait peindre. Un des inconvéniens du genre, c'est de faire la part des choses générales plus grande que la part des choses personnelles et intimes, qui occupe une si large place dans l'existence et dans le génie d'une femme, c'est de ramener tant d'élémens divers à des combinaisons prévues et artificielles. Ne vous attendez-vous point, par exemple, à un parallèle dans un éloge académique? Il se présente ici naturellement, si vous voulez, avec Chateaubriand; le rapprochement de ces deux noms s'est offert à quiconque a étudié un moment Mme de Staël. Poussez-le à fond comme le fait l'auteur, il ne reste de visible que la fiction oratoire, l'artifice académique. Je ne veux dire qu'une chose au surplus, c'est que, s'il est honorable de remporter des prix d'académie, c'est pourtant un régime qui pourrait bien n'être pas des plus fortifians, et qui risque d'imprimer au talent une direction par où il n'atteint pas au plus large idéal de l'art.

Là où apparaît encore, à mon sens, l'artifice oratoire mettant en œuvre ce qui n'est peut-être qu'un lieu commun érigé en jugement historique, c'est dans les pages consacrées à reproduire cette lutte, ce *duel*, dont parle l'auteur, entre Mme de Staël et Napoléon. Tout est merveilleusement disposé pour l'effet de cette scène qui se prolonge, à travers l'empire, entre les deux adversaires, et prend la proportion d'un choc entre deux puissances rivales. D'un côté, Napoléon dans sa gloire, c'est l'homme de *chiffre et d'épée*, c'est la force abusive, l'héroïsme oppresseur, gagnant presque, en vérité, des batailles d'Austerlitz contre Corinne; de l'autre, Mme de Staël au milieu de ses amis du tribunat ou dans son exil de Coppet, c'est la pensée libre, indépendante même sous l'oppression, et attendant sa victoire de l'avenir. Nous avons assisté plus d'une fois à ces idéalisations un peu excessives. Ne serait-il pas plus simple et plus vrai, en ce qui touche d'auteur de *l'Allemagne*, de revenir au mot par lequel on a caractérisé ses démêlés avec Napoléon : — *La guerre de l'esprit contre le génie*. Il est permis, sans doute, de relever les subtilités de persécution de la police impériale; on peut, si l'on veut, noter les puérilités de l'empereur dans sa conduite à l'égard de Mme de Staël. Si vous y joignez l'admiration qu'inspire un génie élevé, la sympathie qui s'attache à une femme d'élite passionnée pour la France, pour Paris surtout, et qui souffre cruellement de ne pouvoir y rentrer, ce seront bien des causes d'intérêt réunies. Mais au fond, si vous faites taire les sympathies du cœur, si vous recherchez le sens général de cette lutte qu'on imagine ou qu'on exagère entre Napoléon et l'auteur de *Corinne*, de quel côté était la vérité, de quel côté était le sentiment puissant des nécessités de la civilisation? Au milieu de tant d'autres instincts prodigieux, Napoléon avait le pressentiment de ce qu'il y a de négatif, de destructif dans ce qu'on nomme la pensée moderne, telle qu'elle est sortie de la révolution. Ce qu'il haïssait essentiellement, ce n'était point l'indépendance véritable de l'esprit, ce n'était point l'opposition; il l'aimait, disent ses contemporains, il la provoquait même au conseil d'état, et ceci rentre dans ce que je disais : il aimait l'opposition, la contradiction dans ce qu'elle peut avoir de fécond, de propre à faire jaillir la

vérité, mais non dans ce qu'elle a de radicalement hostile et agressif. Ce qu'il détestait, c'était l'esprit d'opposition en lui-même, c'est-à-dire systématique, dans les idées comme dans les faits. La répulsion pour tout ce qui semblait inspiré de cet esprit n'était pas seulement la fantaisie ombrageuse d'un despotisme étroit; c'était l'instinct de l'homme d'état, de l'organisateur, du réparateur d'une société; et qui oserait affirmer que cet instinct ne fût point profond et juste? qui oserait dire aujourd'hui que la vérité sociale et politique ne fût du côté de l'auteur du concordat et du code civil? Je ne doute point que l'avenir ne confirme ce jugement et ne laisse chacun à sa vraie place, Napoléon au rang des génies qui ont eu le plus le sentiment des conditions nécessaires à la durée de la société française, et Mme de Staël au rang de ces grands esprits littéraires qui ont leur empire naturel sur les imaginations et sur les cœurs, mais dont il ne faut point *agrandir avec effort* le rôle, selon une juste expression de M. Villemain, sous peine de trop faire de l'éloge académique.

Que l'Académie ait à donner un prix d'éloquence, il ne lui est pas trop difficile, sans doute, de fixer son choix, le sujet étant donné; mais je tiens que le généreux et honnête M. de Monthyon l'a placée dans le plus cruel des embarras en la chargeant de couronner les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Veut-on savoir quels travaux l'Académie a choisis comme remplissant le but du fondateur? C'est la *Philosophie spiritualiste de la nature*, la *Psychologie d'Aristote*, la *Morale sociale*, et à côté les *Soirées des Jeunes Personnes*, — *Liberté, Égalité, Fraternité*, — les *Anges de la Famille*, — *Paul Morin* : assemblage assez singulier, on en conviendra, si on se souvient de l'objet du concours. Quant aux premiers de ces ouvrages, travaux remarquables de critique philosophique, ils peuvent mériter toute espèce de distinction : l'un d'eux, la *Morale sociale* de M. Garnier, fruit d'un talent consciencieux, se rapprocherait plus sensiblement du but; mais, en somme, que trouverez-vous de particulièrement utile aux mœurs dans l'étude abstraite de problèmes sous lesquels ont plié et plient encore les plus grandes intelligences? Quant aux derniers de ces écrits, ce qu'on en peut dire de plus significatif, je pense, c'est qu'ils forment le lot habituel des femmes de lettres dans les concours de l'Académie française. La perplexité de l'Académie est grande sans doute, je le répète, quand il faut qu'elle choisisse des œuvres allant droit au but du fondateur. Est-ce pourtant une raison pour n'y point songer et pour imaginer avoir satisfait à tout en couronnant des thèses universitaires ou quelques honnêtes puérilités? Ne serait-ce point à l'Académie, investie de la mission d'encourager de tels travaux, à seconder les esprits dans la création de cette littérature populaire qui manque à la France, à les diriger vers ce but, à leur signaler l'intérêt d'œuvres destinées à populariser sous une forme saisissante et familière les vérités morales, les notions impérissables de devoir et de justice sociale? Peu de chose suffit pour propager le mal, parce que les passions mauvaises de l'homme, toujours en éveil, comprennent au moindre signe, et se laissent aller à la moindre suggestion qui les flatte; il n'en est pas de même des notions du bien et du devoir qui imposent toujours des sacrifices, et dont on ne peut faire goûter le charme et maintenir l'empire qu'en les rendant sans cesse accessibles aux ames dans leur noblesse comme dans leur douceur. Le malheur est que des ouvrages destinés à populariser ces notions

ont été souvent et sont encore trop considérés comme indignes d'esprits élevés, et que ceux qui s'y consacrent croient devoir parler au peuple un langage vulgaire et grossier. Voilà l'heure pourtant où peut éclore avec fruit cette littérature populaire telle que je l'imagine, et qui sait? d'un mouvement de ce genre pourquoi ne sortirait-il pas un Paul Courier de la morale, du bon sens et de toutes les vérités humaines? Sans exagérer l'influence de l'Académie, son intervention néanmoins ne pourrait qu'être heureuse, on peut le dire; elle pourrait beaucoup par ses excitations et en même temps par une sévérité plus réelle dans ses choix, en ôtant aux récompenses qu'elle décerne ce vernis d'arrangement intime entre confrères qu'elles portent trop souvent.

La distribution des prix de vertu, est, on le sait, un des épisodes de la séance annuelle de l'Académie; elle complète la série de ces couronnemens et ajoute la glorification du bien pratique aux honneurs décernés à l'intelligence. M. de Salvandy a eu plusieurs fois la bonne fortune d'être chargé, comme directeur, de rendre compte de ces sortes de récompenses, et il l'a fait cette année avec le même mélange d'élévation et d'esprit; il a eu des mots heureux pour caractériser ce précieux devoir imposé à l'Académie, de *chercher les filons de la vertu comme ailleurs on cherche ceux de l'or*. M. de Salvandy a effleuré bien des choses dans son discours, sans omettre même la politique, que personne ne peut oublier, à ce qu'il semble; il a abordé surtout un point délicat qui touche à la morale de notre temps, c'est le principe même de ces prix de vertu dont M. de Monthyon est le fondateur, et qui font vivre son nom. L'honnête et généreux Monthyon agissait assurément dans des intentions excellentes, dans des vues droites et pures; mais y songeait-il bien? En prétendant honorer la vertu, il la rabaissait; il en méconnaissait l'essence, les mobiles, l'aliment et le but. Il oubliait que la vertu qui se publie n'est point de la vertu, que l'abnégation qui s'affiche n'est point de l'abnégation, que le dévouement dont on calcule le prix n'est point du dévouement. Nourri des idées du XVIII[e] siècle, il les appliquait dans sa bienfaisance, et, voyant défaillir le principe religieux d'où la vertu découle et où elle trouve sa mystérieuse satisfaction, il pensait y suppléer par des ressorts, par des aiguillons purement humains : la perspective de la récompense et de la publicité. « Il en résulte, dit spirituellement M. de Salvandy, que l'administration a maintenant les dossiers de la vertu comme de tout le reste. » Et si cette idée portait tous ses fruits, qu'en résulterait-il encore? C'est que vous verriez s'organiser la compétition universelle et l'enchère de la vertu. Chacun dresserait ses états de services; il y aurait probablement les candidats au *choix* et à l'*ancienneté;* puis viendraient les spéculateurs de vertu, comme il y en a déjà de patriotisme. Il ne manquerait qu'une petite chose dans tout cela : ce serait la vertu elle-même.

Il n'en est point tout-à-fait ainsi heureusement. Les candidats, selon l'expression du directeur de l'Académie, n'en sont point venus encore à se présenter eux-mêmes. De l'idée de M. de Monthyon, il n'est resté qu'une intention généreuse et les moyens offerts à l'Académie d'aller chercher dans les profondeurs de la vie populaire quelques souffrances patiemment supportées, quelques fidélités inviolables au malheur, quelques dévouemens volontaires, pour leur venir en aide et leur donner un prix inattendu. Quels sont les lauréats couronnés

cette année? En vérité, je l'ignore et veux l'ignorer. Leur gloire est dans leur obscurité, leur mérite est dans cet accomplissement simple et sans faste du devoir. Pensez-vous qu'ils aient songé à M. de Monthyon et à l'Académie, et qu'il y ait eu en eux cette préméditation de bruit et de gain? S'il est quelque chose qui doive empêcher de désespérer de notre société, c'est qu'à tout prendre, à l'abri des suggestions perfides, des excitations criminelles, en dehors de ces milieux factices où s'agitent les propagandes, où pullulent les journaux et les brochures, dans cette masse humaine qu'on nomme un pays, partout, sous mille formes, de mille manières, s'accomplit sans bruit cette loi religieuse du devoir, du sacrifice, de l'abnégation souvent, de l'effort intérieur, du dévouement. Partout se reproduisent ces luttes humaines qui se résolvent en vertu; les épreuves, en plus d'un lieu inconnu, sont acceptées sans murmure et sans révolte; il y a un instinct du bien pratique moins trompeur souvent que les lumières de la raison. Demandez à ce brave homme qui, ayant déjà dix enfans, trouve encore le moyen d'augmenter sa famille par l'adoption, s'il eût mis ses enfans à l'hôpital comme Jean-Jacques! Et cette loi de la lutte, du devoir, ce n'est pas seulement dans le peuple, au surplus, qu'elle s'accomplit, c'est dans toutes les sphères sociales. Il y a des héroïsmes de plus d'une sorte et des vertus pour lesquelles l'honnête M. de Monthyon n'a point de prix. C'est cet élément qu'il faut nous appliquer à fortifier dans la société comme une sauvegarde contre les passions qui y sont déchaînées. M. de Salvandy a exprimé en terminant, à ce sujet, des vues éloquentes qui se transformaient aisément en considérations politiques; mais alors nous n'étions plus à l'Académie : nous étions presque à l'assemblée nationale, un jour où on parle français, et cela nous rejetait encore vers tout ce qu'on aurait voulu oublier.

Ch. de Mazade.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1850.

Tout est à la villégiature, et rien n'est à la politique. L'assemblée a pris ses vacances avec une satisfaction qu'exprimait la hâte de ses votes dans les dernières séances. Le président de la république est parti, et va faire un grand voyage dans les départemens de l'est, en remontant de Lyon à Strasbourg. Tout est calme, et nous nous félicitons de ce calme, qui est sincère et vrai. Nous avons lu cependant çà et là l'expression d'alarmes que nous croyons réelles, uniquement à cause de l'observation que nous avons faite, que le lendemain des grandes émotions, il est des personnes qui ne peuvent pas se décider à reprendre la vie ordinaire. Le goût des émotions est un goût fort répandu de nos jours. On s'en plaint, mais on en jouit. C'est à cette disposition maladive que nous attribuons les appréhensions que nous voyons chez quelques personnes. Le président va, dit-on, tâter le pouls des provinces, et c'est à Lyon ou à Besançon, je ne sais où, qu'il entreprendra ce grand coup d'état qui est toujours pour demain. Il part président; il reviendra empereur ou premier consul. Autre roman : la commission de prorogation va rester à Paris et se saisir du pouvoir central. Elle aura le télégraphe, et avec le télégraphe elle fera aussi son coup d'état contre le président.

Quant à nous, qui n'avons aucun goût pour les plaisirs de la peur, nous nous disons tout simplement que, si le président quitte Paris, c'est qu'il ne veut rien faire contre Paris, et qu'il ne craint pas que Paris fasse rien contre lui. Son voyage ne nous paraît ni une conspiration ni une faute. Quant à la commission de prorogation, on suppose toujours qu'elle a été nommée contre le président, parce qu'il y a dans cette commission deux ou trois noms qui y ont été mis pour contrarier le président; mais nous sommes persuadés que ces noms même ne le contrarient en quoi que ce soit, parce qu'il ne prend pas pour des ennemis des contradicteurs ingénieux ou capricieux. Voilà pourquoi le président quitte Paris et laisse le champ libre à la commission de proroga-

tion. Rassurons-nous, en vérité : la commission de prorogation ne fera rien de sa permanence à Paris, et le président ne fera rien de son voyage dans les départemens.

Notre quiétude veut-elle dire que le mouvement des idées et des sentimens politiques va rester suspendu pendant deux ou trois mois? Non. Beaucoup de choses se diront, quelques-unes se prépareront; rien ne se fera. On sèmera, on ne récoltera pas, et encore, parmi les semences, combien tomberont dans les épines, dans les broussailles et ne germeront pas! Nous tâcherons, quant à nous, de suivre ce mouvement intérieur des esprits; mais nous ne nous dissimulons pas que nous serons souvent exposés à nous tromper. C'est l'inconvénient des temps d'avortement, que ce qui paraît viable ne l'est pas, et que ce qui vous paraît mort-né devient viable tout à coup.

Nous n'hésitons pas, par exemple, à tenir pour morts-nés les deux manifestes de la montagne de Paris et de la montagne de Londres, et cependant, quoique mort-nés, ils méritent qu'on y fasse attention. Nous ne croyons pas à l'avenir du parti montagnard et socialiste : il n'a pas une année à vivre, s'il ressuscite; mais il peut avoir un jour ou un mois, il peut avoir son mardi gras révolutionnaire, comme l'a dit M. Proudhon, parce que c'est le malheur des temps et des pays où rien n'est stable, que tout y soit possible et que nous soyons toujours à la merci d'une surprise. Il est donc bon de savoir ce que sera ce mardi gras révolutionnaire, et les manifestes de la montagne de Londres et de Paris ont l'avantage de nous le dire.

La montagne de Londres veut que ce mardi gras révolutionnaire soit européen. Aussi c'est à l'Europe qu'elle adresse son manifeste. Londres a maintenant, dans quelques-uns de ses faubourgs, un comité dictatorial qui joue au gouvernement de l'Europe. M. Ledru-Rollin est le dictateur de la France, M. Mazzini celui de l'Italie, M. Darasz celui de la Pologne, et M. Ruge enfin celui de l'Allemagne. C'est ainsi que ces messieurs se sont partagé le monde, comme faisaient les triumvirs romains, pauvres gens, après tout, qui partageaient le monde après l'avoir conquis; les nôtres, plus prévoyans, le partagent auparavant. De plus, ils l'évangélisent. Rien n'est plus pompeux que cet évangile du comité de dictature européenne; l'exorde surtout est d'une grandeur et d'une hauteur merveilleuse; la péroraison ou la conclusion est plus pratique et plus humble. « Il s'agit, dit-on, *de fonder le budget, la caisse des peuples;* il s'agit d'organiser l'armée des initiateurs. » Et nous avons cherché avec grande curiosité si, pour fonder la caisse des peuples et surtout pour la remplir, les initiateurs, comme ils s'appellent, avaient trouvé quelque secret nouveau. Hélas! non. La seule manière de fonder le budget des peuples, c'est de demander de l'argent au peuple. « Combien est-il de citoyens en France, dit le manifeste, qui, sans se gêner le moins du monde, sans toucher même à leurs « plaisirs, pourraient consacrer à la caisse démocratique 5 centimes par jour, « 1 franc 50 centimes par mois, 18 francs par an? Mettons deux cent mille : « voilà, de ce chef, quelque chose comme 3,600,000 francs. Une dépense in- « sensible! N'en prenons que la moitié : on aurait encore 1,800,000 francs. « Passons aux ouvriers. Il n'en est pas un seul, assurément, qui ne puisse « donner 10 centimes par mois, 1 franc 20 centimes par année. Un million « d'ouvriers démocrates donnerait 1,200,000 francs par an. Veut-on un autre

« mode? La loi électorale vient de priver de leurs droits six millions d'électeurs, « dont la moitié au moins votait pour les candidats socialistes. En se cotisant « à 1 fr. chacun, ils fourniraient dans l'année une somme de 3 millions. »

Premier calcul : 1,800,000 francs d'un côté, 1,200,000 de l'autre; 3 millions. Second calcul : trois millions d'électeurs supprimés payant 1 franc chacun; 3 millions encore. Ce chiffre de 3 millions semble le chiffre rond auquel veut aboutir le comité de dictature européenne, et nous nous souvenons involontairement en ce moment des déclamations qu'excitait ce chiffre de 3 millions alloué tout récemment à la présidence de la république. Voilà pourtant la dictature *in partibus* qui prend ce chiffre de 3 millions pour minimum de la caisse des initiateurs. Il est vrai que pour 3 millions les initiateurs nous promettent bien des choses. Et ici nous revenons du ton pratique des conclusions à la pompe de l'exorde. Écoutez un peu :

« Les forces de la démocratie sont immenses. Dieu, sa loi providentielle, les aspirations des penseurs, les instincts et les besoins des masses, les crimes et les fautes de ses adversaires, combattent pour elle. A chaque instant, elle gagne un nouveau foyer; elle monte comme la marée. » — Oui; mais, pour aider au fleuve, donnez 3 millions! — « Depuis Paris jusqu'à Vienne, depuis Rome jusqu'à Varsovie, elle sillonne le sol européen, elle dirige et relie la pensée des nations. Tout lui vient en aide : développement progressif de l'intelligence, intuition insurrectionnelle, bataille ou martyre. Évidemment les temps sont mûrs pour la réalisation pratique de son principe. » — Oui; mais, pour hâter la maturité et pour réaliser pratiquement le principe, donnez 3 millions! — « Que manque-t-il à la démocratie pour triompher, pour substituer par son avénement la vérité au mensonge, le droit à l'arbitraire, l'accord à l'anarchie, l'évolution pacifique de la pensée commune à la triste nécessité des révolutions violentes? Il ne lui manque qu'une chose, mais cette chose est vitale : elle s'appelle ORGANISATION. » — Autrement dit, 3 millions! — « La démocratie européenne n'est pas constituée. Les hommes de la démocratie sont partout; la pensée générale de la démocratie n'a de représentation collective, acceptée, nulle part. La démocratie porte le mot *association* écrit sur son drapeau, et elle n'est pas associée! » — Hâtez-vous donc de faire le fonds social, 3 millions! — « Elle annonce à l'Europe une vie nouvelle, et elle n'a rien qui incarne en soi régulièrement, efficacement cette vie. Elle évangélise la grande formule : *Dieu et l'humanité*, et elle n'a pas de centre initiateur d'où parte le mouvement vers ce but, pas de noyau où reposent au moins les prémices de cette alliance des peuples, sans laquelle l'humanité n'est qu'un nom, et qui seule peut vaincre la ligue des rois. » — *L'incarnation* régulière et efficace de la démocratie européenne, *le centre initiateur*, *le noyau* de l'alliance des peuples, tous ces grands mots qui retentissent du haut de la montagne de Londres, nous savons maintenant ce qu'ils veulent dire : ils expriment un chiffre.

Nous ne pouvons pas quitter la montagne de Londres et son manifeste sans nous souvenir d'un curieux passage de Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*. Il raconte comment les prophètes du Vivarais et les camisards des Cévennes furent défaits. « Quelques-uns, dit-il, plus adonnés à la prophétie qu'aux armes, trouvèrent moyen d'aller en Hollande... Plusieurs aussi allèrent en Angleterre... Leur persuasion était si pleine, que, ne doutant pas qu'avec beaucoup de foi

on ne fit beaucoup de miracles, ils offrirent de ressusciter un mort, et même tel mort qu'on voudrait choisir... Le ministère anglais prit le parti qu'on aurait dû toujours prendre avec les hommes à miracles : on leur permit de déterrer un mort dans le cimetière de l'église cathédrale. La place fut entourée de gardes. Tout se passa juridiquement. La scène finit par mettre au pilori les prophètes. » A Dieu ne plaise que nous demandions un dénoûment de ce genre pour les initiateurs de Londres! mais, eux aussi, ils veulent ressusciter leur mort : M. Ledru-Rollin, son gouvernement provisoire; M. Mazzini, sa dictature de Rome; M. Ruge, son parlement de Francfort. Les morts ne ressusciteront pas, et les initiateurs de 1850 ne feront pas plus de miracles que les prophètes de 1710.

La montagne de Paris n'a pas les grandes prétentions de la montagne de Londres. Elle ne veut pas ressusciter les morts; elle ne veut pas fonder le budget des peuples. Elle veut dire seulement ce qu'elle aurait fait, si elle avait eu la majorité, et surtout elle veut expliquer sa conduite dans la discussion sur le suffrage universel. C'est là en effet, on s'en souvient, le sujet d'une grosse querelle entre la montagne de Paris et la montagne de Londres. La montagne de Londres reproche à celle de Paris d'avoir assoupi et endormi le peuple quand le suffrage universel a été réformé, et de n'avoir point hardiment poussé le cri aux armes! La montagne de Paris pourrait répondre avec beaucoup de vérité, selon nous, que quand même elle aurait poussé le cri aux armes! elle n'aurait pas été écoutée, et qu'il n'y aurait pas eu d'écho dans le pays. C'est même ce que répond hardiment M. Proudhon, qui dit tout; mais la montagne de Paris se croit obligée à des ménagemens. Elle ne veut pas discréditer cette force insurrectionnelle qui est sa dernière raison, qu'elle croit assoupie pour le moment, mais qu'elle ne croit pas morte; elle n'ose pas dire, comme M. Proudhon, qu'il n'y a plus d'insurrection. Ne voulant pas faire la bonne réponse, elle est forcée de se jeter dans des subtilités. Elle commence par déclarer que la loi sur le suffrage universel viole la constitution. — Eh bien alors! crie la montagne de Londres, il fallait s'insurger; il fallait courir aux armes, faire ce que nous avons fait le 13 juin 1849, dussiez-vous avoir le même sort. — La montagne de Paris n'entend pas de cette oreille-là. L'insurrection n'était pas faisable, et c'est en vain que les montagnards eussent quitté leurs siéges de représentans qui leur sont si doux. « La retraite, dit le manifeste, c'est-à-dire la démission, emportait avec elle la vacance de nos siéges, *non-seulement pour nous*, mais encore pour tout représentant de la démocratie socialiste, car nous ne pouvions, sans mentir à nos principes, en appeler contre la majorité du suffrage universel au suffrage restreint, du pays tout entier au pays légal qu'on allait constituer. Au moment où la presse était frappée, le droit de réunion supprimé, c'était donc abandonner aux ennemis de la révolution toute l'influence de la tribune; c'était leur laisser le champ libre pour le jour où ils voudront agiter la grave question de la révision de la constitution. La retraite dans ces conditions eût été fatale à la cause de la démocratie. » C'est donc dans l'intérêt de la démocratie que les montagnards de Paris sont restés sur leur siége, en dépit de la violation de la constitution. Soit! nous ne voulons pas discuter le manifeste et intervenir dans cette querelle de famille entre les deux montagnes. Il est deux points cependant que nous voulons noter brièvement. Un des argu-

mens que le parti montagnard emploie avec le plus de complaisance contre le suffrage universel réformé, c'est que nous avons, dit-il, reconstitué le pays légal. Nous nous souvenons même d'avoir entendu ce mot dans la bouche du général Cavaignac. C'est une grande inanité qu'un pareil argument. Avant comme après la révolution de février, avant comme après la réforme du suffrage universel, il y a eu toujours un pays légal. Le suffrage universel est le suffrage du plus grand nombre, mais ce n'est pas le suffrage de tout le monde. Les femmes et les mineurs sont exclus. Or, dès qu'il y a une seule exclusion, il y a un pays légal. On aura beau faire, on aura beau dire que tout homme venant en ce mode est électeur; ce ne sera jamais là qu'une métaphore. Ne parlez donc plus du pays légal avec tant d'horreur : vous en aviez fait un; nous en avons fait un autre, et nous croyons le nôtre beaucoup meilleur que le vôtre, sans pourtant le croire définitif : il n'y a jamais rien de définitif dans les lois d'un peuple vivant.

Autre observation. Le manifeste montagnard parle de la révision de la constitution, et il songe déjà à s'y opposer. Il a raison. La constitution de 1848 a été faite dans des vues d'instabilité qui donnent une grande prise à l'anarchie : il est donc tout simple que le parti montagnard veuille maintenir la constitution de 1848; mais nous ne concevons pas pourquoi le parti modéré ne songe pas, de son côté, à cette révision, que craint et que veut empêcher le parti montagnard. Nous ne concevons pas pourquoi le parti modéré ne sacrifie pas à la révision de la constitution ses dissentimens et ses caprices. S'il importe au parti montagnard que la constitution soit maintenue, il importe au parti modéré que la constitution soit révisée; nous voudrions que l'intérêt que met le parti montagnard à empêcher la révision de la constitution enseignât un peu au parti modéré l'intérêt qu'il doit mettre à cette révision.

Revenons au manifeste de la montagne de Paris : la montagne de Paris explique fort bien comment, si elle s'était retirée et si elle avait quitté ses siéges parlementaires, cette seconde retraite sur le mont sacré ou au Conservatoire n'aurait pas même produit l'effet de la première; on ne serait pas même arrivé à un avortement; il n'y aurait rien eu, absolument rien. Ici le manifeste donne de ce repos du peuple une explication grotesque à force d'être pompeuse. Le peuple est une sorte de dieu d'Épicure, immobile, impassible, et qui eût laissé les montagnards s'agiter dans leur impuissance. « Le peuple, dit-on avec un admirable sérieux, a plus grandi dans ces deux années de république qu'en des siècles de monarchie : *il sait ce qu'il veut et où il marche*. Dans sa haute raison, dans le calme de sa conscience, il fixe l'heure de son intervention suprême, et quand il est résolu à faire acte de volonté, de souveraineté, il agit spontanément, rapidement... La loi n'est sérieusement applicable que dans deux ans, au moment du renouvellement de l'assemblée et du pouvoir exécutif : le peuple s'est dit qu'il pouvait attendre, il attend! » Et la montagne de Paris attend aussi avec 25 francs par jour, et c'est là ce qui désespère la montagne de Londres, qui attend moins commodément. Puis, que dites-vous de ce fatalisme d'un nouveau genre? Les montagnards, en bons mahométans, se croisent les bras sur leurs siéges curules; car de deux choses l'une : ou le peuple veut, ou le peuple ne veut pas. S'il veut, il osera, il s'insurgera, et les montagnards profiteront de la victoire; s'il ne veut pas, s'il reste calme, que pourraient faire

les montagnards? Et qu'est-ce que l'homme en face de Dieu? Les montagnards de Paris sont pénétrés de la vérité du vers de Voltaire dans *Mahomet*, quand Séide se targue auprès de Mahomet d'avoir devancé son ordre :

..... Il eût fallu l'attendre!

répond Mahomet. Les montagnards de Paris ne veulent pas être des Séides : ils attendront l'insurrection populaire aussi long-temps que le peuple voudra l'attendre; ils ne la devanceront pas.

Nous avons vu à l'aide de quel heureux mysticisme la montagne de Paris se fait un mérite de cette placidité dont s'indigne la montagne de Londres; voyons maintenant, à côté du tableau de ce qu'elle n'a pas fait, parce que le peuple ne l'a pas voulu, le tableau de ce que la montagne de Paris aurait fait, si la majorité l'avait voulu. Les velléités de la montagne ne sont guère rassurantes, et la majorité fera bien de tenir toujours le parti en bride. Nous trouvons en effet dans les vœux de la montagne un programme politique qui nous ramènerait bien vite aux plus beaux jours du gouvernement provisoire. Ainsi on nous dit que la révolution de février « a voulu assurer à tout membre du corps social les avantages de la solidarité, l'indépendance dans la profession, l'existence par le travail individuel ou collectif. » Voilà assurément des mots bien vagues, et nous ne concevons pas bien comment, si dans la société tout le monde est solidaire, chacun cependant sera indépendant dans sa profession. Nous craignons bien aussi que ces mots *l'existence par le travail individuel ou collectif* ne veuillent dire qu'à côté de ceux qui voudront travailler pour vivre, il y aura ceux qui voudront vivre aux dépens du travail des autres, du *travail collectif*. Ailleurs nous voyons encore que la révolution de février a voulu et que la montagne veut *l'extinction de la misère et l'abolition du prolétariat* : paroles insensées et criminelles! insensées, parce qu'il ne s'agit de rien moins que de détruire le mal ici-bas, c'est-à-dire de refaire l'humanité; paroles criminelles en même temps, parce qu'en faisant croire que l'impossible est possible, on soulève les passions de la foule contre tous ceux qui ne donneront pas au monde cette impraticable félicité, c'est-à-dire qu'on éternise la révolte et l'anarchie.

Il n'y a pas une des chimères destructrices de 1848 auxquelles la montagne ait renoncé. Elle veut encore l'impôt progressif, c'est-à-dire que l'arpent du riche paie plus que l'arpent du pauvre : non pas que l'arpent du riche rapporte plus que l'arpent du pauvre, il rapporte moins; mais l'arpent doit payer à cause de la personne qui le possède, et non à raison du revenu qu'il produit. La montagne veut « l'accès du crédit ouvert à tous les citoyens, et par le crédit le droit au travail. » Ici nous devons remarquer en passant la modification apparente que la montagne fait à la grande maxime du droit au travail. Les ateliers nationaux ont gardé un mauvais renom; la montagne les supprime. L'état ne fera plus travailler comme en 1848; seulement l'état prêtera pour qu'on travaille. — Mais ceux qui recevaient un salaire pour travailler et qui ne travaillaient pas ne deviendront-ils pas, dans le nouveau système, ceux qui emprunteront pour travailler et qui ne travailleront pas? Croire qu'ils se trouveront plus obligés comme emprunteurs que comme salariés, c'est une grande illusion. Ces deux phrases-ci, faites-moi travailler pour vivre, prêtez-moi de quoi travailler, reviennent purement et simplement à cette troisième

et inévitable phrase : faites-moi vivre. C'est le vieux cri du peuple romain sous l'empire : *panem et circenses!*

Du reste, les querelles intestines et les questions de ménage ne sont qu'à leur début entre la montagne de Londres et celle de Paris. Déjà la montagne de Londres, et M. Ledru-Rollin surtout, sont violemment répudiés par la *société des proscrits*, et voici qu'une autre scission se déclare, dans le sein même de la montagne de Paris, entre ceux qui ont signé le *compte-rendu* et ceux qui ne l'ont pas signé. Nous suivrons ces curieux débats; mais aujourd'hui passons à une lutte extérieure où le radicalisme n'a eu que trop de part.

Il s'en faut de beaucoup que la diplomatie exerce, dans les événemens, toute l'influence à laquelle elle devrait prétendre; la plupart des questions du jour en témoignent, et celle du Schleswig en est peut-être la preuve la plus évidente. Si les grandes puissances avaient, dès l'origine de ce différend, compris et rempli leurs devoirs envers le Danemark, il y a long-temps que cette querelle, déjà si sanglante, serait terminée. Elles ont mieux aimé qu'un foyer de désordre se perpétuât sur ce terrain, avec l'agrément et au profit de la Prusse, ici, il faut bien le dire, révolutionnaire par intérêt d'agrandissement.

Les démagogues, on le sait, n'ont point négligé la belle occasion qui leur était offerte. Depuis que la Russie a envoyé sa flotte dans les eaux du Danemark et montré la résolution de lui venir en aide, s'il était nécessaire, le prétexte de l'intervention russe a été remis en avant pour ameuter, dans le Holstein, les écervelés de tous les pays; des Italiens et des Magyars accourent en ce moment avec enthousiasme sous le drapeau du Schleswig-Holstein, doublé du drapeau prussien. La Prusse, dira-t-on, n'est plus personnellement en scène sur le théâtre de la guerre; elle a conclu la paix, et même elle l'a conclue au nom de toute l'Allemagne, sauf à ne point savoir comment obtenir la ratification de ce traité de paix : soit. Est-ce à dire qu'elle refuse désormais tout appui à l'insurrection? A-t-elle rappelé formellement et sincèrement les officiers prussiens qui commandent l'armée du Holstein? Qu'est-ce, par exemple, que le général, d'ailleurs malheureux, que nous voyons à la tête de ces nouveaux corps francs?

Le général Willisen n'est point un officier d'aventure tel que les chefs improvisés de la plupart des insurrections contemporaines. C'est un des généraux les plus distingués de l'armée prussienne; tant pis pour cette armée s'il ne lui a pas fait jusqu'à présent plus d'honneur. C'est de plus un favori qui a paru souvent perdre la faveur de son gouvernement, mais qui a toujours été assez bien inspiré pour la reconquérir. Ainsi, en 1831, il fit scandale en haut lieu par la complaisance avec laquelle il décrivit les vicissitudes de la guerre de Pologne, et par les vœux qu'il forma ouvertement pour le triomphe des Polonais. Peu à peu cependant et surtout à l'avénement du roi actuel, en 1840, le panégyriste des généraux polonais rentra en grace. Il était l'un des plus ardens prôneurs de ces fantaisies teutoniques auxquelles se livrait alors l'ambition de Frédéric-Guillaume.

En 1848, nous trouvons le général Willisen dans une position très délicate et très avancée, acceptant très volontiers la situation faite à l'Europe par la révolution de février et poussant les Polonais de Posen à s'armer pour les éventualités d'une guerre européenne contre la Russie. Aussi bien il ne faisait en

cela que suivre le premier mouvement du cabinet de Berlin. Ses écrits de 1831 le désignaient pour le commandement de la province polonaise; au moment où les difficultés survinrent entre les Polonais et la population allemande de la Poznanie, il reçut une mission de conciliateur. Les esprits étaient de part et d'autre trop animés pour qu'il pût réussir. D'autre part, les choses ayant pris en Europe une tournure favorable à la paix, le teutonisme s'étant soulevé d'un bout de l'Allemagne à l'autre contre l'idée d'une Pologne indépendante, le général Willisen reconnut qu'il avait fait fausse route; il regretta de s'être avancé au point de compromettre de nouveau sa faveur à la cour. Il avait hâte de réparer les fâcheuses conséquences de cette erreur de conduite et de se réconcilier avec le gouvernement et avec le teutonisme, dont il avait encouru la défiance. Il n'imagina donc rien de mieux que d'entreprendre l'histoire des récentes campagnes de Radetzky en Lombardie et de brûler en l'honneur du vieux maréchal le même encens qu'il avait autrefois offert aux généraux polonais. C'est ainsi que le chef actuel des insurgés du Holstein a refait sa situation auprès des Allemands et du gouvernement prussien, dont au reste il représente parfaitement les calculs et l'indécision dans les fluctuations de sa conduite. Tour à tour conservateur et révolutionnaire, il personnifie aujourd'hui les velléités ambitieuses du cabinet prussien, qui le désavoue ostensiblement et qui peut-être l'encourage tout bas. Suivant toute apparence, le général Willisen retirera peu de gloire du rôle un peu de hasard qu'il a consenti à prendre. Quant au rôle de la Prusse, on sera forcé de dire qu'il n'a été ni franc ni hardi. Si l'Europe avait mieux pressenti combien d'intérêts graves allaient être engagés dans cette question, il eût été, en vérité, bien facile de réduire à néant les prétentions de la Prusse : c'était le devoir de la France et de l'Angleterre; mais, tout en donnant au Danemark de bonnes paroles, elles n'ont fait en sa faveur que de vaines protestations. Qu'en est-il résulté? C'est que la Russie s'est peu à peu introduite dans le débat, et qu'elle a saisi la haute mission d'amitié que les deux cabinets les plus intéressés à la conservation du Danemark avaient négligé de prendre. La Russie n'a pas craint d'appuyer le langage énergique et précis de son cabinet par la présence de sa flotte dans l'archipel danois. C'est à elle que peut revenir le mérite de la solution. Il est toutefois une autre éventualité que le courage signalé du peuple danois rend vraisemblable, c'est que, par ses seules ressources, il réussisse à éteindre l'insurrection. Dans tous les cas, on sera en droit de reprocher à la diplomatie de n'être pas intervenue plus activement pour empêcher l'effusion du sang.

Nous avons souvent dit que l'Autriche donnerait tort aux prophètes de malheur qui la croyaient entraînée par l'esprit de vertige dans une série d'imprudences et de catastrophes : il est dans ses traditions de marcher à pas comptés; mais, qu'elle soit aveugle sur ses intérêts, qu'elle ait un parti pris de ne rien accorder à l'esprit nouveau, c'est une accusation que réfute toute sa politique depuis la fin des guerres d'Italie et de Hongrie. Jusqu'à cette époque, assaillie de tous côtés à la fois par la révolution, l'Autriche a pu déchirer les chartes qui lui avaient été violemment arrachées; mais elle ne s'est pas fait un instant illusion sur la nécessité où elle se trouvait dès-lors placée de donner à l'empire et à chacun des peuples de l'empire des institutions plus libérales. Sa pensée était si bien d'en venir là, que, tout en repoussant la constitution po-

litique qui lui était imposée par la diète de Kremsier, elle est restée fidèle au principe d'égalité civile qui a été le premier cri des populations au lendemain de mars.

La propriété et par conséquent la société a subi depuis lors des modifications profondes. M. de Metternich les avait jugées nécessaires, il les avait entreprises; l'honneur de les achever était réservé à ses successeurs. Les paysans de l'Autriche, qui étaient dans un état voisin de la servitude, grevés de dîmes et de corvées, soumis à la juridiction de leurs seigneurs, sont devenus propriétaires de la terre dont ils n'étaient que les tenanciers; ils ont cessé d'être corvéables et de payer la dîme; ils ne dépendent plus que de la juridiction de l'état. L'émancipation des propriétés et des personnes, en un mot l'établissement de l'égalité civile est un fait que le gouvernement autrichien a, dès le lendemain de la révolution, accepté comme accompli et irrévocable, et là où règne l'égalité civile, comment douter de la liberté politique? Ces deux principes forment la base des constitutions que le cabinet est en train d'accorder aux diverses provinces de l'empire et qu'il vient de donner à la Croatie. La Croatie a attendu long-temps, il est vrai, ce bienfait, et si l'on considère les services qu'elle a rendus à l'Autriche en Italie et en Hongrie, l'on pourra concevoir que les Croates aient, dans ces derniers temps, montré quelque impatience. On disait, on imprimait que le ban Jellachich, retenu à Vienne sous prétexte de discuter avec le gouvernement la constitution de la Croatie, était en réalité gardé à vue et prisonnier du ministère. Quelques-uns accusaient le ban lui-même de s'éloigner à dessein de son pays, afin d'éviter les reproches de ses compatriotes.

Nul doute que beaucoup d'esprits ne fussent en défiance à la fois contre le cabinet et contre le ban, après tous les retards que l'élaboration de cette constitution avait éprouvés. Le récent décret de l'empereur qui proclame enfin cette législation tant attendue a rassuré les esprits et dissipé les préventions; Jellachich est rentré dans Agram en triomphateur, et l'inauguration des lois nouvelles a été une fête nationale à laquelle toutes les populations de la Croatie et de la Slavonie ont pris part. En vertu de ce décret impérial, la Slavonie et la Croatie sont et demeurent irrévocablement séparées du royaume de Hongrie; la langue illyrienne est reconnue comme langue de l'administration indigène, les attributions du ban sont plus étendues que celles d'un gouverneur ordinaire : il est en quelque manière vice-roi, il choisit lui-même son conseil, qui est une sorte de conseil d'état; des tribunaux sont institués sur le pied de ceux qui fonctionnent dès à présent dans l'archiduché d'Autriche; enfin, comme couronnement et garantie de ces concessions, la diète nationale est reconstituée sur un pied respectable avec tous les pouvoirs auxquels une assemblée provinciale peut prétendre. Le décret impérial fait plus encore dans une question très délicate, et qui est étroitement liée à l'avenir des Slaves méridionaux : il étend aux colonies militaires, qui sont en grande majorité composées de Slaves illyriens, le droit civil et politique de la Croatie. Les soldats de la frontière sont gratifiés du droit de propriété, et eux aussi vont entrer sous le régime parlementaire. Les colons armés, qui forment le tiers de l'infanterie autrichienne, auront, eux aussi, leur diète à part. Nous avons une armée qui vote; on va voir dans les colonies autrichiennes une armée qui parle et qui délibère.

Pour ne point attribuer au cabinet autrichien plus de générosité qu'il n'en a, voici le revers de la médaille. Les institutions que l'Autriche accorde ainsi aux Slaves méridionaux sont excellentes en elles-mêmes, elles donnent à ces populations à peu près toute la liberté qu'elles désiraient; mais elles n'assurent pas à leur nationalité la concentration et la force qu'elles ambitionnaient en même temps que la liberté politique et civile. Le vœu des Slaves méridionaux dans les colonies militaires, dans le Banat, en Dalmatie, en Carinthie, en Styrie, en Carniole, aussi bien qu'en Croatie et en Slavonie, c'était la fusion de toutes ces portions de l'Illyrie, *disjecti membra*, en un seul corps, ayant un seul ban, une seule diète, une administration unique, un même drapeau et un même nom. C'est ce que l'Autriche n'a point voulu. Dans quelle intention? Cela se conçoit. Elle craint ce juvénile et ambitieux essor de peuples nouveaux qui hier l'ont sauvée, et qui demain, devenus ses ennemis, pourraient lui causer de justes inquiétudes. Qu'ils soient libres, elle y consent, à la condition pourtant qu'ils restent divisés. C'est l'instinct de sa conservation qui lui dicte cette politique. On peut le regretter dans l'intérêt des peuples qui en souffrent; mais on ne saurait en faire un crime au gouvernement autrichien. C'est aux populations de rivaliser avec lui de prudence : elles sont aujourd'hui en possession de droits étendus; qu'elles en usent avec précaution et patience, le temps fera le reste.

En Piémont, un incident s'est produit ces jours derniers, lequel peut donner naissance aux plus graves complications. Le parlement venait de se proroger. Pour la première fois, depuis deux ans et demi que le système constitutionnel est établi dans les états sardes, la représentation nationale avait pu achever une session pleine et entière, sans révolution, sans crise ministérielle, sans trop d'encombre enfin, et l'honneur de ce progrès accompli revenait à bon droit à la politique impartiale et conciliante du ministère Azeglio. Si cette marche heureuse est troublée aujourd'hui, qui devra-t-on en rendre responsable? Dans les débats irritans qui s'engagent, nous ne voudrions introduire aucune appréciation prématurée; mais le simple récit des faits nous semble assez significatif.

Un des membres du cabinet, M. de Santa-Rosa implore au lit de mort les secours de la religion. M. de Santa-Rosa était fervent catholique; cela est notoire à Turin. Son confesseur se rend à cet appel, lui administre l'absolution; mais quand il s'agit du viatique et de l'extrême-onction, le curé de la paroisse refuse, à moins que le moribond ne rétracte solennellement la part qu'il a prise à la réforme ecclésiastique. Aux supplications qui lui sont adressées, il oppose des ordres supérieurs et formulés depuis long-temps dans la prévision du cas qui se présente; il menace même d'un refus de sépulture. Au milieu de ces contestations, M. de Santa-Rosa meurt après avoir déclaré, dans le libre exercice de ses facultés, que sa conscience ne lui permet pas de consentir à l'acte qu'on lui propose, et que, pour conserver son opinion dans une question de discipline ecclésiastique où le dogme et les vérités fondamentales ne sont point engagés, il n'en croit pas moins mourir dans la communion de l'église.

Nous ne sommes pas des casuistes, et il ne nous appartient pas de décider si un catholique que son confesseur juge digne de l'absolution peut être déclaré

indigne du viatique et de la sépulture chrétienne. Nous ne savons pas s'il y a des degrés entre les sacremens; et, quelque inhumaine, le mot n'est pas trop fort, quelque inhumaine qu'ait été la conduite du clergé vis-à-vis de M. de Santa-Rosa, nous croyons que le clergé était dans son droit. Le prêtre est parfaitement libre de donner ou de refuser son ministère comme bon lui semble, et le pouvoir séculier est incompétent à déclarer l'abus, mais en cette circonstance il ne s'agit point d'une controverse de théologie. La question est purement politique, et la provocation jetée par monseigneur l'archevêque de Turin n'est que le signal d'une levée de boucliers contre laquelle le gouvernement piémontais avait à son tour le droit de sévir. On ne peut plus maintenant se dissimuler que, depuis le jour où le parlement a porté la main sur les priviléges ecclésiastiques par la suppression du *Foro,* la cour pontificale méditait une revanche, et n'attendait que l'occasion d'engager un conflit. Rome, qui dans des circonstances analogues a partout cédé depuis vingt-cinq ans, en Portugal, en Espagne, en Allemagne, croit aujourd'hui l'occasion favorable pour essayer de reconquérir son ancien ascendant. La réaction qui s'opère partout en faveur des idées conservatrices, la restauration de la papauté par les armes étrangères, la position difficile du Piémont, tout lui a paru devoir favoriser son entreprise. Elle a donc donné le mot d'ordre et organisé la résistance en Piémont contre le système constitutionnel qui a accompli la réforme dont elle se plaint, réforme nécessaire du reste, et qu'il n'eût pas plus été possible d'ajourner à la monarchie absolue du roi Charles-Albert qu'à celle de son fils.

C'est la connaissance de ce plan arrêté qui a dicté les déterminations prises par les ministres piémontais. Il répugne en effet de croire que, pour punir un acte isolé d'intolérance et un scandale comme nous en avons eu chez nous plus d'un exemple, ils aient fait un tel éclat et rompu en visière avec une cour que tant de raisons leur faisaient un devoir de ménager dans l'intérêt de la liberté de l'Italie. On n'emprisonne pas un archevêque comme un simple citoyen, et en tout temps c'est une entreprise dangereuse que de s'attaquer au clergé. Voilà pourquoi nous n'envisageons pas sans la plus vive inquiétude les conséquences possibles de cette affaire, et nous ne pouvons nous empêcher de regretter que le cabinet n'ait pas jugé convenable de se donner encore une fois l'avantage d'une provocation dédaignée et d'un excès de modération, s'il le fallait, plutôt que de recourir *ab irato* à des moyens extrêmes qui fournissent des armes à ses ennemis.

Monseigneur Franzoni a été conduit au fort de Fénestrelle, et les religieux de la paroisse de Saint-Charles, qui ont refusé de rendre les derniers devoirs aux restes de M. de Santa-Rosa, ont été internés dans leurs couvens d'Alexandrie et de Saluces. La ville de Turin, d'après les dernières nouvelles, est dans un calme parfait. Nous croyons devoir faire à cette occasion une remarque importante. On s'exagère un peu en France l'impression qu'une mesure comme celle qui vient d'être prise aura produite sur les esprits. Sans être le moins du monde voltairiens, beaucoup de bons catholiques piémontais savent depuis long-temps à quoi s'en tenir sur le compte de monseigneur Franzoni; ils connaissent le caractère âcre et difficile de ce prélat, honnête homme et bon prêtre si l'on veut, mais le plus embarrassant qui se soit jamais rencontré sur la route d'un gouvernement quelconque. Par son esprit brouillon, mon-

seigneur Franzoni a donné aux anciens ministres de Charles-Albert de graves sujets de plaintes, et, pour avoir été ignorées, les luttes que le pouvoir royal eut à soutenir autrefois contre lui n'en furent pas moins vives. De loin, nous le savons, et quand ces précédens sont ignorés, il est aisé de prendre le change. M. l'archevêque de Turin est aujourd'hui un confesseur, et, des quatre coins de la chrétienté, il reçoit des palmes. Comment en serait-il autrement? Ce qui est certain toutefois, c'est que le retentissement de ses malheurs n'est pas, à beaucoup près, aussi grand dans son diocèse qu'à Paris.

Au moment même où ces faits s'accomplissaient, le comte Ludovico Sauli, nommé plénipotentiaire à Rome pour arranger les différends avec le saint-siége, se disposait à partir; sa mission est aujourd'hui sans but. Il faut attendre désormais ce qui viendra de Rome. D'avance on peut conjecturer dans le sens le plus défavorable, car la dernière note du cardinal Antonelli marquait, par sa rédaction acerbe, un parti pris et une résolution arrêtée que les nouvelles de Turin ne seront assurément pas propres à fléchir.

Lettres et Opuscules inédits de Fénelon, 1 vol. in-8° (1). — Venu aux derniers jours de la grande et religieuse monarchie de Louis XIV et de Bossuet, quelques années avant la régence et les philosophes du XVIII[e] siècle, évêque pieux et homme d'imagination, gentilhomme devenu prince de l'église et généreux penseur, Fénelon montra dans sa personne, dans ses idées, dans ses écrits quelque chose qui témoigne à la fois de l'époque de transition dans laquelle il vivait, de sa position sociale et de sa nature propre d'esprit. Ses contemporains nous ont fait connaître ses grandes et simples manières, son abord doux et fier, son humilité non exempte d'ambition. Ses œuvres nous révèlent le reste. Il y a là un mélange singulier de sagesse réglée et d'innovation audacieuse, de recherche érudite des traditions surannées et d'amour vague des changemens, d'inquiétude d'ame et de soumission sans réserve, qui surprend tout d'abord. Cette liberté de tours et cette mollesse fleurie qui caractérisent le langage de Fénelon, rapprochées du dédain hautement professé dans la solennité un peu contrainte et l'austérité des vieilles formes d'éloquence, sont déjà l'indice d'une révolution littéraire; on pressent un nouveau monde dans les rêves rétrospectifs du *Télémaque* et des *Plans de gouvernement;* nos chimères passées et présentes couvent dans ce cerveau de réformateur, qui se défend mal contre l'illusion, mère des mensonges, et il n'est pas jusqu'à nos rébellions intellectuelles qui ne murmurent un instant dans le cœur du vertueux évêque, mais pour être aussitôt étouffées dans un silence éternel.

Les *Opuscules* qu'on vient de publier ajoutent de nouvelles preuves à celles que nous possédons déjà sur cette tendance novatrice et aventureuse de l'esprit de Fénelon. Il y a dans la correspondance inédite de l'archevêque de Cambrai une série d'épîtres adressées au chevalier Destouches, qui joignent à la grace accoutumée je ne sais quoi de particulièrement vif et ingénieux, d'originalement aisé et hardi. Le chevalier Destouches est un officier lettré et gourmand, que Fénelon veut convertir à la sobriété. Or, dans la joute savamment ingénieuse engagée alors entre le prélat et le voluptueux convive (et ce n'en est pas le trait

(1) Adrien Leclère, rue Cassette, 29.

le moins piquant), le malin prélat revêt les armes d'Horace, le poète épicurien de la cour d'Auguste, et fait flèche de ses plus beaux vers, tandis que l'incorrigible buveur appelle à son secours le poète des bergers et des champs, Virgile. Tout cela finit suivant l'usage : le chevalier garde ses habitudes et son tendre pour les festins, le prélat en est pour ses frais d'éloquence et de mémoire; mais (et là se trouve le point à noter) celui-ci pardonne et ses efforts perdus et la tempérance offensée, satisfait d'avoir fait montre d'adorable esprit. De tels yeux et tant d'indulgence charmante chez un évêque plein de ses devoirs n'annoncent-ils pas une autre littérature et d'autres mœurs, un temps moins grave et plus tolérant?

On connait les rêves politiques de Fénelon, rêves aristocratiques et philanthropiques par moitié, enflés de réminiscences d'histoire et teints de chimères d'imagination, sorte de conception intermédiaire qui côtoie les plans orgueilleux de Saint-Simon et de Boulainvilliers, et tient par un certain côté, pastoral et naïf, au système de la nature, depuis éloquemment célébré par Rousseau et poétiquement animé par Bernardin de Saint-Pierre. La préoccupation double qui agita les veilles du précepteur illustre du duc de Bourgogne a sa place dans les lettres nouvelles. Le gentilhomme jaloux d'établir la distinction apparente et réelle des classes s'y révèle par des recherches généalogiques sur sa famille; le songeur s'y montre dans des passages tels que celui-ci : « Autre malheur, pire que la fragilité de la vie : c'est cette humeur ombrageuse et cette âpreté sur l'intérêt qui rend presque tous les hommes incompatibles entre eux. Allons-nous-en, vous et moi, avec une demi-douzaine de bonnes gens francs et paisibles, dans quelque île déserte où nous renouvellerons l'âge d'or. » L'âge d'or! tel est l'objet de nos démarches depuis que l'imagination a fait chez nous invasion dans la politique. Impatiens comme des poètes et comme eux ambitieux, le mieux et le possible ne nous touchent guère, et du premier saut il nous faut atteindre à la perfection. Laissant aux peuples sensés la lente conquête du progrès pratique par le développement progressif des institutions existantes, nous usons nos forces et nos cerveaux dans la création d'une cité idéale, presque aussitôt renversée que construite. Aujourd'hui que l'inventeur est un grand homme séduit par son génie, c'est Salente que nous admirons; demain un fou sans esprit viendra, et nous serons menacés des énormités de l'Icarie. Le mal qui nous travaille remonte haut, on le voit, et a poussé de longues et tristes racines.

Le même écart d'imagination qui, en politique, entraîne Fénelon à rêver l'âge d'or le conduit, en religion, à un mysticisme voisin du naturalisme de nos présens novateurs. On sait que le premier article de la *foi nouvelle* est que chacun porte en soi son gouvernement et sa loi, et que tout bien résulte pour l'homme de l'abandon entier à sa nature et d'une soumission parfaite à ses ordres, qu'elle s'exprime par la voix obscure des instincts, par le vif aiguillon des appétits, par un mouvement soudain du cœur, ou par une clarté qui illumine instantanément l'esprit. Voici ce qu'écrit l'archevêque de Cambrai à M[me] de Maintenon : « C'est par un acquiescement continuel et sans réserve à tout ce que vous connaissez, et même à tout ce que vous ne connaissez pas, que vous deviendrez capable de cette lumière intime, qui développe peu à peu le fond de l'ame à ses propres yeux, et qui lui apprend, de moment en moment, ce que Dieu veut

d'elle. Toute autre lumière ne montre que la superficie du cœur. A tout cela vous n'avez rien à faire que d'être simple, petite et souple, attendant le signal divin pour chaque chose, et ne différer jamais par retour sur vous-même, dès qu'il paraît. Tout se réduit là : vous verrez que c'est la plus étrange mort de tout l'homme; et c'est dans la perte de la volonté qu'on laisse ainsi s'éteindre tous les restes de la vie propre. » Pour Fénelon comme pour les philosophes socialistes, la science de la vie consiste donc entièrement dans l'abdication de tout effort, de toute réflexion, dans la mort de la liberté, par une sorte d'obéissance passive de l'homme à la fatalité aveugle des puissances de son être. La volonté propre doit périr; funeste en effet, impie en principe, elle ne pourrait que contrarier l'action de Dieu et faire obstacle à l'œuvre de la nature. — Amené sur le bord de nos erreurs par l'enchanteresse qui berce les poètes, Fénelon les côtoya sans y tomber. Les éclairs d'un brillant génie et d'une pure conscience firent, par intervalle, le jour jusqu'au milieu de ses songes; au moment de la chute, le bras fier de l'autorité le retint. D'autres hommes, ses égaux peut-être en intelligence, ont été moins heureux de nos jours, parce qu'ils furent moins humbles. L'inquiétude de leur ame évoqua l'abîme, et l'orgueil solitaire, père des ténèbres profondes, les y précipita sans retour. P. R.

Études historiques et critiques sur les actions possessoires, par M. Esquiron de Parieu, docteur en droit (1). — La publication de ce livre est plus qu'un acte de goût, c'est un bon exemple : il y a, par le temps qui court, une foule de docteurs qui voudraient être ministres; nous connaissons moins de ministres qui tiennent beaucoup à leur titre de docteur, quand docteur il y a. Une haute pensée a d'ailleurs inspiré ces *Études*. L'auteur y montre par l'histoire, par l'examen raisonné des législations et des coutumes, à quelle profondeur l'idée qui soutient notre ordre social, l'idée de la propriété, a pénétré dans la conscience de l'humanité. Il révèle, en étudiant leurs effets, ces précautions jalouses, accumulées par la sagesse des siècles, pour consolider non-seulement la propriété même, mais encore la possession, qui n'en est que le signe; il fait toucher du doigt la nécessité et la légitimité du dogme de l'appropriation individuelle, ce point de mire de nos grands réformateurs d'aujourd'hui. Or, comme les *actions possessoires* sont peut-être l'expression la plus vive et la plus saillante de ce principe social, comme elles constituent, selon l'ingénieuse comparaison de l'auteur, les *ouvrages avancés* destinés à défendre les abords de la propriété, il en présente l'histoire, qu'il reconstruit avec toutes les ressources d'une sévère et infatigable érudition. Ce livre, écrit avec une concision qui donne à la pensée tout son relief, n'est pas seulement un précieux tribut offert à la science; c'est un service rendu à la société. Les découvertes qu'il renferme confirment la réputation du jurisconsulte; l'idée-mère qui l'a produit honore l'homme politique.

(1) Chez Joubert, rue des Grés.

V. de Mars.

